



Les pages nues

Sylvia AZZOLIN

Les Fleurs de Lune

Les pages nues

*A Sylviane Diop et André Thouin, sans qui cet essai n'eut été écrit.
Monsieur A.Thouin est décédé un jour du mois de Novembre 2000.
On l'appelait le Major.*

Toute reproduction, d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, notamment par photocopie, microfilm, image ou tout autre format est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur

Le carnet blanc

Samedi 20 octobre 1990.

« L'inconnu fait peur, mais plus encore, il pétrifie l'avenir des gens. »

L'enfance

Vers l'âge de trois ans, je vis mes deux frères âgés de 9 et 11 ans recevoir à Noël deux téléphones gris. Ils les avaient reliés par de longs fils rouges et noirs, l'un dans la pièce la plus sombre du grenier, où je ne m'aventurais jamais, l'autre dans la salle de bain de leur chambre. Ces deux pièces m'étaient alors interdites en leur absence sous peine d'enfreindre les lois du pays bleu.

Le soir venait comme la plus belle des récompenses. Mon plus jeune frère me faisait entrer dans la salle de bain, dont l'unique point d'intérêt, le centre de mon désir ardent, était alors le téléphone gris. Je le regardais fixement en attendant sa sonnerie. Je me rappelle alors, que dans cette attente, plus rien ne bougeait, n'existait, pas même mon frère, gardien figé du domaine de mes rêves. L'explosion de la sonnerie me faisait toujours sursauter. Je trépignais alors de la nervosité que m'infligeait le choc sonore et la joie merveilleuse de pénétrer une fois encore dans le pays bleu.

- Hum, Hum, bonjour petite, comment vas-tu ?
- Bonjour Monsieur le hibou, et vous ?
- Oh, Oh, moi et bien, ça va, ça va. Mais tiens, tiens, je vois notre ami le petit train qui arrive !
- Tchou-tchou, M'sieur le hibou, Tchou-tchou, comment donc aujourd'hui ?
- Oh, oh, moi très bien, mais j'ai ici quelqu'un qui...quelqu'un qui voudrait bien vous parler.
- Tchou-tchou... Mais comment vas-tu petite ?
- Bonjour monsieur le petit train, où êtes vous allé aujourd'hui ?... »

J'aimais beaucoup le petit train, avec sa voix aiguë et malicieuse, ses phrases entrecoupées de son tchou-tchou gai et rieur. Il était toujours pressé, parlait à toute allure comme si rien, pas même nos moments de conversation, ne pouvait l'arrêter dans sa course effrénée. Il me contait ses voyages, les montagnes violettes qu'il escaladait, les fleuves bordant les déserts, le pont de bois qui relie les deux mers dorées.

Sur son passage, il interpelle ses amis. Madame Lola, la girafe fleur, si grande et colorée avec sa voix aigrette et tendre. M'sieur Jo le lapin nain, qui aspire sur son gros havane tous les trois mots, finissant toujours par tousser si fort que je dois m'éloigner du téléphone, prête à éternuer de l'odeur forte et suave du tabac.

Le contrôleur du train est un petit bonhomme chauve et irascible. Il semble obnubilé par ses tickets et me demande toujours si j'ai le mien, bien que je ne voyage pas dans le train. Je lui explique cela, mais il ne veut rien entendre. Si je parle avec lui, et bien, c'est que je suis dans le train, un point c'est tout. Et inexorablement, le petit train me sort de l'embarras. De son tchou-tchou gêné il m'explique que le contrôleur n'est pas vraiment méchant, il a simplement tendance à vouloir faire un peu trop de zèle... « Le règlement est le règlement ! » Je l'imagine alors avec une casquette ornée de deux grandes ailes dorées, battant l'air si fort, qu'il traverse les longs couloirs des wagons, la tête collée au plafond, les pieds traînant à l'arrière de son bas de pantalon, à dix centimètres du sol.

Mais bien vite les tchou-tchou s'éloignèrent dans un écho furtif. Mes frères rentrèrent bientôt au collège, les devoirs du soir les obligèrent à se coucher plus tard et le pays bleu se perdit dans leurs souvenirs d'enfance. Je dus inventer d'autres pays imaginaires, d'autres amis invisibles, qui accompagnèrent les moments de solitude jusqu'à mon adolescence.

Mémé

Ma grand-mère mourut un été, alors que j'avais douze ans. C'était ma seconde maman, celle qui était là tous les jours de ma vie, pour me consoler, me préparer du café au lait pour le goûter, et ses fameuses crèmes épaisses et d'un beau jaune, si douces aussi par leur consistance.

Je la suivais souvent en silence, pendant qu'elle travaillait dans le jardin potager. Sa force physique était celle d'un homme, ses épaules larges et ses bras robustes. Elle avait d'après ma mère, l'incroyable manie de changer ses meubles de place tous les six mois. Elle organisait la salle à manger, une fois dans la pièce côté jardin, une autre dans la chambre donnant sur la

rue et vice versa. Le buffet au nord, puis à l'ouest, le lit dans un sens ou dans un autre . Ici l'armoire, là la commode, qu'une fois de plus elle permutait encore et encore, soulevant les meubles avec une force incroyable, le visage crispé par l'effort et sa terrible détermination. J'aimais cette drôle de manie, parce que d'un jour à l'autre, je rentrais dans un nouveau décor et pouvais m'asseoir surprise de découvrir un arrangement différent, d'en observer les équilibres ou les imperfections, suivant son inspiration. Dans son enthousiasme, elle ressortait d'anciens bibelots, déplaçait les cadres, ajoutait des canevas multicolores qu'elle avait patiemment brodés et soigneusement encadrés d'une moulure de bois vernis, achetée au supermarché.

Grand-mère ne parlait pas beaucoup, elle était d'un tempérament lunatique, qui la plongeait parfois d'une semaine à l'autre dans des états radicalement opposés, de la bonne humeur joviale au renfrognement silencieux ou bougon. Ma mère en souffrit beaucoup, ne comprenant pas au début de leur cohabitation sur le même terrain, pourquoi du jour au lendemain, ma grand-mère cessait de lui adresser la parole des semaines entières. Dans mon innocence de petite fille chérie par cette grand-mère italienne que j'adorais, je ne m'aperçus jamais de rien, ou bien était-ce pour moi, qui ai le même caractère, chose entendue et naturelle que de garder le silence des jours durant.

Tout au long de cette petite enfance, elle conserva à mon regard aimant, le même visage, large et généreux, avec sous ses yeux verts de grands cernes violets, qu'elle avait hérité de sa mère. Sa silhouette était large et massive, elle portait des jupes épaisses et bleu marine, des corsages vagues et courts, à pois ou à fleurs. Elle transpirait beaucoup et s'épongeait régulièrement le visage cramoisi par les efforts qu'elle fournissait sans cesse. Elle aimait les plantes vertes et grasses, bien plus pour les observer pousser que pour leur intérêt décoratif. Elle les alignait soigneusement sous la véranda, sur une étagère de bois en escalier, les arrosait méticuleusement, les changeait de pot régulièrement, leur donnant leur part d'engrais et veillait aux pucerons et tant d'autres parasites indésirables. Maman disait bien souvent que contrairement à elle, grand-mère avait la main verte. Pour ma part, j'avais une confiance absolue dans son savoir-faire, qui me paraissait à l'époque un secret bien gardé, tout comme sa recette de crème en petits pots de beurre.

Un après-midi, alors que je venais d'avoir cinq ans, elle m'annonça qu'une lapine venait de mourir en mettant bas, laissant six jeunes bébés affamés. Il nous fallait essayer de les sauver et malgré mon tout jeune âge, je devais l'aider dans cette tâche difficile. Nous nous plongeâmes alors toutes deux dans la fabrication de biberons. Elle eut d'abord l'idée d'utiliser un index de gant pour la vaisselle, qu'elle troua à l'aide d'une aiguille. Après avoir

réglé l'écoulement du liquide en jouant sur l'épaisseur du trou et de la pression qu'elle pouvait maîtriser, nous nous hâtâmes vers les clapiers.

Le résultat fut désastreux. Les pauvres lapereaux n'arrivaient pas à emboucher ce doigt énorme et le lait coulait tout autour de leur petite bouche, sans qu'une goutte ne puisse y pénétrer. Il était urgent de trouver un autre moyen, nos bébés ne résisteraient pas longtemps à une diète prolongée. Grand-mère avait l'air désolée, elle, si pleine d'entrain et sûre de son idée, elle n'avait pas mesuré les risques de l'échec. Je la regardais alors, sans penser qu'elle maudissait l'idée idiote de m'avoir entraînée dans un pareil naufrage. Elle était sûre pourtant qu'elle pouvait sauver ces animaux, son instinct de mère étant infaillible. Elle me tourna le dos, entreprit de traverser le jardin de son pas le plus décidé et je la suivis, sans voir l'inquiétude ni la rage sur son visage tendu et rouge.

— Ne t'inquiètes pas, nous allons bien trouver une solution.

— Oui, Grand-mère.

De retour dans la cuisine, elle découpa l'auriculaire du gant amputé, refit un trou, plus petit, mit un peu de lait sucré à chauffer, se munit d'une ficelle et nous prîmes le chemin des clapiers. Deuxième essai et deuxième échec. Elle tenta de garder le sourire, mais je sentais cette fois-ci l'urgence de trouver un moyen efficace.

— Ce qu'il nous faut Grand-mère, c'est un biberon, comme pour les bébés.

— Mais les biberons ont des tétines trop grosses.

— Alors il faut un petit biberon, comme pour les poupées. Il y en a des tout petits à la boulangerie, avec des bonbons dedans, de toutes les couleurs.

— Mais oui bien sûr, voilà la solution !

Elle me prit par le bras, attrapa son sac à main, s'épongea le visage, enfila son manteau et nous partîmes toutes deux vers la boulangerie la plus proche, celle qui était tout en haut de la côte la plus raide du quartier. Il était l'heure de la fermeture des commerces et en marchant vite, il nous fallait bien vingt bonnes minutes pour y arriver, à peine le temps qu'il restait avant que nous trouvions porte close. Mon excitation mêlée à une profonde angoisse, me firent oublier que je devais courir pour ne pas être devancée par Grand-mère, gardant vive allure en arborant une détermination à toute épreuve.

Cette fois-ci, ça y était. Les bébés tétèrent à grosses goulées le liquide tiède. Quelle joie, quelle récompense aussi. Grand-mère était fière et me souriait joyeusement, son opiniâtreté

avait été couronnée de succès. Je m'endormais cette nuit là, avec le sentiment d'avoir réalisé une chose importante, ma première victoire sur la fatalité.

Des six lapereaux, deux seulement survécurent aux soins pourtant quotidiens et attentionnés que nous leur prodiguions. Grand-mère ne savait pas quelle dose leur administrer et leur ventre se gonflèrent comme des montgolfières, plus tendus chaque jour et prêts à éclater. J'acceptais ces morts répétées, car il me semblait que nous ne pouvions mieux faire. Mais chaque matin, alors que je gravissais l'allée menant au garage, dont l'établi avait été transformé en nurseries, je me demandais toujours avec appréhension, lequel d'entre les rescapés avait succombé cette nuit là.

Les deux lapins survivants grandirent enfin normalement et deux ans plus tard, alors que cette aventure m'était sortie de la mémoire, Grand-mère profita d'un dimanche ordinaire, pour en occire un, le préparer à la sauce tomate, l'air de rien. Je mangeais cette viande délicate sans qu'aucun soupçon ne m'effleure l'esprit.

A aucun moment grand-père n'était intervenu dans le sauvetage des lapins. Il se contentait de nettoyer les cages, de les désinfecter au grésil, dont j'aimais l'odeur, à mesure qu'elle s'estompait. Toute son attention était portée vers le poulailler, un large et long enclos grillagé, dont le sol avait été bétonné avec soin, au bout duquel il avait construit à bonne hauteur un pigeonnier, composé de petits modules carrés alignés sur deux étages. Parfois, il m'autorisait à grimper sur l'échelle, pour regarder à travers les minuscules ouvertures en ogives, les œufs blottis dans un amas de brindilles et de duvet. Les bêtes nourries, il rejoignait le potager, où il passait tous ses après-midi. Il y avait les carrés de tomates, de haricots, de radis et les petites serres où s'alignaient toutes sortes de salades : ici de la batavia, là de la laitue, un peu de mâche, de la roucoula et la plus grande d'entre toutes, le délice de ma mère, la Reine des Glaces. Mes grands-parents adoraient la salade, ils en mangeaient tous les midis, entre le plat principal et les fruits. Ma grand-mère l'assaisonnait le plus souvent avec deux ou trois gousses d'ail ou encore quelques petits oignons frais émincés, alors que maman la préférait avec une simple vinaigrette. Pour moi la salade à l'ail avait le goût de l'Italie.

Ils me parlaient rarement de leur pays natal, ce n'est qu'en participant en silence à de rares discussions avec mes frères que grand-père racontait cette période troublée par le fascisme, leur départ vers Paris, après les purges à l'huile de ricin. Il y rejoignit une partie de ses frères et trouva du travail à leurs côtés comme ouvrier. Ensuite ce fut chez Foulon, le très réputé confiseur, que mes grands-parents travaillèrent pendant la guerre. Grand-père, pâtissier de formation, fut promu à la fabrication des dragées. Il vouait à cette époque, une reconnaissance sans limite à Monsieur Foulon, pensant que cet homme lui avait donné la

chance de sortir des tunnels humides et boueux du métro. Et surtout, parce qu'il avait accepté que mon père trouve refuge dans son usine, fuyant ainsi le travail obligatoire.

Grand-père était un de ces hommes de l'époque des grands idéaux socialistes. L'huile de ricin, les bastonnades, des chemises brunes, l'avaient contraint à quitter l'Italie, mon père n'ayant alors que deux ans. Je ne sus jamais s'il regrettait son pays, mais sa voix tremblait quand il raconta la trahison de M. Foulon.

Grand-père était devenu un spécialiste des dragées. On s'aperçut en effet qu'elles ne grisailaient pas en vieillissant, contrairement à celles qui sortaient d'autres mains. Pour tenter de découvrir son secret, on lui plaça d'office un commis espion. Mais grand-père était trop fier et si chagriné d'un tel procédé, qu'il s'ingénia à mélanger les boîtes de métal dans lesquelles ses préparations de sucre et de gomme arabique étaient conservées. J'étais admirative de cet alchimiste de la confiserie qui garda jalousement son secret, alors qu'il l'aurait volontiers confié à M. Foulon, si ce dernier lui avait simplement demandé. Grand-père est mort, emportant son secret, qui depuis n'a plus d'importance. Qui pourrait bien se soucier d'un savoir-faire suranné ?

La communion.

Le sacré fut une notion que je ne compris que très tardivement. Dieu, était pour moi et comme beaucoup de mes camarades de l'école laïque du quartier, un bonhomme barbu, une sorte de père Noël pour les adultes, bienveillant et tout à fait inactif le jour où je dus l'implorer, pendant la maladie de ma grand-mère. Je n'aimais pas beaucoup les hommes de dieu, ni les édifices monumentaux, lourdes bâtisses grisâtres, surchargées de silhouettes toutes plus inquiétantes, à l'intérieur desquelles régnait le froid et l'humidité. Mes parents ne nous encourageaient pas vraiment à fréquenter de tels lieux, nous y allions essentiellement pour les enterrements. Ils étaient pour moi, les symboles de la tristesse, où cette odeur pénétrante m'attirait vers les profondeurs des caveaux de familles, lieux incertains d'un imaginaire d'enfant hanté par des spectres hurlants.

Ma mère insista pour que je fis ma première communion. L'épreuve la plus difficile de ma vie de catholique. Maman, plus par tradition que réelle conviction, m'avait finalement convaincue. En pensant préparer un de ces jours de fête dont on se souvient avec bonheur, elle m'acheta la parure rituelle, comme l'on prépare un grand mariage, (avec un vieux barbu ?). Une longue aube blanche, qu'elle réajusta à mes mesures, déjà imposantes à

l'époque, une couronne de fleurs blanches en tissu, des chaussettes de dentelle blanche, des chaussures vernies blanches, des gants blancs...

Elle sortit de son coffret à bijoux une chaînette en or, au bout de laquelle un visage stylisé de vierge était gravé, en même temps que mon nom et ma date de naissance sur son verso, la médaille de mon baptême, sans doute. Ainsi fagotée, je partis avec un premier pincement vers l'église en béton du quartier. Une construction sommaire, avec un toit de tôle et des vitraux modernes. Je me réconfortais en me disant que je retrouverais là quelques amis de classe qui en passaient aussi par-là. Je m'engageais enfin sur le parvis de béton suivis par mes parents, mes grands-parents et mes deux frères, dont les visages trahissaient l'ennui des jours de corvée.

Lorsque j'entrais dans l'église je découvris, que pas une de mes camarades ne portait l'habit. Jamais en cet instant, je n'avais ressenti de ma vie pareille gêne, qui devint bientôt une honte rougissante, pour se transformer en une incroyable colère vis à vis de ma mère que je tenais pour entière responsable de ce désastre. Son désir de me créer à l'image idéale de la petite fille qu'elle aurait toujours voulu avoir, m'avait propulsée en l'espace de quelques instants, dans le monde des traditions obsolètes qui amusa ce jour là toute l'assemblée. Tous me regardaient avec cet étonnement que l'on ne cherche pas à cacher. Mes camarades de classes étaient là elles aussi, dans leurs robes printanières à fleurs ou à vichy. Toutes étaient présentes, telles que je les voyais chaque matin à l'école, mais pas une d'entre elles, à cet instant me parut familière. Je n'avais rien de commun avec ces petites filles heureuses et parfaitement mobiles dans leurs habits neufs. Terrorisée par le dégoût de l'humiliation, je fixais désormais, les dents serrées et l'âme figée d'effroi, un unique point de l'édifice, cherchant à calmer ma colère, afin de ne pas répondre aux assauts puissants d'une conscience prête à fuir au premier regard *accusateur*. Je décidais alors de reléguer Dieu et ses bondieuseries poussiéreuses, au plus profond du gouffre de mes haines.

L'adolescence

L'adolescence me promettait un romantisme imaginaire des plus merveilleux. Je me hâtai de grandir afin de plaire aux charmants jeunes hommes qui m'étreignaient lors de mes fantasmagoriques contes oniriques. J'étais tout amour, tendue vers cet appel que je recevrais et consacrerai. L'attente quotidienne puis annuelle de l'homme de ma vie, me fit glisser peu à peu du rêve le plus serein, aux angoisses terribles du vide permanent de l'évidence que

personne ne consentirait à me regarder. Rien ne pouvait satisfaire cette satiété de l'unique, ce désir frénétique de contempler enfin la beauté de l'être attendu. Au plus profond de ces heures de terribles douleurs, les crampes d'un jeûne sans limite contractaient mon estomac, perçaient mon corps d'un trou béant, hissaient mon âme éteinte au point culminant de la certitude que ma vie arrivait à son terme.

Les flirts se succédèrent, de déception en déception, de rupture en découverte de la banalité des rapports sexuels. Mon plus grand amour de quatre mois devint un cauchemar, qui devait me hanter 10 ans. A vingt ans, mon corps se résigna à entreprendre l'unique quête salvatrice à ma portée de gosier : l'alcool. Je m'enivrais de bières brunes, douces amères, goûtais le plaisir de l'exaltation et ressentais enfin les moments joyeux d'un appétit comblé que je m'octroyais une à deux fois par semaine, le lundi soir et le vendredi. Rituellement, je devenais la Miss Hyde, courtisane de ces années folles, où nulle limite n'entrave le corps et l'esprit. J'avais accepté l'univers familial et scolaire, avec la résignation terrible que tels seraient désormais mes lieux de vie, pour le restant d'une existence très brève. La couleur avait disparu, fondue dans l'opacité de ma cataracte volontaire. Je ne désirais rien et regardais l'avenir comme une notion qui, de toutes les manières, ne pouvait me servir. Je terminais mes études à l'école des beaux-arts comme l'on quitte un bureau d'administration ou le cabinet d'un ophtalmologue. Satisfaite d'avoir corrigé ma vue et de m'être peu occupé d'un corps, que je tenais d'ordinaire comme un simple accessoire. Je m'étonnais néanmoins d'être toujours en vie et dû affronter le lendemain, avec le handicap des novices timides et terrifiées. L'avenir devint alors un mur caoutchouteux sur lequel je rebondissais à chaque assaut. Je me sentis plonger dans un univers clos plus sombre que les gouffres tourbillonnants de mes désirs absolus d'adolescente.

Le premier voyage

1990.

Un jour, la lumière de l'Afrique m'éclaira de toute sa beauté. Sortie depuis plusieurs mois de l'école des beaux-arts, je découvrais le Burkina Faso, un mois de Décembre 1990, sous une température atteignant quotidiennement les plus fortes de l'Europe. Un choc délicieux d'odeurs et d'images. Un terrible tremblement intérieur, où toutes les certitudes s'effondrent devant le rien qui s'étend partout, tout autour de soi, de la pauvreté évidente à la dignité des hommes. Un voyage au travers du monochrome, de son sens et de sa profondeur spatiale.

Soudain, ici tout me projette dans un autre temps, celui de nos ancêtres. Des hommes ont vécu là, en cultivant un mode de vie précaire, dans un univers de chaleur et de maladies foudroyantes. Chaque jour est un hymne à la vie, face à tous les autres combats.

La terre est rouge comme le sang, le vent est chaud et presque suffocant. Il n'y a rien qui pousse sur cette terre, craquelée et poussiéreuse. Le soleil a desséché l'humus et a procréé un sable fin qui s'infiltré partout. La végétation survit puis se pétrifie. Chaque mouvement de vie se confond maintenant avec le néant des plaines désertiques du Sahel. Les enfants regardent le 4x4 qui s'enfonce dans les ornières de la piste défoncée. Ils nous guetteront longtemps pendant notre déjeuner. Ils nous regardent, se moquent et rassemblent les déchets qu'ils recycleront.

Ici, il n'y a rien d'autre que le fleuve, quelques parcelles de cultures déjà récoltées, en bordure d'une eau rougeâtre et boueuse.

Quelques heures plus tard, nous traversons un immense plateau aride. Des arbustes morts ponctuent l'espace illimité. Mon regard embrasse cet horizon. Désormais, je peux voir pourquoi la terre est ronde. Mais ici, encore, elle est plus plate que jamais. Un chameau passe, l'homme bleu est à ses côtés. Il est grand, mince, avec un large turban indigo, les traits burinés par le vent sec, son regard noir est profond, Derrière lui, - à combien d'heures de marche ? - s'étendent les premières dunes de sable orangé. *Oursi* : Silence profond, sérénité. Le chant de la prière devient indicible, les choses invisibles, les gestes trop lents à notre regard. J'entends l'appel du désert, mais je suis encore trop craintive pour y répondre.

Plus loin, notre guide nous arrête près d'un campement. Je contemple les trois enfants, qui tendent la main dans un réflexe devenu naturel, ils attendent un peu de monnaie, un crayon, s'essuient le visage, chassent les mouches. La femme nous regarde avec de grands yeux apeurés, elle n'attend que notre condescendance, les petits se serrent autour d'elle, dans une mise en scène trop pathétique pour être spontanée. Elle nous fait rentrer dans sa case ronde, des nattes recouvrent la structure de petits bois. Il y a là, un lit de petits rondins et quelques bassines de métal. Nomades, ils sont là, posés sur cette terre aride, un vaste plateau de poussière, où plus rien ne poussera avant des mois. J'ai honte, pourquoi suis-je entrée dans cette case minuscule, il n'y a rien à y voir, sinon l'extrême pauvreté dans le dénuement. J'ai l'impression de violer leur intimité, de me comporter comme le visiteur d'un zoo. J'ai la nausée, c'est la première fois que je viole la pauvreté, et je me sentirai moi-même souillée, de longues heures après et jusque dans la persistance du souvenir.

A la magnificence des paysages colorés, des nuances de la terre, des couleurs violentes, je ne cesserai de penser, comme hantée par la beauté dans sa plus indicible pureté. Kurosawa est présent, il accompagne mes découvertes. Je me rappelle les images de ces films, ces compositions parfaites, de pommiers dans un verger en fleurs, de ces visages cruels sur fond de guerres tricolores. Pourquoi ce rapprochement, alors que mon esprit a cessé de bouillonner ? Il se laisse submerger, engloutir dans le halo de lumière par les gestes lents, d'une femme qui se penche et balaye le sol, avant de se relever doucement et de s'étirer, regardant au loin l'ailleurs d'une pensée. Je ne sais rien de ces gens. Je regarde le ciel et les bas côtés de la piste, ces étendues infinies que je n'ai jamais perçues, les ombres sur les sols jaune paille, ces longues silhouettes rouges et violacées, les bruns denses et veloutés des peaux satinées. L'extase est au bord de mes lèvres sèches. Je suis incapable d'imaginer tant de beauté, de penser qu'un jour je quitterai un pays semblable, défaite et exsangue, au bord de la folie.

Les images étaient bien réelles, il y avait tout autour de ces étendues inconnues une magie intemporelle, la sacralité survivant en chacune des manifestations de cette nature hostile et splendide de simplicité. La petite Nantaise que j'étais, découvrait un monde sans panneau publicitaire. Elle parcourait du regard candide un horizon si vaste qu'elle avait toujours pensé propriétaire de l'océan. Elle aimait bien la mer, mais elle en avait peur, alors elle ne s'était jamais éloignée du rivage. Maintenant, c'était les reflets de la chaleur qui l'attiraient vers les profondeurs de son corps, chaud et exalté d'une quiétude nouvelle.

Et puis il y a Saïba. Il n'est pas très beau, un corps massif, de petite taille, mais un joli visage. Il nous a pris en amitié, peut-être intéressée ? je ne le saurai jamais, et nous accompagne dans nos sorties en ville. Sa tante tient un magasin de bijoux et de masques dans l'hôtel de l'indépendance, le seul établissement convenable du centre ville. Il a pour habitude de traîner là, remplaçant au besoin le vendeur. Ça l'occupe, de toute façon il n'a rien d'autre à faire. Alors, autant profiter de l'opportunité, celle de rencontrer quelques touristes.

Saïba devient notre guide, il nous entraîne là où nous le souhaitons, il reste discret et en recul, il parle peu le français. Sa présence est rassurante, il nous arrive de passer de longues heures dans le silence, pourtant nous échangeons de multiples regards, qui à eux seuls suffisent à nous comprendre. Une relation intime s'instaure lentement, sans un attouchement, sans une ambiguïté. Pourtant un amour naît. En sommes nous conscient ? Je ne ressens aucune attirance physique, mais j'aime sa présence, ses silences et ses multiples attentions.

Nous allons pleurer tous deux, le jour de mon départ, des larmes d'adieu et du sentiment ému de nous perdre. Un deuil prématuré. L'un et l'autre, nous savons profondément qu'aucun avenir ne nous sera promis.

Le retour

NANTES, je détestais cette ville, son climat, ses façades bourgeoises et son crachin... Une ville qui vous crache à la figure ne peut que s'attirer mépris et dégoût. Avec un arrière goût d'ennui omniprésent, j'avais subi la ville comme on traîne son horreur dans les couloirs d'un hôpital. J'avais passé mon temps sur la poubelle de la cité, là où la faune des drogués s'accumule et se rencontre. Des paumés, des types qui raclent la chaussée, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire de toute façon. Au sortir d'une adolescence morne et grise comme la lumière et les pavés des rues, les manteaux des jeunes filles des écoles privées, les regards des commerçants et mon humeur noire, depuis que grand-mère était morte.

Grand-mère. Tu étais ma mère, mon antique sœur jumelle. Fièrre et forte comme les armoires à glace que tu déplaçais. Tu étais la simplicité et la vérité. Je t'aimais, plus que tout, parce que tu me comprenais et que tu respectais mes silences.

Grand-mère, je reviens d'un pays et avec moi ce monde oublié. N'as-tu jamais rêvé ces couleurs, senti les odeurs d'encens et d'épices. Cela ne te rappelle-t-il pas la cannelle ? Ressens-tu mon âme s'ouvrir et la sérénité y pénétrer ? Regarde mon visage transfiguré, ma peau lisse, regarde encore mon corps détendu, mes yeux au repos. Je ne sais ce qui m'arrive, on dirait que je mue. Une autre s'éveille au-dedans. Une autre, se découvre; Grand-mère, je t'aime et te sentir toute proche de moi me rassure. Je ne veux pas te quitter et je veux que tu restes en chacun de mes souvenirs. L'Afrique, je le sens, est en train de m'enlever.

Quels en sont les interdits ?

Le ciel est gris, l'air est dur et claque contre mes chairs endormies. Il y a toutes ces choses qui s'agitent. Le béton, le carrelage, les chariots à bagages, les regards figés, anxieux, impatientes, énervés, hostiles. Montparnasse résonne du monde des voyageurs en transit, des travaux d'aménagement. Nul endroit où s'asseoir, le vent s'engouffre sous mes vêtements. En moins de cinq heures mon corps doit s'adapter à une chute de la température entre le continent africain et Paris, égale à 40 degrés, au moins. Tétanisée jusqu'aux os, je les sens craquer sous les frissons prolongés. J'attends plus de trois heures un train. Le T.G.V est étroit, trop géométrique, les sièges raides et durs. J'essaie d'éprouver une sensation de

vitesse. Au dehors, la campagne est maculée d'un brouillard hivernal et épais. Il enveloppe chaque chose d'une gaze blanchâtre et opaque. Tout est gris là devant. Le ciel est de plomb, et si bas que je le sens m'écraser de sa présence. Je regarde le brouillard ternir l'au-dehors et me laisse enveloppée par la grisaille. L'incertitude des contours et le désespoir qu'aujourd'hui sera un jour sans lumière.

Les gens sont absorbés dans leurs habitudes, un trajet de plus, entre la capitale et une ville de province. Ils ont les regards de l'assurance de connaître leur destination. Je n'ose confier mes doutes, ma profonde déception de ce retour obligé, mon horreur de la couverture blanche et rêche du paysage. J'ai encore au fond des yeux la lumière et les couleurs de là-bas ; on me regarde parfois avec un drôle d'air. A l'arrivée, il faut accélérer les mouvements. Les embouteillages, l'architecture noirâtre, les piétons emmitouflés luttent contre la pluie glacée. Toutes ces mines austères, ces bouches pincées, ces gestes brusques et maladroits. On se bouscule avec mépris, on s'active, s'impatiente, s'examine ; parfois on se reconnaît et s'enquière vite fait des dernières nouvelles, on s'étend enfin sur ses problèmes. Je ne comprends plus rien à cette profusion et à toute cette cohue. Impossible de réprimer ma tristesse.

Je restais un mois cloîtrée volontairement dans ma chambre, où les restes d'une adolescence déprimée dorment au fond de quelques tiroirs.

Je regarde certains dessins. Qu'ai-je donc appris en cinq années à l'école des beaux-arts ? Que je ne suis pas une artiste, selon les termes consacrés, ni une publicitaire de talent, juste une piètre graphiste ; un embryon d'écriture sur le vélin épais de quelques dessins érotiques. Des bas-reliefs en plâtre, les restes d'un diplôme consacré à la sacralité du mystère de Carnac.

Rien de plus, tout ceci tient dans deux grands cartons à dessin, je n'ai pas de métier, ni de passion à assouvir. Je n'ai aucune idée de mon destin.

Fin février, l'hiver est présent, inéluctablement la pluie tombe et ruisselle sur les carreaux. La mer est grise, un gris presque brun, des moutons blancs en rident la surface. Le vent lugubre, hurle aux cimes des toitures d'ardoises. Mes parents m'ont accueillie comme l'on rentre de vacances, avec les mêmes questions de rigueur, sans importance ni grand intérêt. Je ne dis rien de la métamorphose qui s'est déjà opérée. Ni de l'horreur de rentrer en France, de ces villes, des champs entrecoupés de haies, sans horizon, sans lumière, sinon une lueur blafarde entre deux averses. Arrivent les giboulées de mars, le froid ne cesse de s'immiscer entre les tissus de mes vêtements, je n'arrive pas à me réchauffer. Loin du bruit et de l'agitation de la ville, j'ai bien tenté de me raccrocher aux souvenirs de l'Afrique. Mais que faire sans image ni odeur. Le paysage reste figé, les angoisses resurgissent, les illusions demeurent à leur place, dans quelques chapitres de mes journaux intimes. Et les heures

s'écoulent, sans qu'il n'arrive rien. L'espoir reste en suspens, dans l'attente d'une quelconque sollicitation. Un seul leitmotiv rythme mes pensées :

Partir... Partir ailleurs, Là-bas...

Le verbe résonne, s'amplifie pour devenir une courte plainte, seul couplet de mes envies. Toute mon aspiration converge vers ses deux syllabes. *Par-tir*. L'extérieur est comblé du vide imprévisible de mes humeurs. Chaque caprice climatique, chaque rafale de vent, l'atmosphère écrasante de ces journées de pluie, construisent l'univers hostile qu'il me faut quitter. Je repense au passé, à mes anciennes amours. Quelques visages se détachent de la morosité ambiante.

Je pousse le thermostat à son maximum et le bureau près de la fenêtre. J'ai besoin de voir l'extérieur, mais je refuse de quitter la chaleur de ma chambre. Pour ne pas oublier et pour essayer de comprendre, j'écris.

15 décembre, 5h07, tarmac de l'aéroport de Ouagadougou. Il fait nuit et il fait chaud. J'avance péniblement et ne distingue que les ombres des voyageurs, quelques lumières, celles du petit aéroport. Mais il y a cette odeur, subtile et puissante, un mélange d'épices, d'essence et d'humus. La ville est encore endormie et presque déserte. Les rues sont parfois larges et goudronnées, mais souvent défoncées par les pluies. Alignements d'échoppes aux allures de garages, juste quelques lanternes diffusent une pâle lueur vacillante. Le ballet des ombres longilignes, les vélos, les mobylettes et si peu d'automobiles. Le veilleur de nuit nous ouvre le portail. Le jour pointe aussi rapidement que les ténèbres envelopperont soudainement la ville.

Premières impression du jardin, dépouillé, ocre rouge, avec une tâche rectangulaire vert jade, les reflets irisés de l'eau javellisée. Il fait tout à fait jour, maintenant, les rumeurs de la ville sont à nos portes, lointaines aussi, se fondent en échos. Mon imagination est paralysée, comme submergée par ces images insolites, puis familières et pourtant si différentes de ma réalité : les ustensiles millénaires, les charrette attelée à de maigres bourricots, les femmes balayant le seuil des cases de latérite et ces enfants qui construisent des crèches en terre, peintes de bleu et de blanc... Chiens, cochons et poules, nettoient les rues des larges quartiers populaires, immenses terre-pleins monochromes qui s'étendent à perte de vue.

Il y a les petits marchés, étals de vieilles planches, auvents de nattes tressées, les vendeurs accroupis derrière les sacs de grains, les bassines de gâteaux d'arachide, les poissons séchés, les fruits juteux, les chèvres dépecées, le bric-à-brac des ferrailleurs, les odeurs se mêlent, effluves d'épices, de sueur et de friture. Le souffle de l'Harmattan soulève la terre et le ciel est rouge, formant une large coupole laiteuse, qui accueille les derniers rayons du soleil.

Et puis il y a le vacarme de la circulation des deux roues étouffé par les cris stridents des chauves-souris. Ici et là, la sono des petits dancings résonne à tue tête, le martèlement des

percussions rythme et chante les fêtes des week-ends. Beaucoup dansent, d'autres boivent le thé noir sur un bord de trottoir, esquissent quelques mouvements de danse avant de s'enfoncer dans une vieille banquette de voiture, calée près du portail.

Aveugles, estropiés, paralysés ou simplement démunis quadrillent le centre ville. Les plus chanceux sont gardiens de parking, un simple morceau de trottoir que les enfants se disputent les jours fériés. Partout la misère, cachée derrière ces visages affables, aux larges sourires. Ils sont ces gens humbles, forts d'une sérénité toute naturelle. Certains, ont le regard confiant et bienveillant des sages de leurs mythes, figures ancestrales des légendes. Les mouvements corporels expriment la simplicité quotidienne du geste immémorial. On pétrit la farine de sorgho et on prépare le dolo. Il y a l'immensité de ce monde, des plaines arides, aux vallées de rocailles, les couleurs extraordinaires, trop intenses pour être vraies. Les saisons rythment les jours de fêtes, le soleil exalte l'odeur suave de la terre, éclaire les attitudes perdues, les longues palabres et enfin la simplicité d'exister. Au loin le crépuscule se fait chair, et le silence transcende la condition de l'être. Je me regarde avec humilité et mon esprit effleure le rayonnement lumineux d'une nouvelle aurore. L'acte sacré prend corps et chaque parcelle de vie découvre son caractère lumineux.

Mesquer, 22 février 1991.

C'est le début de l'après-midi, un jour de pluie comme les précédents, je ne me fais guère d'illusion, le temps ne s'améliorera pas, pas d'un coup de baguette magique. Je n'ai d'autre alternative que de rester ici, enveloppée dans trois épaisses couches d'édredon ou ... *PARTIR.*

C'est une idée qui m'apparaît plus que jamais comme la seule possible et l'évidence même de ce mois passé, recluse volontaire, dans les sombres souvenirs d'un paradis perdu.

Je décroche le téléphone.

Deux semaines plus tard je prends un vol pour Marrakech. Ce n'est pas l'Afrique noire, mais c'est le seul endroit sur ce continent qui peut m'offrir un asile provisoire.

Guéliz

Je vais très rapidement commencer un stage dans un cabinet de décoration. Je serai logée chez un personnage sorti d'une mauvaise bande dessinée. Un grand type blond, sur la quarantaine, qui survit difficilement depuis quelques années, entre trois bricoles de décoration et la bonté d'une femme qui l'a pris en amitié. Elle le dépanne souvent et lui prête

de l'argent, qu'il ne rembourse pas vraiment. De mes relations avec lui, ne resteront que des moments pénibles de conversations inamicales et acerbes, dont il était friand et qu'il distillait avec un véritable bonheur, piquant au vif dans l'épais épiderme des faiblesses de chacun ; petites vengeances mesquines, d'un homme à la dérive.

La vraie femme de la maison, bonne de son état, ancienne prostituée, balaye le sol, perdant régulièrement la cendre de sa gitane maïs en plein milieu d'un carreau.

Son visage est tatoué de traits noirs et épais, elle porte une inscription sur le bras droit. Elle est vieille, petite et très laide, même le visage à demi caché par un foulard noir de gaze. D'une humeur massacrant dès le bon matin, elle grommelle des insultes toute la journée.

« Et ces *Sranis*, ils viennent pourquoi ? Prendre le pain des marocains, et profiter des hommes. »

Pour bien montrer sa profonde désapprobation de mon arrivée dans la maison, elle commence de bon matin par pousser bruyamment les chaises en fer forgé, avant de pester encore et encore, s'ingéniant ainsi à répéter ces mêmes mouvements, jusqu'à ce que je sois enfin réveillée.

Je sors de la chambre, vient lui dire un timide bonjour, dans sa langue. Peut-être pourrai-je un jour, lui parler seulement ? Mon hôte, fait partie de cette faune très diverse d'hommes retrouvant ici, les joies du sexe, des peaux lisses et tendues de jeunes éphèbes qui racolent dans la rue principale de la nouvelle ville. Des milliardaires, aux chômeurs de longue durée, tous viennent ici pour retrouver l'inespéré en Europe. Certains consomment très vite le plus grand nombre de garçons, parfois très jeunes.

Nous traversons un soir la très renommée place Djemâa El Fna, animée comme d'ordinaire, un soir d'été où la chaleur se fait encore très présente en pleine nuit. Un jeune enfant de six ans, vient tirer la chemise de ce compagnon d'infortune de logement. Comme tous les gosses du monde, il nous regarde avec de grands yeux bruns et parfaitement dessinés, soulignés par de longs cils. Il est beau cet enfant, il le sait et ne cherche pas un dirham, mais propose son corps frêle et pas encore formé. Cette scène fera partie de toutes celles qui quotidiennes, ne gênent plus personne. Je m'offusque, ne dis rien, pourquoi tenter de m'exprimer, je ne parle pas la langue et une dose de morale qui soulagera ma bonne conscience n'arrêtera pas le fléau. L'enfant se contentera de tourner les talons et de recommencer son manège auprès d'un autre homme. A la maison, des adolescents de la rue viennent frapper à la porte, recherchant un peu de liquidité. Lorsque l'un d'entre eux rentre, je m'échappe de ma chambre et parcours les rues, sans vraiment de but.

Pendant le premier mois de cette nouvelle vie, j'ai le sentiment toujours présent de ne pas être en contact avec le sol, naviguant au travers d'une couche blanchâtre, pareille à une cataracte. Jusqu'à ce jour : C'est l'heure du déjeuner, je connais mon quartier, le chemin vers

le marché central, la rue Mohamed V que j'évite autant que possible, les faux guides à cette époque¹, y abondent et vous abordent tous les cinquante mètres, difficile de s'en dépêtrer, de les éviter, ils sont comme les mouches, tenaces et déterminés. Je vis dans une demi-conscience, de celle qui vous fait flotter au-dessus des choses. J'avance dans la ville sans en percevoir plus du tiers. Pourtant ce midi, mon regard se pose sur un bougainvillée orangé, inondé par le soleil zénithal. Ses couleurs exacerbées par tant de luminescence s'embrasent, l'arbre devient si réel, que soudain, tout en son voisinage proche s'éclaire de la même lumière merveilleuse. Un voile se lève, mes yeux touchent presque le feuillage, se posent sur les alentours éblouissant de netteté. Je marche désormais dans une ville où tout devient distinct et dessiné avec précision. Je viens de rentrer dans l'espace, je peux le sentir, définir avec soin chaque détail. J'appartiens désormais au monde de la ville, de ses images et de ses bruits.

Ces premiers mois marocains je les consacre avant tout à la découverte du soi profond, comme le qualifiait Carl Gräff Durkheim. Je ressens le besoin d'une longue introspection, afin de me préparer à entrer dans un monde culturel inconnu, dans lequel je ne peux me fondre, car petite française, j'en porte les stigmates et des particularités ineffaçables. Cette période de réflexion intérieure et de réajustement de ma personnalité face à de nouvelles expériences, ne sera partagée avec personne.

Lorsque les premières voix viendront me harceler, je les éprouverai seule, peu autour de moi ne pouvant comprendre pareils phénomènes, sinon en leur donnant une explication neurologique, elle-même tout à fait plausible.

Mais l'imaginaire ne peut se contenter de la rationalité scientifique, il se nourrit de l'indistinct, l'indéfinissable, le merveilleux ou encore le paranormal fantastique. J'avais le désir d'éprouver ces phénomènes au-delà de mes convictions, attendant patiemment leurs manifestations et peut-être leurs significations. Mais seule, l'affrontement avec de tels phénomènes entrouvre des portes vers des profondeurs obscures, au péril de sa propre santé mentale.

¹ : Etranger en Darija

² : Ce n'est plus vraiment le cas aujourd'hui.

De la part des signes et du rêve

Le don de prescience est plus communément connu sous le terme de don de prémonition, je laisse aux journaux friands de ce genre de choses les divers autres

qualificatifs, sortis du long chapelet de fables et du commerce astrologico-mystique des charlatans locaux...

On se surprend avec la conviction d'un fait à venir. Cet incident heureux ou malheureux arrive aussi précisément que l'on en a fort bien deviné les faits.

Hasard de circonstances ou raisonnement inversé, puisque pour que l'intuition se réalise, nous allons procéder inconsciemment à son aboutissement par le truchement d'actes manqués dont la finalité ne pourra que définir le résultat pressenti. Bref, dans son absolu, le pressentiment n'est qu'une suite logique de causes et d'effets. Mais répétés, et apparemment sans fondement d'un calcul même inconscient, certains événements tentent de démentir cette raisonnable hypothèse.

Cela se manifeste souvent au réveil : je sais qu'aujourd'hui, je dois m'attendre à quelque désagrément. Une panne de voiture, un accrochage ou la perte de mes clefs. J'en suis toujours avertie par un sentiment confus, qui se transforme vite en un malaise significatif. Le sens de cette angoisse se métamorphose, alors en image ou en une simple phrase de mise en garde. Je me suis habituée à ces conseils matinaux, les enregistre et les remémore dès lors que l'incident survient.

Ces manifestations n'ont rien à voir pourtant avec certaines voix qui commencent à me parvenir. Elles sont plusieurs, parfois masculines, dans un hurlement de douleur insoutenable ou encore la voix inconnue d'une personne qui m'appelle. Mon prénom est répété plusieurs fois, doucement, comme une douce plainte. J'ai envie d'y répondre.

Ma sensibilité à ces choses particulières s'est amplifiée, jusqu'à devenir plus précise au Sénégal, lors de certains décès ou accident grave, que j'ai pressentis quelques heures ou jours précédant l'inévitable. En ces moments, point de mots ou d'images, mais une lente montée d'une suffocation angoissante, oppressante. Mon esprit se paralyse, minute après minute mon corps devient inerte, traversé de longs frissons métalliques, froids et stridents. Je grelotte sous n'importe quelle température, soumise à une sensation de fièvre aiguë. Une peur étrange s'immisce alors en moi en vagues successives. Elle me contraint à m'enfermer dans le silence et l'attente. La peur de la mort et de sa victime.

Car si je sens intensément l'imminence de la mort, je ne sais généralement pas qui elle frappera. Cependant lors du décès de la maman d'Amédée, l'information avait été clairement exprimée.

Je confiais enfin un jour à mes parents, ces impressions «diffuses» n'osant en dire plus, de peur d'être une fois de plus, regardée comme une folle illuminée. Ma grand-mère maternelle avait ces mêmes pressentiments, me raconta ma mère, comme si tout ceci était en définitive naturel. N'avait-elle pas raison, ne participerions-nous pas à l'avènement d'une

fatalité normale, l'aboutissement logique de la vie ? Alors pourquoi un tel tabou, ce silence devant des générations, l'interdit de penser que l'homme pressent au-delà du présent, les drames ou les grands bonheurs. Afin de s'en préserver ? D'éviter les délires divinatoires, les castes de sorciers et de charlatans imprudents ? Voyantes et prédicateurs ont traversé les siècles, et monnayé les présages. Les prophètes ont banni ces hommes pourvoyeurs du désir de connaître la volonté de Dieu, ils les ont écarté du chemin de leur nouvelle pensée, parce qu'il est inconcevable qu'un être du commun puisse se substituer à la divinité.

La prescience prévient, mais elle conduit tout aussi sûrement à l'erreur. Son caractère imprévisible et irrationnel entraîne l'esprit en de faux raisonnements et des intuitions défaillantes. Combien de fois ai-je crû en un pressentiment erroné, ai-je été tentée de traverser les frontières du savoir omni-prescient, sondant les signes et les instincts plus profondément, glissant ainsi aux portes de la folie ? J'épiais la moindre conjecture spontanée, de la plus vague prémonition, au rêve coïncidant maladroitement avec une fibre de la réalité, doutant de chaque mouvement de ma pensée. Bientôt prise au piège du devenir et de ces fausses certitudes, j'oscillais dangereusement dans les limbes d'une réalité devenue plus confuse, s'extrayant de la simple observation d'un fait, pour devenir le résultat d'expériences inachevées du don de voir. Les barrières de la raison mentale, s'effritaient au contact de mes désirs effrénés. J'étais prisonnière du signe et de sa probable réalité à venir.

Pendant ces longs mois de travail sur ma personnalité et un ascétisme personnel que j'éprouvais au fur et à mesure de mes réflexions et de mes progrès, je dus me rendre à l'évidence qu'une constante se définissait soudain : Le jeu de la pensée positive ou négative agissait comme un boomerang. Immanquablement, une bonne ou mauvaise pensée, et non à priori action, se répercutait sur les événements à venir. En deux mots je récoltais ce que je semais, avec une précision parfaite dans le résultat obtenu.

Ce jeu du "je te donne, on me retourne", se déroulait comme une mauvaise farce du destin ou un bon point pour une bonne action. Je commençais à croire qu'il est des miroirs invisibles reflétant la pensée, la canalisant puis la transformant en ondes créatrices de faits récurrents. Avais-je entrouvert une porte de mon inconscience, un trou noir de la pensée ou encore une faculté à ressentir bien plus que nous devrions le faire ? Je n'arrivais pas à distinguer pourquoi j'étais devenue si agile à créer le bien et à en profiter.

Les débuts professionnels

Ma vie n'était guère facile. Ces premiers pas dans le travail demandaient une humilité évidente devant ma propre méconnaissance de ce métier, de ces pratiques ainsi que de la mise en œuvre des matériaux. Je souffrais de mon incompetence, autant que des rapports très difficiles auxquels j'étais sans cesse confrontée. Je disposais de peu d'argent, l'achat de cigarettes bon marché et des sandwiches au fromage ne me laissait que de la menue monnaie. De quoi me permettre une friandise de mauvais chocolat espagnol, de temps à autre. Rien de plus pendant plusieurs mois, un régime déprimant lorsque l'on ne peut se sentir au moins chez soi, le passage régulier des gigolos d'André m'éloignant souvent de ma chambre.

Ma coupe de cheveux très courte et décolorée, mes éternels pantalons noirs et une démarche fort peu gracieuse, intriguait la communauté réduite de certains français. Toujours seule, je fus vite taxée de lesbienne. Malgré tout j'étais jeune et jolie, d'un caractère docile, mais exalté, toute fille normale de mon âge aurait dû en profiter. Je me souciais peu du «qu'en dira-t-on», les gens qui jugent l'apparence apprennent avec le temps à mieux vous connaître, dès lors que nos propres actions deviennent significatives et irréfutables. Si je devais me battre, c'était contre mes lacunes et avec ma volonté, afin que je progresse lentement, cherchant ce point encore indéfini vers lequel ma quête de la justesse devait m'entraîner. J'étais persuadée d'être sur un chemin, qui initiatique, me mènerait vers de difficiles combats.

Je souhaitais arriver à une liberté de choix et d'exercice de mes futures fonctions. Freelance ou mercenaire, ces mots me semblaient bien plus proches que *profession libérale*. Car il y a dans le désir d'évoluer sans attache, un véritable détachement face au système traditionnel qu'adopte la majorité des gens. Je ne voulais rendre de compte à quiconque, sinon dans le résultat d'un travail mené à son terme. La mission accomplie, on plie bagages et on repart en quête d'un autre défi.

Mais, je devais avant toute chose me former sur bien des terrains, de la maîtrise de ma profession, à celle de mon indépendance en tant qu'être féminin, fort mal éduquée dans ce sens. J'eus en effet une éducation traditionnelle, de la future mère de famille à qui l'on se doit d'inculquer les notions de bases, pour bien tenir son foyer : travaux ménagers, repassage, ménage, corvée de patates et cours de cuisine, petits ouvrages de couture, et l'inévitable vaisselle... ainsi furent rythmées les semaines après les semaines, jusqu'à ce que je m'échappe de la cellule familiale. Mes études pouvaient s'effondrer, je pourrais toujours trouver un bon parti qui me rendrait heureuse. Cette perspective de la bonne mère de famille bascula un jour dans la poubelle des vieilleries. Je prenais conscience que d'autres modes de vie étaient possibles et qu'au-delà du fait que le voyage forme la jeunesse, vieille image

d'Epinal, il m'apparaissait que le départ et la confrontation avec des cultures différentes étaient sources de questionnements et d'une richesse d'expériences infinies.

Je faisais la somme de mes connaissances, elles étaient théoriquement et pratiquement nulles. Un long apprentissage sur le terrain serait inévitable. Des 5 années d'études "supérieures", le mot est totalement inadéquat, je devais en envisager dix bonnes autres bien remplies, pour espérer me donner un bagage suffisant. J'entendais devenir non seulement suffisamment professionnelle pour évoluer sans trop de problèmes dans le milieu du bâtiment, mais encore capable de vivre en toute indépendance.

J'eus, dès mes premiers mois d'expériences professionnelles, la chance de m'occuper directement de certains chantiers. J'étais terrifiée à l'époque, je savais à peine lire un plan. J'étais embarquée, bien malgré moi, sur un terrain fort glissant et devais m'y adapter ou renoncer. Je n'avais guère le choix. Je savais que l'apprentissage devait impérativement contenir sa part de pratique. Aussi, je résolus qu'il était préférable de se jeter à l'eau et apprendre à nager en milieu trouble. A cette inexpérience du bâti, devaient s'ajouter toutes les autres, de la relation avec les entrepreneurs, à la direction des chefs d'équipes, au difficile enchevêtrement des divers intérêts de chacun dans l'affaire.

Nul besoin d'ajouter que j'ai failli de nombreuses fois, pensant pourtant que cette fois-ci ou celle-là, j'étais sûre d'avoir enfin saisi le pourquoi du comment. Mais la mentalité Marrakchie ne se dévoile pas facilement. Il faut des années avant d'en saisir les codes, les roublardises, les enjeux et les enfantillages aussi. Je supportais les coups de bâtons qui vous entaillent le moral et vous font perdre espoir de ne jamais pouvoir comprendre un peuple. Onze ans plus tard, je ne suis toujours pas sûre que l'on puisse épouser la pensée d'une autre culture, mais ceci est un autre chapitre.

J'avais à petits pas, sentant parfois que je ne pourrais qu'effectuer du surplace. D'illusions en désillusions, un pas en avant, deux en arrière, longues furent les semaines et les mois. Toute mon énergie, je la dépensais parfois à chercher, à comprendre. Or la loi de l'expérience est pourtant établie sur la plus simple des règles : la patience. J'étais sans cesse confrontée à mon désir de tout apprendre et de tout comprendre trop vite ; alors que le Maroc est le domaine de l'apprentissage idéal de cette qualité merveilleuse et si horripilante de l'attente d'un événement à venir.

Que d'heures passées à me vanter intérieurement les mérites de tant de perte de temps, tout en essayant de calmer cette nervosité qui vous assaille, dès lors que vous vous sentez inutile en perdant une bonne matinée à ne rien faire, sinon, de rester là ... à attendre !

Pourtant ils sont merveilleux ces moments qui s'éternisent et ne semblent pas en finir, emplis d'un repos de l'esprit qui peut, s'il est libéré du joug de l'impatience, rêver et réfléchir calmement à la réalité qui l'entoure, aux phrases à venir et à leurs incidences, à la lumière de la réflexion calme et ordonnée.

L'ennui

Mais à 23 ans, on ne peut manifester pareille retenue. Alors on s'énerve, trépigne, bout intérieurement comme une cocotte prête à exploser. L'énergie que les nerfs, à bout, peuvent à ces moments dépenser, est faramineuse. Et quand vient l'heure de l'action, on se traîne comme une vieille chaussette, suintante de la sueur d'une chaleur accablante. Tous les rapports sociaux sont conditionnés par cette lenteur qu'implique l'approche de chaque problème. L'on connaît l'importance du respect des si fameux «Salam Alek », mais l'on peut aussi généraliser l'aspect du temps étiré de la conversation dans tous les rapports. Il est des sujets que l'on n'abordera qu'après bien des détours, d'autres que l'on n'évoquera pas le premier. Les tabous sont nombreux, aussi il est de bon ton de ne les soulever qu'avec des gens que vous connaissez bien, dont vous êtes sûr qu'ils n'interpréteront pas mal certaines de vos idées qui pour nous semblent d'ordre tout à fait général. Le touriste naïf de ces conventions, se heurte souvent à un silence gêné ou bien à d'évasives réponses. Enfin, pour tout dire, il est bien difficile de s'entretenir de questions plus précises que les poncifs quotidiens, car, il est des domaines où l'intrus ne peut pénétrer.

Je m'ennuie à mourir. Tout mon corps est vide. J'ai beaucoup de mal à réagir. J'ai très envie de voir des gens, mais la solitude m'emprisonne, elle ressert l'étau de mon impuissance à bouger. La paresse est terrifiante, j'aimerais peindre, dessiner, mais la tristesse et le vide qu'elle crée dans mon esprit, m'en empêchent.

Je regarde Témesta. Chienne de rue, elle est entrée un jour dans ma vie il y a quelques mois. J'acceptais cette contrainte à la seule condition que nous vivions chacune notre indépendance. J'ai toujours détesté promener le toutou en laisse, attendre gênée le regard errant vers le ciel ou une corniche d'immeuble, que le chien défèque un étron fumant. Qui peut un jour s'habituer à pareille scène ? Aussi, vivant en appartement, je craignais de devoir vivre quotidiennement ses promenades humiliantes. Témesta compris vite que j'avais ma vie et elle, la sienne. Elle apprit aussi rapidement à gratter à la porte, poussant son sentiment d'indépendance à se nourrir toute seule, grappillant ici et là, quelques morceaux de pain ou de viande auprès des marchands du coin.

Les mois passaient et je commençais à m'ennuyer. Cette ville était petite, son rythme lent, on peut s'y laisser charmer mais le sentiment de non-retour me fit de plus en plus peur. Si je ne décidais pas de rentrer en Europe maintenant, pourrais-je un jour me réadapter ? L'urgence de repartir auprès de mes parents que je sentais vieillir, une organisation de vie si différente, un milieu professionnel dont je ne connaissais rien, devint pressante. Un matin de mai, je décidais qu'il était temps de penser à faire mes valises. Je vendais les quelques meubles que j'avais péniblement acheté. Je donnais ma batterie de cuisine à ma femme de ménage. Il fallait faire vacciner la chienne. Mais comme je n'avais pas le temps d'attendre un mois entre chaque piqûre, je trouvais un vétérinaire conciliant qui me remplit le carnet de vaccination et l'antidatait.

Le départ

17 avril 1993

Je suis embarquée sur un navire si étroit et mystérieux que je n'en connais que le ponton du centre. Je ne doute plus à présent que je doive partir. Je reviendrai, mais l'heure est venue. Comme c'est étrange, doux, merveilleux ; voici l'instant pendant lequel je goûte mes derniers moments à Marrakech. Des journées si remplies...

Le retour en France.

C'est en voiture ou en train, que je sens mon âme se reposer, se laissant aller à l'attente tranquille, au sommeil éveillé. Elle se dilue alors dans tout mon corps et le berce du bien-être d'une joie toute simple. Ces heures de transit sont toujours accompagnées du silence de regarder le paysage, de goûter à la lente progression de la nuit, de respirer l'attente de l'arrivée. Penser à ces amis qui nous guettent derrière les vitres de l'aéroport. Tant de mois, d'années sans les voir. Quels chocs allons-nous devoir affronter ?

Pourtant l'amour si longtemps contenu n'explosera pas, pas devant tous ces étrangers, ni ailleurs, car nous sommes au fond trop introvertis.

Et puis, il y a la retenue de la bienséance. Il y aura des «comment ça va ?, ton voyage s'est bien passé ? ». Mais moi j'ai une envie folle de me jeter à leur cou, comme si j'étais la seule rescapée d'un cataclysme. Leur dire combien ils m'ont manqué, combien je les aime aussi. La cohue des voyageurs, l'air chargé de bruits, les odeurs insipides. Le froid. Je me

renferme dans mon manteau, je suis le mouvement vers un parking givré où le vent me transperce de toute part et le brouillard m'aveugle. J'ai perdu en quelques secondes les couleurs de mon univers d'amour. Les visages deviennent blêmes, l'énerverment de la circulation, les embouteillages sur le périphérique, «à cette heure ci, c'est vraiment pénible. » Pourquoi mon avion n'est-il pas arrivé plus tard ? Peut être aurais-je dû prendre un taxi, pour leur éviter toute cette fatigue.

« Tu comprends ce n'est vraiment pas de chance, c'est la pleine heure de pointe, mais au fait le voyage a dû être long, pas trop fatiguée ? »

J'aimerais leur dire que l'arrivée est plus éprouvante que les heures passées dans l'avion et que c'est maintenant que je vais devoir affronter la fatigue, lutter contre le plancher des vaches. Mais je n'ose. Ils vont penser que je n'ai aucune reconnaissance et une tournure d'esprit vraiment trop mal placée. Alors je préfère répondre par d'autres questions. La voiture reprend un peu d'élan et je tourne le regard vers les mouvements derrière la vitre. Je resterais bien plusieurs heures ainsi, dans cette petite voiture qui sent le neuf. Rouler tranquillement, se parler un peu, juste ce qu'il faut. Mais ils me pressent de leur raconter là-bas : la chaleur, les gens, leurs coutumes... Et des «ah bon ! » étonnés, puis des «ça ne doit pas être facile tous les jours», s'enchaînent entre deux interrogations.

Je leur raconte ce qu'ils désirent entendre ; dans un premier temps, leur offrir un peu d'exotisme, je les plongerai plus tard dans les dures réalités, doucement. J'ai vingt quatre ans et je reviens après 2 années passées à Marrakech. Deux ans difficiles, de solitude, d'appréhension, de patience et d'incompréhension. Mes premières années de vie active, ces premiers mois d'expatriation.

D'où m'était venu ce désir de partir ? Moi qui avais si peu voyagé dans mon enfance.

Il y eut ce jour, l'année de mes dix neuf ans. Ma mère m'avait convaincue de l'emmenner se promener à Carnac. Un après-midi avec moi l'enchantait. Je fis l'effort de m'extirper de mon propre ennui. Le temps était dégagé, mais peu clément pour une longue promenade pédestre. La saison touristique débuterait dans plusieurs mois, les alignements étaient presque déserts. Nous restâmes la plupart du temps dans la voiture, le vent hivernal soufflant par rafales cinglantes.

Et pendant que le goudron filait sous mes pieds, je ressentis le besoin urgent et spontané d'expliquer à ma chère mère qu'il me faudrait partir un jour. Sans y avoir véritablement réfléchi auparavant, je lui donnais toutes les raisons de cette nécessité de quitter le pays. J'entrouvrais le livre de ma destinée, d'une conscience qui n'était pas tout à fait la mienne, lui déclarant mes aspirations les plus profondes et toutes soudaines. Je ne sais quel fut le choc porté par mes mots. Ma mère dut écouter amèrement mon désir de quitter

ma région natale, pour laquelle je lui dis crûment que je n'avais aucune affinité, où rien ne pourrait me retenir. Je désavouais totalement le mode de vie tranquille d'une certaine réussite sociale, dûment acquise par un bon mariage, qu'elle espérait tant pour son unique fille. Tout ce pour quoi elle m'avait élevée, retombait comme un soufflé trop cuit. Je lui dis ma nature, si différente de ce qu'elle avait pu imaginer ; que jamais je ne serais l'épouse accomplie d'un gentil cadre dynamique, ni la mère affectueuse de ses petits enfants qu'elle pourrait choyer toutes les fins de semaines. J'avais en moi, soudainement, cet irrésistible besoin de partir à la rencontre d'autres cultures, d'autres gens. Me confronter à des pensées différentes, d'apprendre un autre mode de vie... Et toutes ces années d'ennui, d'étouffement, firent sens. Cette adolescence maussade, cette noirceur quotidienne, resurgissaient en de longues bouffées nauséuses. Ainsi, furent mes propres mots, la brutalité à laquelle je devais préparer ma chère mère à un départ futur, qui n'avait d'autre réalité pratique que ma simple fureur et mon impatience juvénile. Rien ne pouvait présager que ce jour là, je scellais un destin qui se révélerait cinq ans plus tard.

L'année sombre

Samedi 11 décembre 1993

Ni la tranquillité, ni l'agitation n'apaise ma souffrance. Elle me tenaille, me rend nerveuse et agressive. Je vois les gens dehors avec horreur. Je les méprise, en ai peur, mais pis encore, je ressens mon agression comme la source même de leurs regards excédés. Mon esprit est ailleurs, comme aveuglé. Je marche en dehors du monde, en dehors des autres. Voilà la cause de mon accablement. Faut-il que je me rende à l'évidence que ma place n'est pas en France ?

L'A.N.P.E

Après deux ans d'absence et une idée très vague des méthodes de recherches d'un emploi, me voici parcourant les rues de la Nantes retrouvée. L'on m'indique l'ANPE dont je dépends. Il me faut un statut, alors bon, je me traîne un matin vers le lieu prescrit. C'est neuf, c'est le moins que l'on puisse dire. Avec quelques couleurs jaunes et grises qui égailent, tout en restant administrativement acceptables, le lieu des plaintes pour chômage. J'ai de la chance, il fait gris à l'extérieur, mais la file d'attente est courte. Je m'imaginais de longues queues de visages éperdus d'un sombre désespoir. J'ai soudain l'impression d'attendre de

faire enregistrer un livre à la bibliothèque municipale. L'homme devant moi remet ses imprimés. Je commence à pâlir, il y a donc quelque part des imprimés à aller chercher. Faut-il que j'attende que l'on m'en donne à ce guichet ou bien ai-je raté le dévidoir ? L'employé derrière le comptoir est flegmatique, passe partout et sans réel visage. C'est un homme derrière un guichet, comme tous ces hommes transparents et oubliables.

- Monsieur, vous n'avez pas joint votre quittance d'électricité. Je suis désolé, mais votre dossier est incomplet.
- Je n'ai pas de quittance d'électricité.
- Oui, votre dossier est incomplet. Revenez donc avec votre quittance.
- Non, je ne peux pas revenir, je n'ai pas de quittance d'électricité. Je n'ai pas l'électricité.
- Mais vous devez avoir une quittance d'électricité pour que votre dossier soit complet. Désolé, mais revenez plus tard.
- J'habite une caravane sur un terrain près de Saint-Sébastien et n'ai pas l'électricité.
- Monsieur, je suis désolé, mais il vous faut une quittance d'électricité.
- Je crois que nous ne nous comprenons pas bien, je vous dis que sur le terrain sur lequel j'habite, il n'y a pas d'électricité. Donc, je ne peux pas avoir de quittance, puisque qu'il n'y a pas d'électricité.
- Oui, mais votre dossier n'en reste pas moins incomplet, je ne peux pas l'accepter. Vous devez revenir et prendre un rendez-vous avec le chef d'agence.

Même si je dois aller chercher ces foutus imprimés, je me dis qu'ils vont attendre que le chergui brouille leurs écrans et encrasse leur clavier. *Et oui, t'as pas le droit d'habiter dans une caravane, mon gars. T'as donc pas le droit d'être chômeur, un chômeur ça a de l'électricité.*

Il va falloir que je me trouve du boulot et vite encore...

Alors, je me tourne vers les panneaux de petites annonces. Bon.... D... D, comme Décoratrice... Forcément, je rêve encore de l'efficacité légendaire de nos administrations... Je suis acide, mais cet homme qui tourne le dos au guichet doit ressentir l'aigreur des enduits frais qui suppure encore sous la jolie peinture jaune clair.

Je jette un coup d'œil aux petites annonces du journal local. J'expérimente les bonnes adresses de notre Minitel mini-mirifique. Alors je me souviens de la bonne vieille méthode ancestrale de nos chers anciens, qui coude à coude s'entraidaient. Mais, dans cette vieille ville, point de corporation. Il ne reste que les amis et leurs relations. L'effet boule de neige... Pourquoi pas ; de toute façon je ne veux pas dessiner des plans de cuisine pour un de ces géants de l'ameublement de masse. Je passe donc mes journées à renouer avec ces amis

perdus de vue. Ils m'entraînent vers d'autres connaissances. Je raconte toujours la même histoire, celle qui dit que je rentre d'un pays comme le Maroc et que je cherche du travail. Oui, j'ai fait de la décoration là-bas. Est-ce l'effet de l'aventure déçue dans un lointain pays qui propage ainsi dans l'imaginaire des uns et des autres ma petite histoire, mais très vite, on m'annonce que la petite copine de l'amie d'une amie d'un ami, a entendu ses parents parler d'un de leurs amis qui cherchait une employée. Ouf ! Un coup de fil et je prends rendez-vous avec M. Péruchon.

Monsieur Péruchon.

Monsieur Péruchon, pour ne pas le nommer, est un petit homme de taille et d'esprit, comme je l'apprendrais plus tard, en le connaissant mieux. Mais pour l'heure, il arrive en trombe dans son magasin miteux de tissus, encombré par des dossiers de papiers peints, tout de sueur dégoulinant, un sourire de convenance et d'excuse devant son retard. Sa secrétaire, si typiquement secrétaire au fond de ce gourbi poussiéreux, se lève pour le débarrasser de son fatras.

— Quelle journée et elle ne fait que commencer !

Il me serre la main, je lui tends la mienne que je trouve sèche à son contact.

— Alors vous avez fait de la décoration, hum, depuis combien de temps...vous avez fait quelques études, ah...ah, oui... et vous avez quel âge ?

Hum, oui c'est très intéressant... Mais vous savez, vous avez quand même plus de vingt cinq ans et vous savez avec les charges patronales qui nous étouffent, je cherche quelqu'un de plus jeune... Après vingt cinq ans, je ne bénéficie plus de certains avantages à l'embauche, enfin vous me comprenez...

— Ah oui, effectivement cela tombe mal.

— N'est-ce pas, à quelques mois près. Enfin, il y a peut-être un moyen, je peux vous prendre à trois quarts de temps. Dites-moi Mme Rabutin, renseignez-vous donc, si avec un trois quarts de temps nous ne bénéficions pas d'exonération.

— Mais bien sûr, M. Péruchon, dès demain matin.

Je sors du magasin, il se situe en pleine ville, mais l'on pourrait bien passer devant pendant des mois, comme j'ai pu le faire à une époque sans même prendre conscience qu'il y

a là derrière, des tissus d'ameublement. Depuis quand cette vitrine n'a-t-elle pas été rénovée? Monsieur Périchon me rappellera trois jours après.

Lundi 20 décembre 1993

Ma place est partout, mais je ressens fortement que je ne pourrai pas tenir longtemps dans cette ville grisâtre, où rien ne se passe, où l'énergie est difficile à trouver. Mes conversations avec ceux qui sont déjà partis et revenus ainsi, m'ont apporté le souvenir du voyage et du bonheur que j'éprouvais alors. Nous sommes en accord sur la nécessité de repartir. Je dois m'en convaincre au plus profond, pour ne pas oublier, pour ne pas me perdre sur la voie de la sécurité et du matérialisme. Il me faut désormais me préparer, m'encourager et surtout imaginer les voies de mes investigations futures.

Le supermarché.

Non pas comme tous ces gens qui vont faire leurs courses une à deux fois par semaine, j'y vais quand il le faut, ayant perdu l'habitude d'entreposer des aliments pendant plusieurs jours dans le réfrigérateur. En fait, je ne peux plus manger de viande si cette dernière n'est pas fraîche achetée. Ce soir, nous avons invité des amis et pendant que mon colocataire prépare l'appartement, je suis partie à la supérette, le *Super U* du quartier. Une baraque de tôles ondulées, avec un joli logo rouge qui clignote, lorsqu'il fait déjà nuit. L'hiver est là, j'ai froid, mais je crois que les autres trouvent la température fort douce. Je suis arrivée sur le parking, avec tous les phares allumés. Il y a les aubettes aux chariots dans lesquels on met une pièce de 10 Fr., aussi, faut-il toujours en prévoir une sur soi. On peut garder des jetons qui remplaceront la pièce car il n'est pas simple de faire ses courses sans chariot. D'ailleurs presque personne ne rentre s'il n'est pas muni de ce rectangle en métal sur roulettes. Ce soir, bien sûr je n'ai pas de chance, le chariot a une roue qui se bloque et grince dès que je veux négocier un virage. Il tire à droite et entame une glissade en crabe, que je ne peux maîtriser tout à fait, sinon après un effort puissant. Je râle et me dis que j'aurais bien dû l'essayer auparavant, mais bien sûr, c'est une fois que l'on est à l'intérieur des rayons que le truc se met à se coincer de partout, hurlant généralement des cris stridents et métalliques à vous faire tomber toutes vos dents. Des divers rayons dans lesquels je passe, celui du thé me retient un moment. Il y a ces boîtes aux couleurs de l'exotisme, on rêve de goûter aux saveurs enfermées consciencieusement dans des emballages de plus en plus hermétiques pour préserver des thés de moins en moins bons. Mais l'exotisme est aussi galvaudé que ces

brevages, des divers thés mélangés à toutes sortes de fruits et de plantes amaigrissantes ou laxatives. De tant en tant je m'aperçois que je suis en train de renifler désespérément une boîte ou une autre, un shampoing ou un savon. Attitude un peu disconvenante, mais oh combien nécessaire lorsque le monde des odeurs artificielles est trop vaste pour que vous ne puissiez pas à loisir y puiser les rares échantillons qui ne vous incommodent pas.

Entre les démaquillants hypo-allergéniques, les shampoings aux fruits, de la mangue à la papaye, je ne cesse de m'étonner des nouveautés sans cesse sorties, comme un enfant qui semble d'ailleurs être la nouvelle cible de nos chers industriels. Il faut bien faire tourner la machine.

Un long périple m'entraîne d'un bout à l'autre du magasin, pourtant je ne cherche que quelques produits de base. J'arrive enfin aux caisses, elles sont comme toujours le théâtre de longues files d'attente, où chacun examine avec l'œil du connaisseur le cadi de l'autre. On s'observe discrètement, posant le regard du sociologue averti sur les habitudes alimentaires et par extension, de vie de nos chers voisins de quartier. Ceux là sont sans doute jeunes mariés et elle lui préparera une bonne pizza surgelée avec une salade sous plastique, le tout accompagné d'un petit vin de pays en promotion. Plats surgelés et minceur, yaourts 0%, et produits allégés pour la jeune et pas si jolie anorexique brune en talons plats. Et puis il y a cet homme de cinquante ans, petit et trapu, avec la barbe hirsute et le cheveu gras. Ses voisins de queue ne le regardent pas, ils ont la tête détournée vers un point sans horizon. En m'approchant, je peux désormais sentir son odeur, âpre et forte, de sueur et de pisse. Il est sale, dans des vêtements raidis par des semaines d'usage. Il a déposé deux bananes et une petite boîte de conserve sur le tapis roulant. De sa poche il sort un sac de plastique, rempli de petites pièces jaunes de monnaie, sans doute le fruit de sa mendicité. La scène est étrange, elle se déroule presque au ralenti. En observant cet homme qui patiemment compte son argent, je regarde les autres essayant de trouver un congénère, qui comme moi se sent un peu désolé. Mais personne ne veut voir, tous se détournent, gênés ou pudiques. L'homme a déposé ses petits tas de monnaie. Il s'aperçoit alors qu'il peut sans doute acheter autre chose et se dirige vers la caisse centrale où il dépose son premier achat, pour retourner dans les rayons. Je ramasse de mon côté mes paquets, ils me semblent bien lourds de superflu, qu'en serait-il si je devais partager.

Plus j'y pense, plus un long chapelet de sanglots monte, pour se disperser lorsque je m'assieds dans la voiture. Je pleure de l'indifférence des gens, non pas qu'ils n'aient rien vu, mais bien plus parce qu'ils ne veulent plus voir. Je pleure de honte, des paquets remplis, de mon aisance financière, même si je gagne à peine le SMIC. Alors je retourne vers le coffre de la voiture, et décide de tout séparer en deux.

De grosses larmes dégoulinent et se mêlent maintenant à la pluie qui me frappe le visage. J'attends enfin de longues minutes que l'inconnu arrive. Lorsqu'il sort du magasin, je le hèle timidement.

— Eh ! Monsieur... Monsieur !...

L'homme marche, sans m'entendre vraiment, puis il se retourne enfin. Il a l'air grave et rageur. Il me regarde à son tour avec suspicion.

— Tenez, prenez, c'est pour vous.

Il accepte, après avoir observé en silence les sacs que je lui tends.

— Bonne soirée, Monsieur.

Il se retourne, ne me dit rien, et j'éclate de nouveau en sanglots.

Je pleure non pas de sa misère, il y en a, à tous les coins de rues de ces gens qui traînent le désespoir. Je pleure ma colère. Je pleure l'indifférence de voir ceux qui ne veulent plus regarder, cette pudeur qui me semble désormais n'être que la seule issue à la lâcheté de chacun.

Quand j'arrive à l'appartement, mon colocataire devine que je viens de pleurer. Il me demande avec insistance pourquoi, et je lui raconte mon histoire. Alors que j'attends son soutien et sa compréhension, je me heurte soudain à un accès de colère que je n'aurais jamais suspecté.

— Mais enfin, tu ne vas pas pleurer à chaque fois que tu rencontres un clochard. Tu ne vas pas porter la misère du monde. C'est insensé !

Je suis stupéfaite et ne peux rien dire. Où est donc cette humanité qui devrait en chacun de nous souffrir la peine des autres ? Ce ne sont pas les institutions qui peuvent remplacer le regard de l'autre. Si chacun décidait de donner une petite part de soi, ces hommes ne pourraient-ils pas retrouver un peu de dignité ? La solitude et l'indifférence m'apparaissent alors comme les plus vils maux de notre société. Je me sens étrangère à cet univers. Dehors, les fenêtres du bâtiment neuf du complexe de béton dans lequel nous résidons, sont closes de volets plastiques. Je ne peux regarder que le parking : vide. J'ouvre la fenêtre, respire un peu de cet air chargé d'hydrocarbures, je m'allume une cigarette, la sonnette retentit, nos amis viennent d'arriver. Je ne sais quoi leur dire, ni même si j'ai le courage de rire ce soir.

L'invitation.

Je rentre du travail. C'est un soir comme les autres, où j'avance droit devant, le visage luttant contre le vent et la goutte au nez. J'ai fait quelques achats et m'en trouve les bras chargés. Un ami de Paris est là, cela fait des années que nous ne nous sommes pas vus. Lorsque l'ascenseur s'arrête sur le petit palier moqueté, il s'ouvre lentement. Une jeune fille est assise près de la porte de notre voisin, un de ceux qui murmurent un vague bonjour lorsqu'on doit se croiser. Elle semble l'attendre, me regarde à peine, l'air gêné de mon intrusion et de sa propre position. Je la salue doucement à voix basse, de peur de heurter le silence de cet espace carré exigü. Elle me renvoie effectivement un "bonjour " timide, avant d'abaisser la tête rapidement vers ses genoux. Je glisse la clé dans la serrure, rentre et referme doucement la porte. En défaisant mes paquets, je repense à cette fille qui est seule et attendra encore, combien de temps ? Après tout, elle serait mieux ici, il y fait plus chaud et moins lugubre que cette moquette sur laquelle elle est assise et qui sent encore le neuf. Je ressors et l'invite donc à entrer. Le salon est spacieux, nous l'avons meublé à l'Africaine, du moins comme nous le considérons à l'époque. Un matelas au sol, recouvert d'une couverture marocaine, et quelques coussins confortables, des palmiers nains, des masques Burkinabé, deux kilims au sol, la lumière feutrée de petits bougeoirs en terre, de grandes boîtes Touarègues en cuir poinçonné, les tabourets en bois sculptés et la musique zen qu'écoute mon colocataire, accentuent l'exotisme de la pièce. J'aime cette pièce, adore son ambiance qui contraste tant avec les autres appartements que l'on connaît. Nous préparons un thé vert à la cardamome, et commençons à nous enquérir de la vie de notre invitée.

Cette jeune femme timide et réservée, nous révèle qu'elle travaille presque bénévolement comme institutrice dans une école privée en pleine campagne angevine. Son salaire est minime, mais elle considère effectuer son devoir de catholique en aidant à moindre frais une institution religieuse, à la scolarisation des jeunes enfants. Je pense en moi-même qu'elle est le pigeon idéal, un don de Dieu pour ceux qui profitent ainsi de sa bonté naïve.

Soudain, elle commence à nous poser certaines questions sur les masques qui la regardent en silence. Nous lui expliquons leurs origines, de pâles copies d'objets rituels ou réinventés au gré des aspirations des artisans. Elle continue cependant à s'inquiéter de leur pouvoir magique potentiel. Nous la rassurons, ces pièces de bois viennent d'étalages qui en comptent des dizaines d'autres, sans le moindre pouvoir magique. Pourtant je commence à déceler en elle, une certaine gêne, elle a le corps qui se raidit, ses yeux oscillent entre nos trois visages et les masques qu'elle regarde avec une lueur d'effroi presque perceptible. Elle nous répond de plus en plus vaguement, reste même silencieuse, jusqu'au moment où elle croit entendre une porte claquée sur le palier. Alors elle se lève brusquement et nous

remercie brièvement en nous assurant que notre voisin vient de rentrer. Pour ma part je n'ai rien entendu.

- J'ai l'impression que nous lui avons fait peur.
- Tu crois qu'elle a pensé que nous faisons partie d'une secte ?
- A vrai dire les gens sont parfois si suspicieux. Tout ce qui n'est pas normal, est suspect, alors je crois qu'elle a effectivement dû se demander où elle était. Tu as remarqué la vitesse à laquelle elle est partie.

Deux semaines passèrent avec son lot d'actes quotidiens : les petites vaisselles, descendre les poubelles, ramasser les miettes sur le sol de la cuisine, passer l'aspirateur, arroser les plantes ; Bref, le cortège des obligations ménagères, dont je m'étais déshabituée. Parmi le courrier d'un mercredi suivant, nous recevons un petit mot de remerciement de notre invitée d'un thé. Une brève lettre, accompagnée de deux médailles en fer blanc de la vierge Marie, pacotille de grand-mère bigote, et de sa notice explicative :

« Ces médailles, sont bénies, elles ne doivent en aucun cas être perdues ou encore jetées. »

Qu'allons nous en faire ? Nous restons un moment interloqués, avant de partir tous deux d'un fou rire terrible. Nous n'arrivons pas à y croire. Ainsi donc, elle pense devoir nous sauver coûte que coûte du diable et de sa maléfique influence, que suggèrent les masques et l'ambiance de notre demeure. C'est à mon tour de regarder inquiète la médaille de fer blanc. Elle ne m'inspire rien, sinon l'imagerie d'une religion qui m'a vu pourtant naître, mais pour laquelle je n'ai guère d'affinité, sinon, des reliquats moralisateurs d'une culture qui est la mienne.

L'atelier.

Jeudi 30 décembre 1993 :

Recoller à la réalité.

Se contenter de peu.

Vivre dans l'instant.

Retrouver la sérénité.

Le calme, la patience.

Voir, écouter.

Humilité, simplicité... sont les mots que je ne voulais entendre, que je ne parvenais plus à distinguer.

Depuis longtemps, je n'avais traversé crise plus grave. Nécessaire, puisqu'elle me permet de me souvenir des grands axes que je m'étais défini. Je dois partir et le ferai. Peut-être suis-je dans la plus grande ignorance, mais l'ailleurs m'appelle et si je devais renoncer à cette idée, longue serait ma chute. Il faut que je me fie à mes sentiments, non pas les plus évidents, mais ceux-là mêmes qui me hantent depuis des années, telle une plaie, une blessure. Ce soir j'entrevois une rémission. J'accepte de rester ici un certain temps, d'y vivre du mieux possible, je m'y emploierai. Mais je suis seule à me tenir droite sur les fils de mon existence. La sagesse ne serait-elle que le point d'équilibre ?

Je n'atteindrai cependant pas ce point d'équilibre que je cherche sans cesse, tentant désespérant de trouver un sens pour ne pas retomber dans l'impression que rien ne me satisfait plus dans cette ville. Le départ vers un ailleurs devient ainsi une obsession.

Je décide alors de prendre une part d'espace dans un atelier. Je m'y réfugie le week-end pour y graver de la terre. Sur des morceaux de planche en contre-plaqué j'étale la terre à modeler, que je déchiquette pour retrouver l'aspect de la côte érodée, du temps qui a patiemment effectué son travail. Je me plonge dans les reliefs et les couches successives que j'assimile aux sédimentations de ma mémoire, pour y raconter des histoires africaines de signes oubliés et de symboles réinventés. Des morceaux de tapis retranscrits entre les méandres des paysages que je dessine. Des phrases de petits signes, qui deviendront la représentation de la maison, de l'épi de blé, de la rivière et le testament d'une pensée oubliée dans la nuit des temps. Je dessine des histoires qui me rappellent le sentiment de l'oubli. De longs moments, du faire s'accomplir le geste, hors de la pensée, une écriture picturale presque mécanique, mais guidée à chaque mouvement par les questions qui rythment mes choix. De cette courbe proche de la faille naturelle, de la déchirure d'un morceau de terre, du graphisme qui ici suggère la cartographie, là un symbole plus africain. Je grave la terre de mes souvenirs, hantée par des paysages qui désormais ne retrouvent de réalité qu'en ces traces. A mon désir de repartir, l'activité de graver trouve un substitut qui me redonne un peu d'équilibre. Je ne veux pas que mon acte de faire ne se définisse en une création thérapeutique. Je désire que ce travail soit une renaissance de ma pratique picturale. Pourtant, en retrouvant la paix de la tâche accomplie, je sais qu'au fond de ce désir de silence, prédomine celui de retrouver les espaces colorés que j'ai quitté.

L'immeuble.

Mon colocataire et moi habitons un immeuble neuf et conventionné, ainsi avons-nous perçu très rapidement les allocations logement. Deux barres de logements se font face, autour d'un parking. Une bande de vilain gazon, grillé par le froid et le gel, entoure les bâtiments. C'est un immeuble dortoir. Les parkings sont en sous-sol, aussi, croisons-nous rarement ses locataires, qui arrivent et repartent directement par ce niveau bas. Je regarde souvent par ma fenêtre de chambre, espérant voir au travers des rideaux derrière lesquels une lumière chaude éclaire le tissu, quelques silhouettes se mouvoir dans le ballet de la vie quotidienne. Quant la solitude est trop grande, une pulsion de voyeurisme nous pousse à passer la porte de l'intimité des autres. Pourtant je ne cherche nullement quelques corps dénudés. J'aimerais voir simplement un inconnu ranger sa valise, un gentil petit couple s'embrasser de la tendresse de leur amour, une jeune femme téléphoner à sa mère, lui raconter sa journée. Je recherche la présence d'une humanité vivante. Mais ici, elle est recluse dès la nuit tombée, derrière des volets roulants en plastique. Alors je hante du regard ce parking en contre bas, luisant d'acier sous le gel. Les voitures se garent parfois, des manteaux gris en sortent rapidement pour hésiter devant la sonnette d'une des entrées avant de s'engouffrer dans le hall. Il y a trois rangées de boîtes aux lettres, toutes identiques bien sûr, portant chacune des étiquettes ronéotypées. Le sol est en marbre, la double porte vitrée. Je lis parfois les noms des étiquettes. M. et Mme Martin, Mme Bonnet et ses enfants, M. Dupré et Mme Genti... J'essaie de deviner qui serait célibataire, concubin, marié ou divorcé. Je prends alors la publicité qui encombre notre casier. Quelques factures et les imprimés glacés des supermarchés locaux. Ceux-là finiront sous les épiluchures de pommes de terre, d'autres jetés par liasses entières. Etrange qu'on n'ait pas encore pensé à disposer une poubelle propre à recycler ces publicités dont nous n'avons que faire ? Je tourne la clef du casier, quant la porte vitrée s'ouvre et que le vent glacé vient me surprendre. Je me retourne déjà pour saluer ce locataire. Mais, un regard étonné et renfrogné me dévisage pendant que mon sourire se fige bientôt.

Un « bonsoir » sec m'est lancé en plein visage.

Je pense alors que je ne suis pas au Maroc, non, ici on ne demande pas à un inconnu comment il va, pas de Salam-alek, ni de conversation spontanée. Je me sens gênée et honteuse d'avoir oublié les règles élémentaires de la bienséance française, où n'ai-je rencontré qu'un malotru? Je navigue longtemps au gré des vagues d'interrogations de cet

épisode anodin qui me démontre soudain qu'il y a des habitudes et des attitudes qui ne peuvent fonctionner que dans leur système propre.

Les amis.

Peu de mes amis ont vécu à l'étranger, ils sont tous natifs de la région et comme moi, ont des souvenirs de vacances confus tant ils se confondent années après années. Les vendredis et samedis soirs sont jours de sortie. Nous nous invitons à dîner les uns les autres, allons au cinéma le lundi soir, c'est moins cher, le restant de la semaine, chacun reste tranquillement chez lui. Combien de ces soirées en semaine suis-je restée cloîtrée au fond de mon lit, un livre en main, les lignes qui ne me racontent rien, parce que mon esprit est ailleurs, parce que je pense à des gens avec qui j'aimerais alors parler, partager une partie de carte, spontanément, sans que nous soyons obligés de prendre rendez-vous, de s'appeler et de se faire une bouffe. J'aimerais taper à la porte de cette amie avec qui je pourrai confier mon angoisse du voyageur en transit, de ma vie décalée et de ma peine à comprendre les règles de cet univers qui pourtant a toujours été le nôtre. Elle pourrait alors me communiquer sa joie de vivre cette ville, la plénitude qu'on ressent à la traverser quand on sait qu'elle nous a vu grandir. Elle me dirait enfin de rester dormir sur le canapé, comprenant que ce soir j'ai besoin d'une présence réconfortante. Je regarde ma montre, il n'est que huit heures trente, je peux peut-être encore l'appeler. Le téléphone sonne. Il y a enfin un déclic et la voix métallique d'un répondeur.

Euh, bonsoir. C'est Sylvia... J'appelais juste pour savoir comment tu vas... Euh, bon et bien... On se rappelle et on essaye de se voir ?

La dépression

C'est un matin comme un autre, voire comme tous les autres matins. Il fait gris dehors, il pleuvote une bruine si fine qu'elle pénètre vite les interstices des mailles des gilets de laines. J'ai ouvert le volet et ai jeté un regard à l'appartement d'en face. La kitchenette est propre, sa propriétaire l'a parfaitement rangée avant de la quitter. Pas la moindre trace de miettes, pas de bol souillé de thé au lait, ni de pot de confiture encore ouvert. Comme si ce soir, un homme rentrera chez elle. Elle en aurait trop de honte, si elle devait alors ranger en catastrophe les restes de son petit déjeuner. Oui, je la comprends dans un sens, enfin, je l'imagine plutôt. Elle est heureuse et gaie, mais aussi, peu sûre d'elle. Cela fait des mois

qu'elle attend qu'un homme passe le seuil de son petit appartement. Quel regard portera-t-il sur son petit coin salon ? Examinera-t-il chaque objet ou encore aura-t-il cette finesse d'intelligence pour ne rien dévoiler de son analyse ? Elle l'a tant imaginé ce moment. A chaque fois qu'elle pose un nouvel objet elle a dû réfléchir longuement avant de décider de son meilleur emplacement. L'espace est petit, neuf, mais froid. Alors il faut se l'approprier avec ses objets personnels. Mais surtout ne pas l'encombrer. La tendance est au dépouillement, plus pratique en cas de déménagement. Elle a pensé à tous ces détails, pour lui. Mais bien sûr, ce soir il faut que les restes désordonnés du petit déjeuner viennent souiller ces instants de méticuleuse préparation. Il a fallu que ce matin elle n'entende pas le réveil et parte à toute allure au bureau. Et ce soir, il l'interpelle à la sortie de l'immeuble, enfin. Il lui présente un visage déterminé derrière la vitre de sa voiture.

« Montez, vous n'allez pas rester sous cette pluie, je vous raccompagne chez vous ».

Elle l'observe depuis si longtemps. Il lui plaît tant. Elle sourit, plutôt non, elle rit. Elle n'arrive pas à y croire, lui qui ne l'a jamais saluée dans les escaliers. Depuis des mois, ils se croisent pourtant. Mais lorsqu'elle franchit le seuil de son petit appartement, son visage s'empourpre, elle vacille de honte, se cogne contre la porte de la cuisine, s'excuse, s'empêtre dans de ridicules explications qui justifient avec maladresse un désordre presque normal. Lui, en fait, n'avait pas vraiment prêté attention à la cuisine, passant déjà au salon avec en tête un délicieux moment de jouissance à venir. Il l'écoute soudain lui raconter ses péripéties du matin, alors qu'il se pose la question de la manœuvre judicieuse à effectuer pour éviter la situation inconfortable qui consisterait à lui demander de venir chez lui, plutôt que de devoir se bagarrer avec ce canapé lit. Elle, parle fort de sa cuisine, alors qu'elle cogne son bol contre l'évier et s'asperge le chemisier. Lui, perçoit sa voix aiguë, elle lui rappelle celle d'une cousine de la campagne. La cousine Sophie, obèse et laide, qui lui courrait toujours après parce qu'elle disait qu'elle l'aimait. Et lui, courait plus vite, mais elle arrivait toujours à le rattraper, le plaquant au sol lourdement. Il se souvient de son visage, rouge de l'effort, de son haleine aigre toute proche de sa bouche et de ses baisers suintant de sueur. Bah, quelle horreur !

C'est à ce moment là qu'elle ressort de sa cuisine. Elle s'éponge rapidement. Il prétexte un rendez-vous oublié, important parce que professionnel et s'engouffre dans l'ascenseur.

Je regarde la cuisine de ma voisine et l'imagine essuyant son bol propre, avant de le ranger. Elle est désespérée, mais elle a confiance en l'avenir. La prochaine fois, l'appartement sera propre, elle aura tout prévu. De ma fenêtre, j'aimerai lui dire qu'il n'y a rien qui me déprime plus que son Formica propre et l'absence d'une quelconque trace de vie dans son petit univers.

Mais je n'ai que des idées sordides ce matin. Alors je m'allonge sur le matelas et observe ma propre chambre. Le papier peint est propre et neuf, comme la moquette, comme les portes des placards en contre plaqué lavable. Il ne faut pas accrocher de choses au mur sous peine d'endommager le papier peint et de ne pouvoir récupérer sa caution. Rien dans cette pièce ne m'appartient. Elle est identique à toutes les chambres des autres étages. Des lieux de vie aseptisés, normalisés, pratiques, conçus dans un seul souci : la rentabilité efficace de l'investissement de base. Bien. Il serait idiot qu'ils fassent autrement.

Mais moi là dedans, je ne peux rien changer, même pas un bout de mur, en y plaquant un bref souvenir. Je ferme les yeux. Je suis immédiatement happée par un vide glacé. Ce n'est pas le puits, au fond duquel je tombais, petite, en rêvant. Le vide est sphère et la sphère est vivante. Elle se rétrécit pour ne devenir qu'un point. Elle enfle, l'instant d'après, se gonfle jusqu'à ce que j'étouffe et suffoque. Cette sphère, c'est moi. Petit point insignifiant ou boule grotesque, immense et vide. J'ai froid, j'ai chaud, je ne sais plus, je suis petite, petite... Et grosse à en éclater.

Le tramway

C'est un soir de la semaine. Je rentre du bureau de Monsieur Péruchon. J'ai encore en bouche l'odeur d'humidité de ce local, où je travaille depuis un an. Malgré le froid, monsieur Péruchon est toujours en sueur, il s'excite beaucoup le pauvre homme ! Je suis lasse de ses humeurs et de mon travail de grouillot. Je suis au bord de la démission, mais sans travail ni argent devant moi, je ne peux me résigner à partir ainsi. Je lui annonce alors que je vais désormais travailler à trois quarts de temps. Puisque je suis déclarée ainsi, je vais me limiter à ce contrat. Cela me permettra de faire autre chose à côté, en attendant de trouver une solution.

- Il n'en est pas question ! Il devient tout rouge, avant d'ajouter : Je vous l'interdis !
- Monsieur Péruchon, vous ne pouvez m'interdire d'effectuer mon contrat.
- Alors dans ce cas... (Il s'étouffe et passe du rouge au violet carmin.) Dans ce cas ...
- Oui, que voulez-vous dire, Monsieur Péruchon ?

- Dans ce cas, je peux vous assurer... (Il reprend sa respiration) ... que cela ne se passera pas comme ça !
- Bien écoutez, nous verrons tout ceci demain...si vous le voulez bien.
- Nous ne verrons rien du tout ! Rien du tout !

Je prends mes affaires et sors furieuse. La nuit est déjà tombée depuis longtemps, la pluie force les passants à baisser la tête. Je croise des parapluies et des bonnets bleu marine. L'heure de pointe est loin, le tramway est presque désert. Je me cale contre la vitre et ouvre un livre inconsistant mais idéal pour ces voyages quotidiens.

« *Arrêt Bel Ami* » Scande la voix métallique des tramways Nantais.

Deux types s'assoient, l'un à coté de moi, l'autre en face, alors qu'ils ont à disposition toutes les autres places. Sur ma gauche, le plus jeune est très excité, il ne tient pas en place, alors que son copain plus âgé, reste immobile en me regardant avec un sourire légèrement ironique. Le petit s'agite de plus en plus. Il commence à me poser des questions. Je ne réponds pas. Je ne suis pas d'humeur à lier conversation ce soir. Je me plonge dans ce livre, en regarde distraitement les lignes, pendant que je pense au Péruchon et à son accès de colère. Je ne supporte pas les conflits, ils me paralysent ; Je m'en veux de n'avoir pas su m'imposer plus. Le petit jeune continue à me poser des questions, elles sont insistantes et sa main sur ma nuque l'est aussi maintenant. Je sens que la tension monte, le regard de l'autre m'opresse. Il me jauge pendant que son copain me pelote. Je prends alors cette main, la guide vers les genoux de son propriétaire. Je reste toujours muette.

— Allez quoi, t'es pas très sympa comme nana.

Non, c'est le moins qu'il puisse dire, ce n'est surtout pas le soir où j'ai envie de faire jousjou.

Sa main est de nouveau sur ma nuque, je réitère mon geste plus lentement, mais dégage sa main plus fermement cette fois. Je n'ai pas le temps de souffler que la voici de retour dans mes cheveux. Je sens son haleine près de ma joue et l'autre qui me regarde toujours et me bloque l'accès à l'allée centrale. Je jauge la situation de plus en plus menaçante. Le petit s'impatiente, je me demande s'il n'est pas sous speed. *Acide, peut-être. En tous cas je ne dois pas moisir ici.* Je suis à mi-chemin mais tant pis, je me lève, toujours très lentement et le plus sûrement que je pourrais le faire, me dirige vers les portes et attends le prochain arrêt. Ils sont juste derrière moi et me frôlent. Le tramway ralentit et s'arrête avec un léger sursaut. Je descends et m'apprête à continuer mon chemin.

Le petit s'est planté devant moi, je sens la deuxième présence dans mon dos.

— Eh, tu vas pas partir comme ça ! Faut venir avec nous, on va faire la fête, tu vas voir, ça va être sympa, hein, d'accord ! D'accord ? Il saute et trépigne sur place, comme ces loubards qui s'excitent devant leurs adversaires, avant de décrocher le premier coup.

Je fais un pas, mais il se plante fermement sur ses jambes, m'interdisant ainsi d'avancer.

Non, là il commence à me gonfler le gamin.

Je relève le cou et le regarde alors avec toute la hargne qu'une telle situation peut faire naître. Je reste calme, mais sa violence sous-jacente crée en moi une lueur de franche détermination. Soudain, il bondit en arrière et se cache le visage derrière les bras.

— Eh, tu vas pas me frapper hein, tu vas pas me frapper !

J'éclate de rire et lui assure que je ne vais pas le frapper. *Mon dieu, j'en serais bien incapable. En plus ce type serait mignon s'il n'était pas si insupportable.*

— Tu vas pas me frapper, c'est sûr. Bon, ben bonsoir alors. OK ? C'est bon, hein ?

Il me contourne sans me tourner le dos, je sens qu'il est encore effrayé. Quel fut donc l'intensité de mon regard pour qu'il me craigne ainsi ?

Je souris encore lorsque je les regarde traverser le boulevard et repense alors à la phrase de Satprem :

« On n'assassine pas un courant d'air »

Le lendemain matin je retrouve un Péruchon plus buté que la veille. Il m'injurie. Je pars à l'inspection du travail et me présente à un fonctionnaire débonnaire qui m'écoute d'un air distrait et finit par m'assurer qu'il va téléphoner à mon patron pour essayer d'arranger tout ceci à l'amiable. La situation empire. Péruchon est hors de lui, m'accuse d'abandon de poste. Je suis dans une extrême nervosité, n'arrive pas à dormir de la nuit, les situations de conflit sont pour moi comme un immense mur de béton, infranchissable. Je passe voir mon médecin qui me prescrit tout de suite quelques jours de repos.

— Tu sais, je crois que tu as besoin de prendre un petit calmant, tu es en pleine dépression.

Oui, mais cela fait des mois que je n'ai pas vu le soleil, senti sa chaleur, croisé des gens qui me reconnaissent dans la rue, pensé que je suis à ma place dans une ville.

Péruchon pliera.

Je touchais des Assédics encore quelques mois, trouvais quelques petits boulots et décidais de repartir vers le Maroc.

Le deuxième départ

Samedi 10 décembre 1994

J'attends le départ et n'ai de courage à rien d'autre. Je me sens immobile et ne fais que le minimum. Je dors beaucoup, mange, regarde la télévision, mange, regarde la télévision et dors. Voilà mes journées. J'essaye de trouver quelque énergie, mais n'en ai point. Mon corps est si lourd à traîner, le poids de mes angoisses endolorit mes épaules et la douleur irradie tout le bras gauche de violents chocs électriques. Je n'en suis pas à mes premiers symptômes psychosomatiques, mais mon corps exprime mon refus de vivre sous ce ciel pesant, chargé d'humidité. Je suis boulet, larve en attente de sa transformation.

Je traversais la France sous des trompes d'eau, les rafales de vent me déportant parfois et m'obligeant à plus de vigilance. Témesta est là, me rassurant de sa présence, ma compagne de tant de mois déjà. Les heures de voies rapides en autoroute sont longues et fastidieuses. L'Espagne m'accueille avec un ciel gris et pluvieux, des bas côtés de chaussée noyés de brouillard, des usines grises et sordides.

Je passe enfin le détroit de Gibraltar après trois jours de route et des nuits passées dans des hôtels anonymes.

Mardi 24 janvier 1995.

Détroit de Gibraltar.

J'ai hâte d'arriver, de m'installer sur la terrasse du Hammam de l'Ourika, et de regarder le ciel étoilé. Je pense au monde que je viens de quitter. Je pense à l'éden de mon futur, celui pour lequel je vais devoir me battre. Il est grand temps pour moi de me donner une voie à suivre, afin que tous mes efforts y convergent.

Il n'y a que peu de temps que j'aie découvert que c'est par ma propre réalisation que je pourrais atteindre l'équilibre intérieur. Auparavant, j'avais caché au fond de mes peurs, une solitude que je désirais fuir par n'importe quel stratagème amoureux. Et les amours passaient, je m'y accrochais désespérément, pensant qu'à deux tout serait plus facile.

Taratata, grosse méprise, catastrophe spirituelle, cul de sac éternel. Tintin pour le baratin du petit couple bien assorti !

Je cherchais l'âme sœur et perdais ainsi mon temps de longs mois, y laissant culottes, bas effilés, énergie et joie de vivre. Sans compter une bonne part de lucidité. De longs mois à boire la pisse du chagrin, beuveries chaotiques, attentes insensées, coups de gueule, gueule de bois, de cafard, d'amertume et d'ennui. L'haleine « bièreuse », l'œil du merlan frit, la langue pâteuse et la mine déconfite. Je traînais de bars en bars, la tignasse grasse et le verbe aqueux. C'était les années 93-94, les années gros rouge et sandwichs mous. Ces moments pendant lesquels je croyais cheminer vers le Dieu Concubin qui me guiderait vers des jours meilleurs.

J'avais oublié d'avoir soif des petits bonheurs. Je ne sais qui je dois remercier, sinon ceux qui n'ont pas vu en moi qu'une âme simplette en perdition. Ils ne sont pas, en tout état de cause, les traînants de ces cafés, ni tous ceux là, qui ont oublié de dire à leurs congénères « que c'est beau la vie ! ». Discours d'une exaltée par le départ, certes, mais je me souviens aussi, qu'il me suffisait de me rappeler le Maroc, pour qu'entre deux regards dépressifs, mon visage s'illumine de la passion que j'ai de vivre, non pas loin de Nantes, mais si proche de moi-même.

Quelles transformations intimes bouleverseront le cours de ma vie ?

Il faut si peu d'argent pour changer de pays et parcourir les kilomètres de curiosité et d'imprévis. Alors, on sait que vivre autrement n'est plus si difficile. Une drôle de bougeotte, où l'on se sent bien partout, il n'y a pas de nulle part, ni d'ailleurs, mais juste un ici.

Ijik est venu m'apporter du pain, deux œufs durs et un peu de cette huile d'olive que l'on presse à quelques kilomètres d'ici, avant d'arriver au souk Tnine ¹, par la route qui longe les montagnes depuis Aït Ourir. L'odeur a imprégné la route et les arbres aux alentours de la presse. Je fais couler un peu de miel dans un petit bol et y rajoute l'huile d'olive, elle est épaisse, vert foncé, son odeur est forte et suave. Le pain encore chaud sert de mouillettes, lorsqu'elles rencontrent le miel, il se colle à la mie, l'huile finit de l'imprégner. Le mélange est surprenant, mais cette douceur l'emporte sur l'amertume de l'huile.

Je ne m'imagine pas manger un tel petit déjeuner ailleurs, mais ici, c'est celui que j'ai toujours connu. L'œuf est découvert de sa coque, il est très frais, sans doute de cette nuit et je me bat pour le nettoyer des morceaux qui collent encore à la chair laiteuse. Je le plonge délicatement dans l'assiette où un peu de sel et de cumin ont été mélangés. C'est l'accompagnement parfait pour donner un peu de goût à cet œuf, mais aussi pour la viande des méchouis, qui n'est salée qu'en surface avant la cuisson. Il me manque un vrai jus d'orange pressé, comme celui que l'on boit sur la place Djemâa El Fna. Les oranges sont toutes vilaines, elles ne sont pas calibrées, parfois légèrement vertes, avec de petites tâches

brunes. Rien à voir avec ces bijoux de régularité que l'on trouve dans les filets des supermarchés français. Mais là où l'apparence prime sur la qualité du goût, ici, le jus est sucré et son parfum peut être envié par les trop belles d'Europe. Je me sens parfois comme ces oranges du Maroc, pas très jolies, pourtant mon cœur déborde d'un sentiment sucré d'amour et de tendresse.

¹: Tnine : le lundi, c'est le jour du souk, marché hebdomadaire.

Le carnet noir

1995-1997

Lorsque mon cœur évoque l'Afrique je revois les girafes au clair de lune, les champs labourés, les faces luisantes de sueur pendant la cueillette du café. L'Afrique se souvient-elle encore de moi ? Est-ce que l'air vibre sur la plaine en reflétant une couleur que je portais ? Mon nom intervient-il encore dans les jeux des enfants ? La pleine lune jette-t-elle sur le gravier de l'allée une ombre qui ressemble à la mienne ? Les aigles du N'ong me cherchent-ils parfois ?

...Mais Kamanté m'écrit. Il y a moins d'un mois j'avais une lettre de lui. Hélas ces nouvelles d'Afrique me semblent aussi illusoires qu'une ombre ou qu'un reflet : elles n'ont plus de vie ?

*Karen Blixen
La ferme africaine.*

La vallée de l'Ourika

Je vivais à l'époque dans une petite maison, guère confortable, mais située au pied de l'Atlas, posée sur un terrain dénudé et plat qui offrait une superbe vue sur toute la plaine du Haouz. J'étais revenue depuis trop peu de temps à Marrakech pour y avoir trouvé un logement. Un ami, m'avait donc accueillie, à une quarantaine de kilomètres de la ville.

Le soir, on entend distinctement la rumeur des femmes qui rentrent vers les maisons de pierres rouges. Les échos des palabres me bercent alors d'illusions sur la beauté envoûtante de l'Afrique, m'enlaçant de ses mains sensuelles et puissantes. Mon âme tout entière est portée vers elle, ensorcelée et captive.

Je suis enfin de retour dans ce pays. Sa lumière et ses odeurs m'ont manqué comme un amant peut nous faire souffrir de son absence. Les cimes de l'Atlas, ses grandes murailles dominant une vallée fertile, me redonnent goût à la méditation des grands paysages. Souvent seule dans cette maison qui ne m'appartient pas, je ressens pourtant un curieux attachement à ses murs. Comme si cette triste bâtisse, frêle et abandonnée, m'avait choisie comme compagne et confidente. J'entretiens de curieux dialogues avec ce lieu, échanges d'impressions, de rancœur ou de petites joies, mais et surtout une complicité de faits entre moi et tout ce qui s'y déroule. Je comprends ses murmures inaudibles et ses irréelles confidences, comme un attachement mutuel et une amitié permanente. Je suis heureuse en ces murs, qui accueillent avec sérénité mes moments de solitude et m'apportent un soutien muet et compréhensif. Au petit matin, l'air frais de la nuit a laissé l'empreinte de la froidure des cimes enneigées et des odeurs de la terre encore fumante des journées ensoleillées.

Marrakech s'éveille au loin des brumes matinales, je quitte mon matelas encore chaud et douillet et me dirige vers la petite salle de bain, où l'eau froide s'écoule lentement de l'unique robinet. Le miroir est sale de la poussière des mois sans visite attentive. Il y a l'écho des sols

nus et carrelés sous mes pas lourds, encore incertains et tâtonnants. L'eau est glacée et je me lave très rapidement le visage. Depuis des heures déjà, au dehors les hommes ont repris la route des hauteurs, suivant leurs troupeaux, là où la lumière est aveuglante. Le soleil brille comme tous les jours sans que je ne m'en lasse. Vingt ans privée de sa lumière, comment ai-je pu vivre ainsi. La réponse est évidente, je la perçois à chacun de mes pas : « Tu es étrangère et pourtant tu pourrais devenir une parmi d'autres, prise à mon piège... »

Je ne comprends qu'à demi-mot, sourde aux bienveillants conseils de mon hôte. Pourquoi ces mots sont-ils gravés dans les fissures des murs, entre les joints des carreaux, révélés dans les plis du tissu de la banquette. L'Afrique m'a rappelé et déjà elle me rejette. Je suis trop excitée par mon retour, décidée à ne plus rompre le charme, épousant la seule idée qui m'apparaît depuis des mois comme un immense don du destin de pouvoir répondre à l'appel.

L'Ourika, le 8 février 1995.

Ijik est venu m'apporter du pain chaud et comme chaque matin, j'attends sa venue. C'est le meilleur pain du monde. J'aime bien Ijik, il est gardien de la propriété depuis toujours, nos rapports se bornent à de simples bonjour et bonsoir quotidiens, mais j'aime à le regarder ; Ijik est de ces hommes filiformes qui traversent une pièce sans bruit. J'aimerais ne jamais le connaître plus, pour ne rien savoir de ses défauts et l'aimer ainsi, toujours. Comme de savoir que plus jamais je ne mangerai de ce pain, souvenir inaltérable, inaccessible, parce qu'il sera un paradis perdu à lui tout seul. Je me laisse dériver au gré des nostalgies futures. Je me laisse porter par la solitude, pour mieux me sentir libre et mortelle. Seul le lien qui m'unit désormais à l'Afrique me contraint à certaines obligations. L'Afrique a des yeux qui m'épient et je sens cette présence rassurante, je la laisse s'immiscer au plus près de mon intimité.

J'ouvre mon corps à la chaleur de ses vents tièdes et ses caresses sur ma peau, ses élans de tendresse, merveilleuses de fureur, d'exaltation dans ce don de la vie. Je m'abandonne à ses nuits sans lune, parfois avec la peur furtive de ne jamais revenir. L'Afrique m'a choisi comme concubine, je suis l'impuissante et docile servante de sa tyrannie.

La rencontre.

Le coup de foudre est avant tout une attirance directe pour un physique ou encore pour la personnalité particulière de l'individu totalement étranger qui se présente à votre regard. On éprouve soudain, aussi violemment qu'une crampe, un frisson léger particulièrement

agréable tout au long de la colonne vertébrale. Parfois l'attirance est fulgurante, digne de l'attaque rapide et incontrôlable d'une carie qui se réveille au contact d'un caramel mou. L'effet est immédiat, la douleur presque insoutenable, l'expérience souvent traumatisante.

L'appartement était situé dans une petite rue près du marché central de la nouvelle ville. On y pénétrait le plus simplement du monde par un long couloir aux peintures vert clair, se reflétant dans un granito blanc, propre, mais froid et aussi laid que la lumière de l'ampoule nue qui éclairait le tout d'un halo blafard. Au fond du couloir était le salon. Je n'osais regarder ailleurs, j'étais dans un premier temps encore surprise de la tristesse que m'inspirait ce long corridor.

Le salon était de ces pièces livides aux mêmes teintes désagréables, meublé de banquettes basses marocaines, ceinturant trois des murs. Des matelas de crin végétal, durs et recouverts de tissus rêches et épais, sur lesquels étaient installés une quinzaine d'africains, étudiants et basketteurs, nonchalants en cette fin de journée de ramadan. A la cuisine, les filles préparaient la rupture du jeûne, des jus, du lait, des dattes et du riz au poisson. Je m'asseyais, déjà mal à l'aise, sentant tous les regards m'épier ou encore m'observer directement sans plus de discrétion. J'étais étonnamment blanche, en contraste avec ces visages inconnus et presque hostiles ou encore amusés. Je regardais la télévision, posée sur une table en métal noir, unique meuble rapporté.

Un type maigre gratte des accords sur une guitare, j'apprendrai plus tard qu'il se nomme Abdou, père d'une petite fille de trois ans qu'il a envoyée au Sénégal. La mère, une jeune femme marocaine cacha sa grossesse et l'enfant fut expédiée, sans que la famille de cette dernière n'en apprenne jamais l'existence. Au chômage, ou du moins sans emploi qu'il ne cherche pas, Abdou a décidé de jouer de la guitare, ses accords sont faux, son visage plutôt sympathique, ses mouvements lents et ses mains d'une superbe finesse. Mon destin croise pour la première fois ce garçon, sans que je ne puisse prévoir qu'un jour, la mort me rappellera cette rencontre.

Notre hôte vient enfin s'asseoir à coté de moi, il s'amuse de me voir ainsi, raidie par l'angoisse du moment et ma timidité évidente. Nous échangeons les banalités communes à ce genre de première invitation, je le connais fort peu et ne sais quoi dire. Muette, désespérée, j'aimerais sortir, l'air me semble vicié et lourd, l'atmosphère irrespirable. Mais je ne peux décemment partir, alors je fixe un point devant moi et attends, des minutes entières que l'heure de la rupture du jeûne résonne des trois coups de canon.

Ne savoir quoi faire, ne pas bouger. Se sentir inconnue à un univers clos, entourée par des visages anonymes et indistincts. Je n'ai pas faim, je ne fais pas le ramadan. Pour moi, observer le jeûne, ne veut rien dire, pas ainsi, contrainte par une religion qui ne me concerne

pas. Ma religion est différente, elle ne supporte aucune contrainte, aucun dogme ni clergé. Je tolère les rites d'autrui, m'y intéresse, mais en observateur distant. Je suis là parce qu'on a invité le couple d'amis chez qui je me trouvais par hasard, quand notre hôte m'a conviée par la même occasion. Aussi, je me demande encore, lorsque le grand plat de riz arrive devant nous, pourquoi j'ai accepté.

Je n'apprécie pas ce plat : l'odeur un peu forte du poisson, le goût indéfinissable des grains de riz, le piment, fort et brûlant. J'avale avec difficulté, fais bonne figure, mais personne ne se méprend. Je n'ai jamais su cacher mes dégoûts. Alors, j'ai un peu honte et détourne mon visage des regards moqueurs.

Un garçon vient s'asseoir à côté de moi. Il porte un petit bonnet de laine bleu nuit, comme ceux qu'utilisaient les marins de ma région. Un détail vestimentaire surprenant par ces journées presque chaudes d'un mois de Mars. Nous commençons à parler musique, il aime le jazz, en est passionné. J'abhorre cette musique et ne supporte que les premiers blues, leurs mélodies du désespoir et les voix d'alcooliques dépravés des longues nuits à boire et à jouer dans les gourbis des quartiers noirs.

Coltrane et les autres, dont il me parle avec érudition, ne me rappellent que les pénibles et trop ennuyantes soirées passées au côté de mon frère, qui improvisait avec d'autres, des heures entières, sur des gammes pentatoniques dissonantes et répétitives de blues notes. Pour moi, la musique se vit de l'intérieur, un peu comme une oreille absolue, l'esprit et le corps doivent être entraînés par ses mélodies ou ses rythmes. Je n'ai jamais vibré aux sons du jazz, mais j'ai senti les chants de bouches à bouches des Inuits ; ou encore les harmoniques de certains chants d'Asie, ont su comme d'autres rythmes très simples, me pénétrer. Je lui conte cette admiration pour ces femmes Inuits face à face qui échangent leurs souffles.

C'est à ce moment qu'il voulut me faire l'amour.

Je le regardais comme on entrevoit globalement quelqu'un, sans prêter aux détails une autre importance. Sa voix était grave et chaude, il s'exprimait dans un français impeccable et ses phrases fort bien construites étaient un ravissement à entendre, bien au-delà du sens des mots. Je crois que son visage resta flou, tout comme son physique. Mais une chaleur lourde m'avait envahi, mon corps ressentait un indéfinissable désir. Il avait fini ses études universitaires et attendait de rentrer au Sénégal. Il s'appelait Amédée.

J'attends un coup de téléphone. Ces longues minutes qui le précèdent vont ressembler à toutes les autres. Dans ce genre de situation absurde, l'imagination s'affranchit de ses bonnes résolutions, la pensée vagabonde, le corps se couvre de frissons inhabituels et mes doigts se glacent. Je ne devrais pas me laisser tenter, avec le recul, je devrais savoir que je suis certainement en train de faire fausse route. Mais le suspens est plus attirant, la douleur prend un sens, l'aventure est toujours exaltante, au-delà de l'angoisse.

On se reverra deux jours plus tard. Nous irons fêter la rupture du mois sacré en boîte de nuit. Tous se défoulent alors. On consomme bien évidemment de l'alcool et plus que d'accoutumée pour l'occasion. Après les restrictions, on exulte en excès en tous genres. Nous dansons, nous nous approchons l'un de l'autre, irrémédiablement attirés. J'accepte de le suivre chez lui. Un appartement identique à notre premier lieu de rencontre avec ses couleurs rose layette et vert clair, avec son grand couloir et sa salle de bain au robinet qui fuit et à l'odeur persistante de l'humidité. Sa chambre est la plus grande. Elle est meublée d'un matelas double posé à même le sol, d'une banquette sans socle, d'une commode, d'un bureau et de deux tabourets bas. Je ne veux pas lui faire l'amour, pas maintenant. C'est la première fois que je ressens la nécessité de me refuser. Il le comprend. Ai-je peur, que passe-t-il en moi à ce moment précis, je ne m'en souviens plus.

Je me décidais à partir de la maison de l'Ourika. Son propriétaire, qui venait parfois me rendre visite la nuit, ne tarderait plus à réitérer une nouvelle demande, à laquelle je ne pourrais désormais plus accéder.

Amédée m'attire. Je veux le revoir, l'aimer et ne tardais pas à le rejoindre dans cet appartement, envahi chaque jour des autres locataires, tous étudiants sénégalais. Il fait encore jour. La lumière qui filtre au travers de la petite fenêtre est jaune et douce. Je touche sa peau si mate près de la mienne. Elle est parfaite, son grain est fin, ses reflets de bronze. Des perles de sueur s'écoulent tout doucement le long de ses muscles tendus. Je ne peux détacher mon regard de sa peau, ce sont des instants photographiques d'une intense beauté. Je me souviens de clichés de Mappeltorp avec précision, retrouve en nous ces images sensuelles, des peaux de deux couleurs qui se mélangent, s'opposent en l'harmonie incontestable des contrastes. Matité, luisance, grains de l'épiderme et de la peau, la lumière glisse sur l'enchevêtrement de nos corps.

Je découvre une beauté innommable, plonge dans une jouissance visuelle puissante, en oublie l'extérieur et la pièce. Je n'ai plus de regard que pour ces plans rapprochés que je fixe sans pouvoir m'en détacher, de longues minutes, en me perdant dans le monde de la beauté. Jamais alors je n'aurais pu imaginer mon propre corps plus beau, révélé par le sien, il devient

incontestablement objet d'art. Les heures passèrent, la joie devenant plus merveilleuse, mon attachement inexorable, ma passion prête à me détruire...

Le quitter devint bientôt insupportable. De l'attrait physique et de l'attirance pour son esprit bien fait, naquirent une fascination puissante et un amour qui allait m'enchaîner bientôt au plus grand des bonheurs, mais surtout à sa transformation rapide en un malaise lancinant, devant la perte inéluctable de ma liberté et de ma raison. J'emménageais bientôt, un appartement bruyant et Amédée vint vivre avec moi.

Marrakech,

Dimanche 26 mars 1995.

Je ne connais pas la passion ce soir, simplement l'impression très forte qu'un amour se construit et qu'un amour se trouve. Lorsque deux mêmes pensées se réunissent, il se forme un binôme totalement autonome du reste du monde.

Le sentiment d'Amour nous révèle à nous même certes, mais en parcourant une phrase si romantiquement absurde, je ne peux m'empêcher de penser qu'elle nous dévoile la candeur féminine dans toute son absurdité !

Marrakech,

Le 8 avril 1995.

Il y a ces moments où l'on croit tout avoir. La chance nous accompagne, le divin veille et la sérénité dépasse toute limite. La joie et l'excitation qui nous emplissent alors, sont telles que la mort est peut être l'unique issue, si on ne peut supporter la perspective inéluctable du changement.

Le sentiment d'aimer est si sublime, que l'on ne se sent pas glisser vers l'horreur, c'est lorsqu'elle nous tient que l'espoir est inaccessible. Mais le bonheur et la douleur ne sont jamais irrémédiables. Tout se passe en quelques minutes, quelques heures. Parfois les

semaines de douleurs se succèdent lamentablement, puis advient l'attente, longue et épuisante. Un espace réduit, calfeutré, dans lequel l'oppression est si forte que l'air devient moite et humide. Les sons rebondissent entre les parois luisantes. Le mental est alors dilué dans cet univers sans lumière. Les ouvertures sur le monde sont réduites à de petites meurtrières opaques. Il faut peu pourtant, pour sortir de la léthargie. L'action est la principale issue, ouverte à tous les vents de la conscience. Que la conscience désire et le mental s'échappe au-dehors. Chacun de ces réveils sont des pulsions salvatrices. Il faut les ressentir en soi, les reconnaître et les exalter. Afin de retrouver la voie de la curiosité, de découvertes en découvertes, l'esprit se nourrit, s'occupe, s'exalte et oublie la douleur de l'autre. Il oublie l'Autre, regarde enfin tous les êtres vivants, ceux qui nous échappent pour toujours lorsque notre regard s'opacifie ou ne se réduit qu'à un seul point. C'est ainsi que notre vie devrait se glorifier, dans le désir permanent de jouir de la beauté qui nous est offerte, de l'infiniment petit, vers le firmament. Du plus petit instant, une fraction de seconde, de toute éternité, aux langueurs douces des heures qui passent. Se perdre ainsi, pendant ces longues promenades silencieuses, le flux et le reflux de la respiration, l'âme au repos, l'éveil du regard. Enfin, la stabilité immuable du sentiment d'être là, recevant chaque agression, sans honte, mais avec le sentiment d'exister. Pourquoi alors faut-il que cet équilibre pérenne se rompe si facilement. L'horreur est donc indestructible. Elle n'a pas de limites, parce que nous la désirons, au plus proche de nos perversions. L'horreur nous rappelle que la mort est plus douce que n'importe quel acte sensé. Elle est l'égérie de notre soif d'éprouver. Amédé vivra cinq mois avec moi.

Abdou cherche de l'argent

Abdou passe souvent à l'appartement, il se plaint qu'il est dans une situation difficile et repart souvent avec un billet en poche. Il est intelligent, a fait des études d'infirmier, mais explique qu'il ne trouve que des emplois au rabais. Il parle parfaitement le français, or je connais des amis qui pourraient l'aider à trouver un poste d'enseignant dans une école privée. Je pars les voir et vante les mérites de ce garçon. Il est bientôt engagé. Il restera dans cette école deux ans, s'entichera d'une institutrice, qui pourtant promise à un autre homme, fleurtera avec lui.

Le fiancé la poignarde plusieurs fois un matin, sur le chemin de l'école, fou de jalousie. Elle meurt sur le trottoir. Lorsque j'apprendrai cette nouvelle, je me sentirai stupidement responsable, comme si j'avais influencé le destin de cette jeune femme, sans même l'avoir connue. J'y repenserai souvent, sans que ma raison ne puisse réellement venir à bout de ma culpabilité.

La vie quotidienne

Amédée aime cuisiner. J'en profite pour apprendre cette recette que j'aime tant qui est le poulet Yassa. Nous nous y prenons souvent au dernier moment, invitons quelques amis, achetons quelques bouteilles du moins mauvais vin marocain, des bières et partons faire les courses. Les vendeurs de poulets ne sont pas les commerçants que je préfère, sans doute parce que leurs échoppes s'annoncent de loin par une odeur forte de fiante et de sang. La chaleur rend cette effluve insoutenable lorsqu'il faut attendre que l'on pèse le volatile qui panique et crie, pendant qu'on lui tord les ailes et le soupèse. Je respire alors le moins souvent par la bouche, pour ne rien sentir de cette odeur qui me donne la nausée. Le poulet occis, il sera déplumé dans une drôle et ingénieuse machine qui fait un bruit de broyeur métallique. Ensuite il est vidé, puis directement servi dans un de ces micas¹ noirs qui volent parfois au-dessus de la ville. Le sac est tiède, et je répugne à découper cette viande encore chaude. Il faut trois bonnes heures de préparation, pendant lesquelles je partage la bière au salon, car Amédée refuse de me voir tourner dans la cuisine. Il est bientôt dix heures, la température est plus fraîche à cette heure, mais les esprits s'échauffent et nous parlons de cette petite ville où il ne se passe pas grand chose, où pourtant chaque relation avec les administrations ou encore les services des télécommunications est une aventure, que nous nous ingénions à dédramatiser.

1 : Mica : sac de plastique, très couramment répandu.

Son départ à Dakar

Août 1995

Un avion militaire doit bientôt partir au Sénégal. Certains étudiants ou ressortissants désargentés peuvent bénéficier des places libres pour retourner dans leur pays.

- Je dois le prendre, me dit un jour Amédée. Tu comprends je n'ai plus rien à faire dans ce pays. Je suis parti depuis trop longtemps. Au moins là-bas, j'ai ma famille.
- Mais tu vas revenir ?

— Non je ne reviens pas. En définitive, c'est dommage que n'ayons pas fait un enfant, pour que nous gardions le contact.

Je ne sais quoi lui répondre, quoi lui dire, je ne veux pas qu'il me quitte, c'est tellement soudain. Je ne cesse de le regarder, me réveille la nuit pour écouter sa respiration, toucher sa main, parce que demain elle ne sera plus là. Je ne pense qu'à son départ. Il est calme, ne montre pas le moindre sentiment, effleure parfois ma joue lorsqu'elle est encore humide de mes pleurs.

Ses amis le rejoignent à l'appartement, nous partons ainsi à plusieurs vers la gare. Il leur serre la main, et moi je ne peux avaler mes larmes. Soudain, c'est un véritable déluge. Je n'arrive plus à parler. Je me sens stupide, mais je suis incapable de me contrôler, c'est plus fort que moi, c'est une immense vague d'abandon et de terreur de la solitude qui m'envahit. Il monte dans le wagon et ne se retourne pas. Les autres vont m'accompagner jusqu'à ma chambre. Ils resteront toute la journée, pendant que je continue toujours à pleurer. Au bout de quelques heures, l'hémorragie lacrymale ne cesse toujours pas, je suis prise du hoquet des petits qui ont trop crié. Chacun se tait, il y en a qui me préparent à dîner, pendant que je reste prostrée. Je ne me demande même pas ce qu'ils peuvent bien penser de moi. J'ai froid. Dehors l'air est brûlant et le vent de sable commence à envahir les rues. Au-dedans de moi, il n'y a qu'une immense sensation de vide, j'ai le corps et l'âme frigorifiés.

Un été glacial.

Des jours qui suivirent son départ, je ne me rappellerai que de cette sensation incroyable d'intense froid. Les heures se diluent entre les souvenirs de sa présence. Je ne dors presque pas, réveillée par mon désir de le toucher. Je l'appelle dans mon sommeil, je crie son absence dans mes rêves. Je suis une loque qui traverse la chaleur de ces jours de canicule, le froid intérieur me ronge. Je reste des heures à regarder dans le vague, et je lui écris qu'il me manque, qu'il faut qu'il revienne. Dans les pires moments, lorsque le vide m'écrase de sa présence, je voudrais qu'il soit mort.

Toute ma relation avec lui resterait alors parfaite, je me souviendrais de mes regards aimants, de ma détermination à l'aimer au-delà de mes incompréhensions. De nos corps chauds et de sa peau merveilleusement lisse. De son odeur aussi, légèrement acide comme le sel qui vous fait naître une petite soif lancinante et brûlante. Ces instants pendant lesquels je fus persuadée que rien ne me séparera désormais de lui, où l'absolue conviction que désormais je lui serais éternellement attachée. Du bonheur plein et entier de ne plus jamais

connaître le doute. De cette sérénité qui m'est donnée comme un don du destin. De la plénitude du sens de ma vie.

Marrakech

Septembre 1995

Cela fait une semaine que je ne travaille pas. Je tourne et retourne autour des plans, pense à tout autre chose, à lui, au Sénégal. A ma vie ici. C'est comme si j'étais au terme de cette aventure marocaine. Et c'est bien ainsi, je l'espère. J'aimerais maintenant trouver une terre d'accueil, où le sentiment d'être bien quelque part m'étreigne. Trouver la lumière du jour au petit matin si belle qu'elle me pousse à bondir du lit. Retrouver la sérénité que le regard d'Amédée me renvoyait. Me sentir bien au milieu de gens que j'aime. Les regarder naître et grandir. Partager leurs sentiments. Je ne devrais pas avoir si peur ; Pourtant voilà que l'angoisse me paralyse. Comme je comprends ceux qui trouvent le repos en leurs certitudes. Arrêter de penser au lendemain et se laisser aller aux silences.

J'ai toujours aussi froid. Il y a partout autour de moi cette pénombre. Je n'arrive pas à déterminer si les signes du passé ne sont que les symboles de mes désirs ou les petits cailloux laissés ici et là par le destin. Je frissonne. Il me faut écrire et quelques jours de repos pour me comprendre, me laver des faux-semblants, tenter de me reconnaître.

Prendre le temps de toucher la chaleur brûlante du chergui. Depuis combien de semaines suis-je dans cette pénombre ?

Je ne cesse de penser à lui, parfois dans un désespoir confus où la douleur provoquée par le manque est proche de celui du drogué. Je reste ainsi des heures cloîtrée dans ma chambre, le regard vague et les sanglots hoquetant. La nuit, malgré mon épuisement, je me souviens de ses gestes, quelques phrases surgissent, elles tournent et retournent dans mon esprit laminé par ces souvenirs qui ne cessent de s'agiter comme une toupie. Alors je l'appelle, je le supplie de ne pas me laisser ainsi.

« Reviens, je t'en supplie, reviens... Oh, Dieu, faites le revenir, ne m'abandonnez pas vous aussi, vous n'en avez pas le droit, vous ne pouvez pas m'enlever cela, pas maintenant, pas maintenant... Pourquoi me l'avoir enlevé ? Oh, non... Pas ça !! Reviens, je t'en prie, reviens, je t'aime tant, je t'aime tant, je t'aime tant, je t'aime t... »

Pendant la journée, chaque geste me ramène à lui, des images de son regard se substituent à la réalité, je dois me concentrer pour effectuer n'importe quelle tâche. Traverser le boulevard ou encore conduire, est devenu un véritable calvaire, mon attention sans cesse happée par son souvenir, je risque un accident à tout moment. Je me sens flotter au-dessus de toute chose, parle seule, déambule dans la ville sans but, me perds maintes fois dans le silence et l'hébétement. Je n'entends plus la petite voix qui jadis me rassurait, grand-mère reste muette.

Quand j'avais cinq ans, j'ai rêvé

La maison de mon enfance était vaste d'une douzaine de pièces principales, auxquelles s'ajoutaient couloirs, salles de bain et corridors. Mes parents la retapèrent de leurs mains les week-ends. Je me souviens de ses enfilades de pièces, des bois de charpente et des lambris qui craquaient dans le noir. J'en connaissais chaque recoin, hormis le fond sombre du grenier qui me fit peur pendant des années, ainsi que la cave. Entre le plus haut et le plus profond, la nuit déformait les pièces que je parcourais le jour. Tout autour de la maison le jardin possédait ces espaces distincts : le potager de grand-père, le poulailler et le chenil avec le grand tilleul qui abritait les clapiers, le jardin d'agrément où le saule pleureur accueillait mes dînettes, le pommier du Japon qu'adorait ma mère, quand il resplendissait de ses fleurs délicates rose clair, mais qui pour moi me semblait sans grand intérêt, préférant le cerisier près du poulailler qui nous offrait ses petits fruits jaune rosé. Il y avait aussi dans cette portion de jardin, une haie touffue où grand-père me confectionna ma cabane. Ma première maison, mon intimité privilégiée où je jouais seule à recréer une vie de famille future, mon éden d'une Madame Robinson attendant l'arrivée d'un homme merveilleux.

Seule, au milieu de ce jardin vaste aux multiples espaces, je disposais d'un terrain imaginaire idéal pour multiplier les aventures et les héros qui accompagnaient mes journées sans école. Cependant, si je les imaginais blancs ou indiens, jamais ne n'avais pu les concevoir noirs.

Une nuit pourtant, un grand noir africain vient me visiter. Nous nous promenons tranquillement dans le jardin. Enfin, il s'assoit près du muret en pierres derrière lequel les glycines violettes s'épanouissent sans pudeur en longues grappes. Il me parle de nombreuses choses, je l'écoute, bois ses lentes phrases qu'il égraine comme un conte et soudain il me dit qu'il doit partir.

— Non, tu dois pas partir !

— Mais si, il me faut partir maintenant, me répond-il doucement.

- Non, c'est impossible, c'est toi que j'aime !
- C'est ainsi, je ne peux pas rester plus longtemps, mais ne t'inquiètes pas.
- Non, tu dois pas partir, non...

Je me réveille en sursaut. L'homme que j'aime s'est enfui dans la nuit. Même s'il m'a prévenue, je n'y crois pas, mon amour est si puissant en cet instant. J'entends raisonner mon appel désespéré, la fougue d'un sentiment véritable. J'ai cinq ans, mais je l'ai rencontré.

Le départ au Sénégal

Lamine, un ami guinéen d'Amédée, m'appelle tous les jours. Il sait que je ne vais pas bien. Il passe aussi souvent qu'il le peut à la maison. Je lui parle d'Amédée, de mes angoisses, de ses hésitations lorsque je lui dis que je veux aller au Sénégal. Hésitations qui deviennent un refus. Je ne peux accepter qu'il me repousse maintenant, je suis déjà presque partie. Je l'ai décidé, mon rêve me hante, c'est la petite fille de cinq ans qui maintenant pleure son absence. C'est elle qui décidera de tout quitter. Pour une seconde fois je vends mes meubles, fais mes valises, rends les clefs de mon appartement. Lamine n'arrive pas à me dissuader de rester, ni mes parents pour qui cette nouvelle est aussi soudaine qu'incompréhensible. Je suis persuadée qu'il me faut aller là-bas, l'appel est plus fort que mon désarroi.

Samedi 17 février 1996

Dans l'attente d'un nouveau départ. Je ne sais si je vais réussir ou revenir à la case départ. Mais je dois le faire pour être sûre de ce que je peux construire avec Amédée ; Je n'imagine rien, pourtant...

L'aéroport

Il fait nuit et les voyageurs sont bruyants, excités, il règne devant le comptoir des passeports une confusion qui m'empêche de regarder les murs poussiéreux de la salle d'arrivée. Je joue du coude à coude, pousse et repousse ceux qui essaient de prendre ma place. J'étouffe un peu, mais ce n'est pas la première fois que je suis contrainte de marcher sur quelques pieds. Je repense à ces bagarres semblables avec quelques femmes marocaines,

qui ne ménagent pas le chaland, devant le comptoir du boutiquier. D'habitude je laisse faire, mais je n'ai pas envie ce soir de rater mon accompagnateur. Je ne suis pas si sûre de moi, je joue toujours à la dure, mais je m'arrange aussi pour m'assurer des arrières confortables.

Les bagages arrivent. En début de circuit du tapis roulant, c'est aussi la cohue. Je me cale à l'opposé, là où les sacs repartent pour un tour.

« *Ah, là, voilà ma première valise.* »

Je l'empoigne avec toujours la même difficulté, il faut pousser violemment son voisin, qui lui s'impatiente, mais ne bougera pas.

« *Ah, tiens, je crois que c'est mon sac, là bas, au tout début du tapis.* »

J'ai aperçu vaguement sa forme et surtout le reflet du tout petit cadenas. C'est d'ailleurs la première fois que je mets des cadenas à mes bagages. Mais après ces drôles de rêves, j'ai paniqué. Deux jours avant mon départ de Marrakech, je rêve que l'on me vole mon sac à main et que j'oublie mon oreiller sur le lit, le matin du départ. Mon oreiller, je l'emporte partout. C'est un objet volumineux qui m'oblige à certains choix difficiles, parfois. Mais sans lui, je me lève avec le cou endolori par une puissante douleur. Il est devenu au fil des années, un prolongement de moi-même, un organe vital, mais encombrant. La perspective de l'oublier, m'effraye souvent. Grand-mère, te rappelles-tu lorsque tu partais pour le Portugal, calée derrière la voiture avec tes oreillers. J'étais petite, coincée entre toi et grand-père, j'avais chaud entre vos deux grands corps. C'était un été, la voiture traversait un plateau aride en Espagne. Et je pensais que ces oreillers étaient bien une drôle de lubie, dont tous se seraient passés. Mais tu y tenais autant que je tiens désormais au mien.

J'attends mon sac, mais il a disparu, comme la foule autour de moi. Je reste là seule, devant le tapis qui tourne à vide. Je n'arrive pas à y croire. C'est le sac noir bon marché qui contient mon oreiller. Le bureau des objets perdus, remplir le formulaire, demander s'il y a une chance pour que je retrouve mon bagage. Je sors du bureau, un temps presque anormal vient de s'écouler, une éternité, sans doute. En fait, il y a encore quelques derniers passagers qui ouvrent leurs bagages aux douaniers. Je cherche les clefs de ma valise, pense à ce sac. J'étais sûre de l'avoir aperçu. Mais des sacs noirs il peut y en avoir tant. A côté de moi, un type en costume bleu marine, cherche dans ses poches, sans doute les clefs de ses valises. Il est certainement sénégalais, le genre homme d'affaire, dans ses vêtements bien repassés. Je jette machinalement un coup d'œil à ses bagages.

— Eh !! Mais c'est mon sac !

Il n'a pas le temps d'objecter, que j'ai déjà empoigné mon bien, avec son petit cadenas doré. Ce type n'est pas croyable, que croyait-il trouver ? Je suis lasse, je n'ai pas envie de faire un scandale, je le fusille d'un regard noir et sors rapidement de cet enfer. Il est tard, la nuit est noire, et je redoute que Djibril ne soit parti. Je n'aurais alors, nulle adresse où aller.

Bintia : Yaye

Je suis heureuse, Djibril est là, il m'attend sans trace d'aucune d'inquiétude. Je suis toujours folle de rage contre ce voleur de sac, bien propre sur lui, mais les odeurs et la pénombre me troublent plus encore. Qu'il y a-t-il derrière cette nuit ? Le taxi est une vieille voiture pourrie, qui grince et titube. La voie rapide de l'aéroport nous conduit vers une bifurcation chaotique, puis une piste de terre poussiéreuse. Nous nous arrêtons enfin devant une petite maison au toit de tôle, comme toutes celles qui l'avoisinent. Liberté 6. Un quartier SICAP.

Bintia est la tante de Djibril. Je ne comprendrais que plus tard pourquoi je ne suis pas logée chez sa maman. Il y a beaucoup de monde à la maison. L'on me présente à tous : Mariama, la dernière fille de Bintia qui a vingt ans. Pierre et Sophie, ses petits enfants, qu'elle élève depuis toujours, ils ont entre 18 et 16 ans. Il y a aussi trois adolescents, que Bintia a recueillis, pendant que leurs parents sont repartis dans leur pays, et Bintou, une jeune fille de l'âge de Sophie, issue d'une famille déshéritée.

Chérif, un ami de la famille, soit disant descendant du prophète, mauritanien et marabout, vient lui aussi d'arriver. Je suis désorientée, il me faut apprendre ces visages, leurs noms, mais j'oublie déjà qui est qui. On m'installe dans la chambre de Mariama. Je dormirai avec elle et partagerai son lit, jusqu'à ce que je trouve un appartement trois mois plus tard. Djibril reste peu de temps avec moi et repart, me laissant seule entre ces yeux qui m'observent et sourient. Je me sens terriblement mal à l'aise. La maison est petite, il n'y a que quatre pièces, un salon, trois chambres, dont deux sont déjà occupées par la maman, Mariama et moi, et les autres... Je calcule rapidement et je sais que les adolescents doivent dormir à trois sur les deux matelas de l'autre chambre, Chérif lui dort dans le salon. Il y a enfin une douche, avec un WC, mais sans lavabo, et une minuscule cuisine couloir et bien sûr la cour, où un arbre offre un peu de végétation et d'ombre.

Je suis incapable de prendre une douche froide, les matins sont frais et je demande si l'on peut me faire chauffer de l'eau. Je n'ai alors aucune idée de la somme que j'ampute sur le budget de la maison. Ces toilettes quotidiennes demandent donc une longue préparation, mais je suis l'invitée et rien ne m'est refusé. Je n'aime pourtant pas cette douche exigüe, sombre car l'ampoule ne fonctionne plus. Il n'y a pas de fenêtre, ni de miroir, encore moins d'espace sec pour y ranger ma trousse de toilette. Les premières semaines, je pénètre à reculons dans cet espace, m'obligeant à me laver. Mais, je sais que mon budget ne me permet pas de faire autrement. Je ne trouve nullement cette situation exotique, elle est simplement

ainsi, je suis obligée de faire face à ma volonté d'être dans ce pays et n'ai d'autres possibilités que d'accepter cette nouvelle façon de vivre. Tout en effet est difficile dès les premiers jours. Les plats de riz que préparent les filles, sont gras, trop pimentés, le poisson est si cuit qu'il n'a plus aucun goût, sinon celui de l'huile. J'apprendrai plus tard que certaines préparations bien faites sont délicieuses, mais pour l'heure le riz au poisson me dégoûte plus que tout. Et nous en mangeons tous les midis. Une fois sur deux, la sauce est rouge d'un peu de concentré de tomates. Je me dis que je préfère encore cela, au riz gras, un riz brillant de graisse, fade et insipide, mais avec un de ces goûts indéfinissables qu'on espère oublier le plus vite possible. Le poisson est plein d'arêtes. Une grosse sardine qu'on appelle ici le yaboï. C'est le poisson de base. De légumes qui accompagnent le plat, il n'y a généralement que cette espèce d'aubergine locale, vertes, acide et amère. Je ne mange presque rien, quelques cuillerées, pour faire bonne figure. Le soir, Mariama nous fait préparer pour sa maman, elle et moi, un plat de crudité et de grillades. Des tomates grossièrement coupées, un peu de salades et des grosses rondelles de concombre. La viande est coupée en gros morceaux, trop grillée en surface, dure, et intérieurement. Un peu de sauce vinaigrette, de la moutarde et un bout de pain. Les autres mangent à part, le reste du riz du midi. Je cotise bien sûr, car tous vivent apparemment de la retraite de Bintia. Une retraite ridicule, agrémentée par l'envoi sporadique de quelques centaines de francs d'un fils vivant en France.

Liberté 6

Jeudi 18 avril 1996

Ces deux semaines se sont passées lentement, au rythme des gestes quotidiens. Je suis peu sortie de la maison de Bintia. Mais aujourd'hui la ville me semble moins hostile. J'entrevois les principaux axes et les lieux avec la clarté d'une certaine habitude. Je me souviens des premières images, toutes voilées par le brouillard du sentiment de flottement et d'inexistence de mon corps en ces endroits. Enfin, petit à petit, je prends place, mon corps redevient plus lourd et sensible à la chaleur, aux odeurs, distinguant nettement les gestes de ces silhouettes étrangères, de la foule en mouvement. Je ne devrais pas écrire, pas avant de me plonger dans la juste réalité de ce pays. La vision édulcorée que je pourrais en avoir aujourd'hui, n'est en rien celle plus difficile à conter que celle je crois ressentir.

Hier je fus si découragée tout à coup. Mon imaginaire défaitiste m'entraînait dans de sombres rêves : j'y perdais la vue en même temps que l'être aimé.

La Naissance

Mon cher Lamine,

Pendant que mon esprit s'évade de Dakar, je pense à nos heures passées ensemble, ces souvenirs que nous seuls chérissons dans un recoin calfeutré de notre mémoire. Et je vois comme un songe les images pêle-mêle de nos rencontres. Le voyage à Rabat, la chambre de Badra, le salon d'Isabelle, mon appartement. Tous ces lieux où tous deux étions, cherchant une demi-vérité, moi te découvrant mes peines, mes joies et mes erreurs. Les mots flottent dans ces bribes d'images, comme s'ils n'avaient plus d'importance, parce qu'ils ne sont que le support éphémère de l'amitié, et qu'ils se nourrissaient de ces longs instants de joie. La joie de se comprendre, d'être là. Je repense alors que tu as été un des seuls à me comprendre ainsi, pleinement, sans que tu ne me juges ou m'accuses. Amédée est loin de cette compréhension, il est loin de cette curiosité aussi.

Alors je t'admire beaucoup et je crois que ton âme pure et limpide est pareille au fleuve primordial dans lequel toute femme aimerait se noyer. Large et puissant de cet amour de l'humanité, doux, calme mais tumultueux lorsque son lit devient étroit et que son eau ruisselle en millier d'éclats sur la roche polie de tes convictions pérennes.

Si je devais te faire personnage d'un roman, tu ressemblerais à ces hommes venus de nulle part, d'un ailleurs loin derrière les dunes de sable rouge, là-bas, dans une vallée verte et sauvage, où le puits de la connaissance fertilise les terres de sa semence claire et limpide. Elle court, ravine, enlace chaque brin d'herbe, caresse les fines tiges d'une jeune plante dont la fleur ne s'est pas encore épanouie, s'immisce entre les graines sauvages, effleure les ailes des oisillons titubant après leur premier vol ; s'apaise à l'abreuvoir des bêtes harassées par les heures les plus chaudes.

Enfant, tu connaissais bien le puits parce que déjà tu étais de corvée d'eau. Parfois le seau écrasait ton crâne, endolorissait ta nuque et la douleur irradiait insidieusement tout le dos, jusqu'aux reins. Alors certains jours, ton découragement se faisant plus fort, plus pesant, tu traînais lamentablement les pieds, marchant à reculons pour ne pas atteindre l'objet de tant d'efforts. Et pour retarder ton labeur, tu t'asseyais à quelques mètres du profond trou et le bombardais de jets de pierres, la rage de l'absurde sérénité de sa source t'exaspérant.

Et puis un matin comme tant d'autres, tu parcoures le chemin, cent fois emprunté, mille fois observé sous la lumière encore pâle de l'aube naissante. Une libellule a surpris les pas lourds de tes jambes toutes engourdies de la chaleur de la nuit. Elle surgit devant ton nez, virevolte et te frôle, l'odeur sucrée et âpre de ton corps endormi la ravit, l'enchanté, l'enivre. Tu t'amuses vite des figures

incroyables qu'elle dessine dans la brume. Elle ressemble à ces petits avions qui un jour jouaient avec les nuages, les rayons du soleil, et la mort.

Vous vous rapprochez du puits et alors que l'insecte frêle et souple danse entre les grains de lumière, tu l'imagines comme ces personnages de bandes dessinées, exécutant des pas de danse compliqués. Tu ne peux réfréner un concert d'applaudissements et ton rire fuse, aigu, tournoyant entre les hautes herbes. Le puits aspire alors l'écho de ton ravissement, entraînant sa mélodie qui tournoie maintenant vers ses profondeurs glauques. Les harmoniques se libèrent et remontent rapidement le long des parois, pour rebondir à la surface de l'eau glacée, dans un feu d'artifice aux milles éclats sonores. Et tu vois briller les notes, purs frémissements multicolores qui se séparent en une myriade de gouttes légères, pour se rejoindre en longs filaments bleutés. Ils forment des cercles concentriques, toujours en mouvement, qui l'instant d'après, s'évanouissent comme les ondes d'un caillou plongeant dans une flaque.

Le garçon s'est rapproché du gouffre, épris des couleurs chantantes, aspiré par ses multiples doigts lumineux qui l'invitent et l'attire toujours plus prêt de la surface. Rien ne le retient plus, il se laisse pénétrer des frissons légers de l'ode à la jeunesse, à la vie, à la naissance de la source bouillonnante, à la caresse voluptueuse du chant des rivières, des fleuves et des mers. Il voit en lui les images prisonnières de la mémoire de toutes ces eaux, de chaque goutte perdue et recueillie par le ciel qui le transperce, noie son cœur au sein maternel, à l'apesanteur du plasma.

Il y a maintenant, tout autour de lui, les mouvements imperceptibles d'une lumière orangée, parchemin lumineux où d'étranges écritures rouge foncé se lient et se délient en veines étroites, se ramifiant parfois jusqu'à l'infini. Son âme se repose, bercée par les mouvements lents du flot transparent dont le frottement sur sa peau lui procure une douce chaleur à peine sensible. Il ne perçoit plus qu'une note unique et grave, lointaine et sourde, le murmure de la sagesse ancestrale. Elle lui conte l'instant d'avant, l'histoire du commencement. Celle de ces êtres microscopiques qu'elle avait guidé vers la berge incertaine dans l'ombre de la nuit, balayée par les vents secs, terrifiant univers d'oxygène pur. Elle lui apprend comment ces êtres se sont battus pour apprivoiser l'air dur comme l'acier. Comment après une longue plainte, ils avaient appelé vers eux, en un songe désespéré, les gouttes de leur éden perdu. C'est ainsi que leurs désirs devinrent pluie, ouragan où brise légère, au gré de leur joie, leur colère et leur peine. Il entend alors le chant des sirènes, ultime œuvre chimérique de ces êtres mythiques, qui firent de la terre le domaine des eaux et du domaine

des océans celui des femmes poisson, plus belles, plus terrifiantes, alors qu'elles rejetaient l'homme à tout jamais de leur univers.

La note douce et grave s'éteint lentement, son intensité se fait plus faible à chaque seconde. L'enfant entend un cœur battre pareil au sien, tout à côté de lui. Il l'entend au dehors, le perçoit en lui. Il comprend son langage, ses émotions à peines formulées le rassurent, l'appellent, l'attendent.

Alors il sait ; quelque part l'enfant de ce cœur écoute son âme portée au-delà du puits, des vallées fertiles et des océans. Un jour il la verra et tous deux entendront l'écho de la source.

Chérif le Chétif

Chérif se prélassait dans son grand boubou immaculé. Il est petit, clair de peau, avec un regard de renard. Je n'aime pas sa façon de me sourire, ni sa nonchalance, comme si tout lui était dû. Car son statut de marabout lui donne bien entendu quelques privilèges fort appréciables. Il est logé, nourri et blanchi. Il est servi comme bon lui semble, on s'occupe de lui comme d'un hôte d'importance.

Chérif vient à Dakar une fois l'an, ses pénates sont quelque part en Mauritanie. Il passe ses journées à visiter ça et là ses clients, enfin, excusez-moi, les nombreuses *personnalités* qui attendaient son retour du Nord.

Bintia et bien d'autres demandent à Chérif de les conseiller. Il s'enferme alors dans une des chambres et en ressort avec un petit pécule en poche, et

Un jour tout de même intriguée, je lui demande de me lire l'avenir, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous nous installons sur une natte, entre le lit de Mariama et le mur, un espace exigu où nous nous asseyons. Chérif, le chétif, sort alors une feuille blanche, format A4 de son sac en cuir, quelques morceaux de charbon de bois, qu'il émiette consciencieusement sur un bout de carton gris. La poudre noire uniformément répartie sur le carton, il dépose la feuille blanche et la presse de sa main, marmonnant quelques mystérieux versets coraniques, du moins suis-je tentée de le penser. Lorsqu'il soulève enfin sa feuille, Oh miracle, un verset est inscrit en noir, sur cette feuille qui au départ était tout à fait immaculée. Je reste cependant très sérieuse, voir admirative et repense à mes tous premiers cours de dessin de l'école primaire.

- Tu es seule et tu cherches du travail, mais tu peux en trouver, seulement je vois beaucoup d'obstacles sur ton chemin et cela sera difficile. Mais je peux travailler pour toi et tu pourras trouver plus rapidement du travail. Mais pour que mon travail soit efficace, il te faut faire quelques petits sacrifices. J'aimerais t'aider.
- Ah, oui je veux bien, mais quels sacrifices dois-je faire, Chérif ?
- Et bien tu dois me donner 200 000 Fr. CFA

(2 000,00 Francs français : le salaire mensuel d'une bonne est dans certains foyers de 150 Fr., les autres salaires s'échelonnent entre 350 Fr. à 2 500 Fr.).

Je bondis intérieurement. Comment ce nabot peut-il penser que je vais lui donner autant d'argent, après son tour de passe-passe digne d'un gamin de sept ans ? Comment ose-t-il demander cette somme à quelqu'un qui cherche un emploi et donc, sensé être en une position financière précaire ? Parce qu'une Toubab même sans travail reste suffisamment riche pour déboursier de l'argent ?

Je le remercie, lui avoue que cette somme est trop importante pour moi.

Combien demande-t-il à Bintia ? Je n'oserai jamais lui demander.

Un autre homme

Il a enfin téléphoné chez un voisin de Bintia pour annoncer qu'il serait là ce soir. Mon cœur bat plus fort, je suis assise sur le lit de Mariama, heureuse mais triste aussi : la journée sera longue, je sais déjà que je ne vais plus penser qu'à lui, incapable d'imaginer faire un autre geste. Je ne sors pas de la chambre, regardant le mur sale de poussière, l'armoire de contre plaqué, le sol en ciment lissé. Je n'arrive pas à y croire. Nous sommes séparés depuis des mois, je fais le compte, huit mois déjà. Déjà ? J'avais l'impression d'une éternité, mais je saisis maintenant l'importance de lui avoir consacré tous mes souvenirs et mon amour. Une journée, une seule me sépare de lui.

La nuit est tombée, les minutes sont de plomb, aussi lourdes à se mouvoir que mon esprit maintenant engourdi par l'attente immobile de ces dernières heures. Je refuse de dîner, il va arriver d'un instant à l'autre, sursaute à ce coup de sonnette. C'est une amie de Bintia.

Il va arriver, j'en suis sûre, il a téléphoné. Même s'il est tard, il a dû être retardé. Il va arriver, je vais l'attendre, vas te coucher, toi Mariama. Il est très tard, je sais, je vais l'attendre, un peu plus ou un peu moins, je suis juste au bout de mes peines. Mariama et tous les autres

dorment depuis des heures maintenant. Je sais qu'il n'arrivera plus, plus à cette heure de pleine nuit. Je m'effondre et pleure jusqu'au matin.

Mariama vient près de moi, elle s'est rendu compte de mon absence, un coq braille, la lumière perce le léger voilage de la fenêtre du salon.

— Vas dormir un peu, tu as vu ta tête. Je t'en prie Sylvia, va dormir. Allez lève-toi, allez, bouge un peu.

— Il avait dit qu'il viendrait, il l'a dit, alors pourquoi n'est-il pas là ?

— Il est sans doute arrivé trop tard à Dakar, tu sais les taxis brousse tombent en panne souvent.

— Ce n'est pas une raison, il pouvait téléphoner, je ne sais pas, au moins prévenir, tu comprends ? Il doit se douter que je m'inquiète.

— Tu ne peux pas dire cela, ce n'est pas si facile de trouver un téléphone. Vas te coucher maintenant.

Il est arrivé vers 13h00, comme si tout allait bien. Je me suis effondrée en le voyant, de rage tout d'abord, puis de fatigue. Je le reconnais à peine, il a rasé ses petites nattes, ses cheveux sont aussi courts que ceux d'un militaire. Son visage m'est tout à coup inconnu. Le mien a gardé les traces de cette nuit blanche, les yeux boursoufflés et rouges d'avoir trop pleuré, le regard morne de l'angoisse de l'avoir encore perdu. Je m'en veux de le revoir dans cet état, me détestant soudainement plus que lui, à qui je dois tant de reproches.

— Bon, viens, on va aller chez mon copain Laye, tu sais mon copain d'université dont je t'ai souvent parlé.

— On ne pourrait pas aller ailleurs.

— Non, il nous attend, je lui ai dit que je passerais ce midi. J'attends que tu t'habilles.

Je le suivais pendant deux kilomètres, osant à peine le regarder, je reconnaissais l'ensemble de ses traits, mais son visage avait maigri, l'absence de ses abondantes tresses découvrait un front que je n'avais pas vraiment connu. Son sourire était différent, sa démarche aussi, il me sembla plus grand, plus mince et mal à l'aise. Laye nous reçut dans sa minuscule maison. Il y faisait très chaud, je ne savais quoi dire à cet inconnu, n'avais aucune envie de parler, les écoutais distraitement discuter en wolof. Laye apporta un plat de riz. Je m'aperçus que Laye parlait parfaitement bien le français dès qu'il m'adressait gentiment la parole. J'en voulais à Amédée de l'entraîner de nouveau dans de longues palabres qui m'étaient incompréhensibles. Vers le milieu de l'après-midi, Laye partit faire quelques courses. Amédée m'entraîna dans la chambre. Il commença à m'embrasser, je lui expliquais que ce n'était pas bien de faire cela dans la chambre de son ami.

— Laye est mon meilleur ami, il comprendra, nous partageons beaucoup de choses.
Je me laissais faire, tant de nuits passées à l'appeler, tant de nuit à espérer ce moment.
Pourtant je ne retrouve pas la tendresse de mes souvenirs. Je me sens crispée. Il se rhabille, me demande de faire de même, Laye va bientôt rentrer.

— Tu sais que je suis très proche de Laye.

— Oui. Je suis heureuse de l'avoir rencontré, tu m'en parlais souvent, c'est ensemble que vous avez lutté pour cette grève.

— Oui, à l'époque nous étions inséparables. J'ai quelque chose à te demander. Il est dans une situation difficile en ce moment, peux-tu me donner 50 000 Fr. CFA (500,00 FF), je voudrais l'aider, tu comprends et si je pouvais le faire moi-même.

— C'est beaucoup d'argent.

— Oui, je sais, mais je suis sûr que tu peux faire ça, et puis c'est comme un prêt, je te le rembourserai bientôt.

— Tu sais bien que cela n'a rien à voir, je viens d'arriver et j'ai besoin de cet argent, je n'ai pas encore de travail et ne sais combien de temps il me faudra pour en trouver.

— Tu en trouveras vite, j'en suis sûre et je te rembourserai.

— Bon, d'accord.

Je lui donnais l'argent, il m'expliqua qu'il devait repartir à Kaolack, ses parents n'apprécieraient pas qu'il reste trop longtemps à Dakar. Je lui demandais quand je pourrais le revoir.

— Je ne sais pas, je t'appellerais pour te le dire.

— Mais quand ? La semaine prochaine ?

— Je ne sais pas, pourquoi veux-tu toujours des réponses. Laisse les choses venir.

— Mais ce n'est pas une question de laisser ou pas venir les choses, je te demande simplement de me dire quand tu reviens, c'est simple, non ?

— Non, parce que je ne le sais pas moi-même.

— Mais c'est à toi de le décider.

— Ici, on ne fait pas toujours ce que l'on décide. Je t'appellerai, d'accord. Allez, je dois partir maintenant.

— Reste encore cinq minutes.

— Non, je pars, il est tard.

Le vieux marabout

D'autres marabouts passent à la maison. Bintia et Mariama les reçoivent. Elles croient fermement en leurs pouvoirs. Après ma déconvenue plutôt grotesque avec le Chétif, je tente malgré tout de réitérer l'expérience, partant du principe que si croyance si forte il y a, c'est qu'une part de vérité doit bien s'y glisser. Un homme âgé se présente. Il est sénégalais, calme et serein. Je l'observe se faire servir du riz, le thé et de la limonade. Cette fois-ci, comme il ne parle que wolof, Mariama me servira de traductrice. Il utilise un bel objet, une sorte de petit éventail de fines brindilles en bois tendre. Il faut que je me concentre sur une question, ensuite il me faut souffler vers cet objet. L'homme tient l'éventail d'une main, mais l'éventail se met à onduler doucement, d'avant en arrière. Jolie maîtrise du poignet. Mais je veux y croire cette fois, il me faut aller jusqu'au bout. Mariama me traduit :

- Tu aimes un homme et lui aussi t'aime, mais il y a autour de vous des gens qui ne veulent pas de votre union. Une femme surtout. Il va te préparer un bain.
- D'accord.

De sa besace en cuir, il sort quelques sacs en plastique. Il nous demande de lui préparer un seau d'eau, dans lequel il va jeter un peu de sciure de bois, quelques herbes et diverses poudres. Il finira par ajouter une bonne dose de mon parfum, pour que l'odeur en soit plus agréable, explique-t-il. Il mélange bien et verse le contenu dans une bouteille de plastique, auquel il ajoute une de mes bagues. Je dois faire le premier bain aujourd'hui. Pour cela, je dois mélanger un cinquième de la mixture dans un seau d'eau. Ensuite, passer le mélange sur tout le corps et surtout ne pas me rincer. Je m'exécute, l'odeur un peu forte du parfum qui a déjà viré, me dégoûte. Mon corps est maculé de petits morceaux de matières végétales. Mais je respecte les consignes, ne me rince pas et évite de trop m'essuyer. Le vieil homme me rappelle qu'il me faut faire ce bain deux fois par semaine. Mais au bout de la troisième tentative, la lente macération des ingrédients «magiques» a fait virer le liquide à un vert saumâtre qui dégage une odeur de putréfaction si forte, que je dois refermer la bouteille précipitamment, de peur que les nauséabonds effluves n'imprègnent toute la chambre.

Mes relations avec Amédée resteront épisodiques tout au long des semaines qui suivront. Sans appartement, je ne pouvais le voir seul. J'essayais de lui demander de trouver un travail à Dakar, nous serions alors ensemble. Il restait évasif, ou parfois s'emportait violemment, arguant que je ne connaissais rien de ce pays, où il faut avoir des appuis si on veut trouver du

travail, que des appuis il n'en avait pas pour le moment à Dakar, que ce n'était pas la peine de faire des démarches, cela ne servirait qu'à s'agiter inutilement.

20 Avril 1996

Je vais attendre Jeudi et les jours qui précéderont, pour me donner les éléments de décision dont j'ai maintenant besoin pour penser rester auprès d'Amédée. Je ne le comprends pas et le suspecte de ne pas être sincère. Et même s'il l'était, j'ai bien du mal à comprendre qui il est en définitive ; Ce qu'il ressent encore moins et ce qu'il veut est plus nébuleux encore. Aujourd'hui j'ai eu peur de n'être qu'un objet de convoitise. Une toubab¹ parmi les toubabs. Et enfin, tout est certainement de ma faute. Je dois penser à mon bonheur avant tout. Et le penser, sans que ma personnalité n'en soit affectée. Malheureusement ces derniers temps, je reste trop sensible aux faits et gestes d'Amédée. Trop soumise pour supporter l'insupportable séparation. Aimer comme je le fais est parfaitement restrictif.

1- Toubab : Le blanc, l'Européen, le colon.

Bintia tire les cories.

Bintia règne en femme maîtresse sur la maisonnée. Elle se plaint souvent de son dos ou encore de ses palpitations. Parfois, sentant qu'on l'oublie, elle fera une crise d'hypertension un peu plus forte, semant la panique et s'octroyant surtout les attentions de tous. Bintia, sort rarement de la maison. Elle passe le plus clair de son temps dans sa chambre, allongée sur son lit, où elle reçoit souvent des femmes qui viennent parler, mais et surtout, tirer les cories. Car Bintia sait les déchiffrer, peut-être est-elle plus douée que tous ces "marabouts" de passages. Le soir, avec Mariama nous nous prêtons volontiers à ce jeu. Cela fait passer le temps et m'intrigue.

Bintia sort alors sa petite boîte métallique ronde, toute rouillée et son plateau en paille tressée. Elle jette les petits coquillages, qui furent pendant une lointaine époque utilisés comme monnaie, du moins c'est ce qu'un jour on m'affirma. Elle les jette ensemble, pour en ôter certains au fur et à mesure. Quand elle aura jugé les coquillages restants suffisants, elle me les tend.

— Prend les dans tes mains, pose une question, souffle dessus et jette-les.

Je m'exécute, avec les premières fois un sentiment de ridicule, mais bon, c'est le jeu !

Bintia découvrira au cours de ces séances ludiques, certains de mes secrets, les plus intimes. Je serai bien obligée de convenir que certaines informations ne peuvent tenir d'uniques hasards. Je me conformais alors à certains des petits sacrifices qu'elle me demandait au cours de ces tirages. Des dons, la plupart du temps de bougies ou encore de coupons de tissu blanc, du lait caillé pour les enfants. Donner ne peut pas faire de mal, si tant est que cela ne puisse pas non plus faire du bien. J'avais eu des preuves irréfutables, de cela je ne pouvais le nier.

Le marché Kermel

L'architecte est prêt à m'embaucher. J'exulte et commence à croire que je ne serais pas obligée de plier bagages. Repartir en France comme on se replie, défait par le mauvais sort ou une erreur tactique, serait une victoire trop facile pour tous ceux qui raillaient mon projet. Le bureau est situé en plein centre ville, qu'on appelle le plateau. C'est l'aboutissement de la presqu'île, un cul de sac où la circulation devient de plus en plus difficile, entre les cars rapides, qui portent bien mal leur nom et les taxis dégingués, aux quelques grosses Mercedes qui nous rappellent qu'il y a certains nantis qui ne voudraient pas, comme ces vieillards prudents, qu'on les oublie.

Mon premier salaire est de 170 000,00 Fr. CFA. Ce n'est même pas le RMI français, mais Amédée gagne en effectuant les trois huit, un peu moins de 150 000,00 Fr. CFA. Je me considère donc comme privilégiée. Mais les produits alimentaires français coûtent ici 30 % de plus qu'en métropole. Je n'arriverai jamais à finir les mois avec mon seul salaire et piocherai dans mes économies. Je dois négocier un logement, me rendant très vite à la difficile réalité qu'ici, sur le plateau, les loyers sont calculés pour les fonctionnaires des organismes internationaux, le moindre appartement digne de ce nom est déjà plus élevé que mon simple salaire. L'architecte possède une garçonnière en face du marché Kermel. Il consent à m'y loger. J'y trouve un lit, une commode, un petit siège et un lave-mains, ainsi qu'une douche. Les toilettes sont au fond de la cour, en bout de bâtiment. De petits cafards agiles y grouillent sans cesse sur le carrelage des murs. J'ai vite appris la technique qui consiste à taper du pied chaque fois qu'il faut pénétrer dans les lieux ! La chambre, au premier étage possède un balcon couvert, le bâtiment date de la colonisation, il est en mauvais état, mais sa façade coloniale avec ses longs garde-corps de fer forgé rouillés me rappellent certaines images des illustrés du début du siècle. J'installe une bouteille de gaz sur le balcon, qui

devient alors ma cuisine. En contrebas, les trottoirs sont envahis par de minuscules guérites de contre-plaqué, où l'on vend pour les touristes, sacs et pantalons multicolores, instruments de percussion, artisanat de boîtes de conserves, colliers gri-gri et babioles en bois.

Le marché a brûlé il y a quelques mois, aussi, en attendant, les anciens vendeurs et beaucoup d'autres profitant de l'occasion, se sont regroupés dans les rues adjacentes. On vend aussi des fleurs et des salades, quelques légumes et des fruits, à des prix prohibitifs, des prix pour Toubabs !

Au rez-de-chaussée, il y a la crèmerie et la charcuterie, où je n'irai que rarement, les prix y sont encore une fois trop élevés. Les laboratoires de la charcuterie s'ouvrent sur la cour. De grands oiseaux de proie y guettent les déchets. Ils sont assis le matin, en rang serré, le long d'un muret en parpaings bruts. Ils sont aussi avachis que ceux que croise régulièrement Lucky Luck. Amédée passe quelques fois, je ne sais jamais quand il arrivera, ni combien de temps il daignera rester. Alors je profite de sa présence comme de moments privilégiés. Chaque fois que nous faisons l'amour, je suis tout à lui, corps et âme.

Micheline

A peu près à cette époque, je rencontre une femme qui elle aussi, vient d'arriver. Elle a une cinquantaine d'années. Elle me fait tout de suite penser à une Madame Claude de la grande époque. Elle est très grosse et porte des vêtements voyants, trop courts et ringards. Elle est amoureuse d'un militaire sénégalais qu'elle a rencontré dans le sud de la France, où elle a tenu pendant des années un restaurant, qu'elle vient de vendre. Son mari est mort. Lui recevait les clients pendant qu'elle trimait au-dessus de son fourneau. Il buvait trop aussi, faut bien prendre le digestif avec les habitués ! Seule, elle décide de tout laisser, et avec son nouveau pécule fait la fête, et... rencontre son beau légionnaire. Mais il doit réintégrer ses quartiers. Alors elle vient à Dakar, avec ses meubles et son argenterie. Mais au bout de deux mois, un grand et plus jeune garçon se glisse dans son lit. Le triste légionnaire est renvoyé définitivement dans son cantonnement.

Le Niokolo Koba

Micheline est folle amoureuse de ce grand costaud qui se dit videur de boîte de nuit. Il lui fait les yeux doux, mais regarde aussi un peu trop les autres filles. Je le trouve suspect, mais n'en dit rien. Après tout, ce ne sont pas mes affaires et tant qu'il ne s'approche pas de moi, ma

subjectivité à son égard reste entière et mes soupçons n'ont pas lieu d'être un verdict. Micheline est d'un tempérament généreux, elle épuise sa monnaie chaque jour, donnant à ces enfants qui courent les rues la main tendue et qui répètent avec leurs regards de chiots battus :

— Donne-moi, donne-moi !

Son amant quitte très vite son travail et l'entraîne dans quelques projets qui devraient s'avérer lucratifs. Ils décident de louer une boîte de nuit, fermée depuis des mois. Micheline se lance dans les travaux. Lui s'occupe de tout, il convoque les entrepreneurs, engage les serveuses, de jolies gourdes qui n'y connaissent rien. Elle, habille cet amant, avec ce qu'il y a de plus chic et lui, se métamorphose en arriviste de sa toute nouvelle heure de gloire.

Après trois mois de travaux, le Niokolo Koba ouvre enfin ses portes. C'est une salle sombre qui sent encore le renfermé. Changer la moquette et le tissu de toutes les banquettes, alors que déjà une fortune a été dépensée (?), cela aurait été du luxe, Micheline se plaint de la facture de ses premiers travaux qui pourtant, n'ont paré qu'au plus pressé. Le bar n'a pas été refait non plus, en définitive, je me demande si la plomberie et un peu de carrelage dans les sanitaires ne sont pas la Roll Royce du matériel, à ce prix là ! Pourtant, j'entrevois simplement des toilettes des plus simples, propres et en fonction, rien de plus. Alors ? Je n'ai pas assez d'informations sur les prix pratiqués ici et Micheline à trop à faire derrière son comptoir, pendant que l'amant reçoit ses amis ou ses connaissances de nuit et se vautre dans les banquettes moisies. Je me prends au jeu de ces soirées où les clients dansent et rient beaucoup. Je deviendrai une habituée, les soirs de mélancolie solitaire.

Et puis l'amant disparaît une première fois, oh, simplement trois jours, mais trois jours d'enfer pour Micheline qui n'en dort plus, qui ne mange plus et qui m'appelle à trois heures du matin, désespérée et en larmes. Elle m'apprend que son amant était parti en catastrophe, c'est sa femme – ah ! Tiens donc, il a une femme – qui viens d'avoir un horrible accident de train. La pauvre femme a dû se faire amputer d'une jambe, mon dieu !!!

L'amant revient un temps et pendant quelques jours il retourne «travailler» avec Micheline dans la boîte de nuit, d'où il part régulièrement pendant plusieurs heures.

— Tu comprends, il doit partir dans les autres boîtes pour faire de la publicité et ramener quelques clients.

Clients ou clientes ? !

Et l'amant repart de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps. Micheline décline. Je la surprends le regard morne, le visage défait et la boîte à pharmacie bourrée de somnifères. Elle se plaint d'être obligée d'augmenter les doses, car elle ne peut plus dormir. L'amant ramène des femmes dans son lit, pendant qu'elle sue derrière son bar. Il lui a vidé aussi son compte courant, c'est si simple d'apprendre le code de la carte bleue. Elle m'avoue tout cela, alors qu'elle vient de le jeter dehors pour la énième fois. Mais demain elle l'enverra chercher, encore. Elle essaye de vendre son argenterie, ses bijoux ont déjà trouvé preneurs.

Kaolack

Amédée habite avec sa famille, cette famille avec laquelle il ne vécut que peu de temps. Très jeune on l'envoya faire ses études à Dakar où il fut pris en charge par des parents éloignés. Un élève doué, qui obtint son baccalauréat avec l'honneur d'être le major de la promotion nationale. Il commença l'université, deux années de grève en réalité, à la fin desquelles il fut prié, en tant que meneur, de quitter le pays. Il finit donc ses études à Marrakech. Je crois qu'il se sent étranger au milieu de ses frères et sœurs qu'il a quitté depuis si longtemps. Simon, son frère cadet d'une année, semble être l'un de ses plus proches, mais lorsque j'essaye de lui parler d'Amédée, il reste évasif, car en définitive il m'avoue ne pas le comprendre beaucoup plus que moi.

Un jour, Amédée accepte enfin, que je vienne le voir dans sa famille. Il habite à Kaolack, trois heures trente de routes défoncées, vers l'intérieur du pays. La gare des taxis brousse de Dakar est une enclave bruyante, où la poussière et la chaleur y sont étouffantes. Il y règne une cohue indescriptible de rabatteurs et des vendeurs de rue qui vous collent comme certaines mouches sur les étals de poissons séchés. Que l'on soit Toubab ou Dakarois, nous sommes tous logés au même harcèlement. Un taxi en partance pour Kaolack trouvé, il faut encore négocier le prix du bagage, de longues minutes de palabres qui me prennent une énergie considérable. Je m'enfonce enfin à l'arrière du véhicule et me colle à la fenêtre, deux autres personnes viendront se serrer contre moi sur la banquette, tandis que deux passagers prennent place à côté du chauffeur et qu'enfin, deux autres encore s'installent sur une vilaine petite banquette surélevée à l'arrière, entre le coffre et la banquette arrière. A chacun des voyages, une ambiance particulière : il y a des passagers taciturnes, d'autres qui parlent doucement, ou encore ces femmes qui poléminent avec le verbe haut et fort à vous empêcher un mort de reposer; quand un mouton jeté dans le coffre ne passe pas tout le voyage à bêler de désespoir. Les routes chaotiques, la chaleur et la proximité collante de mes

voisins m'empêchent de m'assoupir. Je regarde alors la route défilier, les grands baobabs, l'herbe jaunie et les cases en terre.

Je me souviens encore de cette première fois où je descends du taxi, au bout de cette route qui me semble interminable, parce que le chauffeur s'arrête pour faire descendre certains ou encore pour prier, sur le bord de la route poussiéreuse, avec ceux qui le désirent. Il fait terriblement chaud, il doit être deux heures de l'après-midi, le soleil est encore très vertical et mes pieds commencent à brûler au travers de mes semelles. Je dois attendre Amédée sur le bord de la route et je ne sais comment faire pour que ma peau ne se consume pas plus. C'est Simon qui en définitive vient me chercher. Comme à son habitude, Amédée se débrouille pour qu'au fond je ressente toujours une pointe aiguë d'humiliation. Simon se présente. Il est légèrement plus petit que son frère et surtout d'une carnation plus foncée. Mais il est souriant, d'une simplicité de contact qui me fait oublier momentanément mes appréhensions et ma déception. Un petit taxi roule désormais sur les pistes de poussière des quartiers proches du centre ville. Il n'y a que des maisons basses et la poussière que soulève la voiture. La terre est si sèche qu'elle en devient poudreuse. Je ne vois que quelques rares arbres, de larges manguiers ou de minces arbustes. Le taxi s'enfonce toujours plus loin, pour reprendre enfin une route goudronnée. La concession est endormie, les chiens féroces qu'Amédée m'avait décrit si méchants à Marrakech, ne sont que de pauvres loques, écrasées par la chaleur, les tiques et l'attente de leur repas du soir. La terre se soulève comme un nuage de poussière sous chacun de mes pas hésitants. Je me sens si mal à l'aise. Je découvre peu à peu le vaste terrain sur lequel est construite la maison en dur. Elle est simple, mais assez grande. La case que Simon vient de construire est à quelques mètres de là. Elle est en parpaings, avec un toit de chaume. Deux lits, le sien et celui d'Amédée, puis un petit bureau où des cassettes de jazz prennent la poussière, cette poussière qui s'infiltré partout.

Il y a une quinzaine de personnes autour de moi. Les heures les plus chaudes ont décliné, la concession s'éveille et chacun sort s'asseoir sous le manguiier. On y installe une grande natte, un banc de bois et deux chaises d'école récupérées il y a des années, quand le père d'Amédée enseignait encore. La maman, est une grande et belle femme. Elle m'impressionne fortement. Non pas parce qu'elle me regarde tranquillement, mais plutôt parce que son visage ne laisse rien transparaître des sentiments qu'elle pourrait avoir à mon égard. Je ne sais comment me comporter, entourée ainsi de ces visages inconnus, que pourtant je voulais connaître comme l'on désire être présenté à sa belle famille. Amédée s'occupe peu de moi. Je ne sais si c'est parce qu'il leur a simplement dit que je n'étais qu'une amie ou parce que sa pudeur l'y pousse, ce qui m'aurait semblé bien légitime. Mais, lorsque je le cherche déjà

depuis trois heures, je commence à penser qu'il me fuit. J'écoute les conversations qui vont bon train, sont animées, mais en wolof, aussi me sont-elles toujours incompréhensives. Alors au bout d'interminables heures, je me réfugie dans la case de Simon, pour m'isoler des regards, écrire ma solitude au milieu de tant d'inconnus.

Les saisons sèches

Alassa était un jeune homme très grand et parce qu'il était si maigre, on le comparait toujours à une jeune tige qui aurait poussé trop vite. Il portait les marques de son clan, trois traits horizontaux sur la pommette gauche et deux autres légèrement obliques qui descendaient du coin de l'œil droit, vers le bas du lobe de l'oreille. Il parlait peu, parce qu'il avait toujours eu en lui, l'instinct du chasseur, silencieux et attentif. Cette année là, la pluie n'était venue que par deux fois et nous étions déjà au milieu du mois de juillet. Il restait de longues heures, assis sous le manguier, observant les autres qui ravalait leur peine.

La récolte serait compromise, tous ici le savaient et le taisaient. Les respirations se faisaient plus lourdes et le regard des adultes évitait maintenant celui du soleil, chaud, si chaud et brûlant. Alassa ressentait leur désespoir. Il connaissait bien cette peine morbide qui vous tient à la veille de la faim. Oh, bien sûr, ce n'est pas de ses propres boyaux dont on craint qu'ils fassent tant de nœuds à vous en broyer les viscères. Ce sont les pleurs des plus petits, à qui on ne peut encore raconter des histoires, pour oublier que l'unique repas de demain sera fait d'une poignée de riz. A celui là, on sait qu'il n'entend que son ventre hurler et la mère n'en peut plus de le bercer, elle devient folle de ne pouvoir faire taire ses pleurs.

— Grand-mère raconte-nous une histoire.

Grand-mère ne racontait jamais une histoire sans qu'elle ne s'installa confortablement sur sa natte. Elle avait l'habitude de replier ses maigres genoux, sous un de ses flancs. Imperceptiblement, on pouvait voir son corps se balancer d'avant en arrière, les épaules parfaitement droites. Je la croyais déesse ou reine déchuë. Lorsque enfin elle se sentait tout à fait prête, elle commençait à parler d'une voix presque faible, pour mieux captiver l'attention des plus petits. Au fil du récit, sa voix prenait un peu plus d'ampleur, pour enfin devenir murmure. C'était le moment crucial de l'histoire pourtant. La tension était si forte. Chacun imaginait le pire. Comment le héros arriverait-il à se tirer de pareilles situations ?

La morale du conte se terminait invariablement comme un de ces proverbes populaires, sages et pleins de l'enseignement rituel. La voix de grand-mère se faisait si douce, un

murmure chaud et enveloppant, une berceuse scandée par le souffle de la sagesse ancestrale, de celle qui vous rassure au crépuscule de la nuit. La dernière syllabe résonnait lentement, comme l'écho d'une caresse sur les cheveux soyeux des petits, plongés dans le sommeil chimérique des aventures magiques de la veillée.

Grand-mère avait gagné son pari et elle regardait avec son contentement habituel le fruit de son travail. Elle préparait déjà le récit de demain ; Il sera plus captivant, il le faut, car les greniers sont presque vides et ils le resteront encore pour longtemps.

Elle se rappelle alors de l'année noire, celle qu'on nomma l'année du Néant. La saison sèche, déjà très chaude, s'était interrompue brutalement un matin par un orage terrible, qui dura trois jours et trois nuits. La pluie ne cessa et la terre craquelée ne pu absorber toute cette eau qui ravina vers de profondes failles, emportant avec elle l'humus trop mince et si précieux, ainsi que toutes les jeunes bêtes des troupeaux. Les vents violents avaient détruit les toits et emporté les clôtures des concessions. Les ustensiles dans les tourbillons les plus forts, frappèrent hommes et bétail. La terre dévastée, ressembla à l'étendue fumante d'un champ de bataille. On comptait les pertes, pleurait les défunts, rassemblait le peu de ce qui restait intact. Les semences avaient été éparpillées à tous les vents de cette terrible colère. Il en restait peu, l'on s'en contenterait. Mais les plus vieux savaient que cet orage était de plus mauvais augure, un signe terrifiant et indéniable de la colère de Dieu. Alors ils prièrent, durant tout le mois, expiant les pêchés qu'ils n'avaient pas commis. Puis ils jeûnèrent parce que les pluies tardaient. On célébra la naissance du prophète avec plus de ferveur, sacrifiant les derniers moutons. Mais Dieu restait sourd aux supplications. Dieu posait un regard de braise sur un peuple à l'abandon. Peu survécurent à cette année terrible. On dit même que deux mains suffirent à compter les survivants de certains grands villages. Grand-mère avait vu tous les siens s'éteindre lentement, de faim et de désespoir.

Tous, dans sa mémoire devinrent les héros téméraires de ses contes. Par la parole, chacun s'en souviendrait alors et tous continueraient à vivre longtemps dans le cœur de leur descendance.

Alassa n'avait pas sommeil, il veillait chaque nuit profitant de la fraîcheur des ténèbres. Il scrutait les étoiles, allongé sur la natte, observant les filaments lumineux des génies de la nuit. En cette saison, l'activité céleste était toujours étonnante. Alassa se demandait si les premiers hommes croyaient que les génies étaient les maîtres de leur destin. Alors il pensait à tous ceux qu'il n'avait pas connus et leur contait la petite vie de la concession. A chacun il savait quoi dire, comment l'on répara la charrette, la guérison spectaculaire de la mauvaise

fièvre de Mariama, l'esprit moqueur du cadet, les yeux plus opaques de grand-mère, le courage de mère.

Alassa s'observa alors, le corps ridé, la chevelure grisâtre, s'éteindre lentement et se préparer pour le dernier soupir. Il vécut sa veillée funèbre avec tant de précision, qu'il savait exactement qui étaient ces visages inconnus. Il y avait ses fils, leurs femmes et les enfants de chacun, les voisins les plus proches, les cousins et son plus jeune frère, un vieillard digne et bien portant. Déjà, son âme se posait sur celui qu'il accompagnerait bientôt. Il connaissait tout de ses pensées, des plus intimes aux plus profondes, à peines formulées. Parfois il lui arrivait de croire que ce fut lui qui dictait la pensée de celui qu'il appelait désormais son homonyme spirituel, tout comme il conclut que lui-même avait sans doute vécu au travers d'une âme ancestrale. Alors n'était-ce pas la mémoire de ses ancêtres qui ainsi perdurait ?

Un papillon de nuit vint poser ses lourds battements d'ailes près de son visage. Il sortit malgré lui de sa torpeur, vit alors que les étoiles avaient disparu. Combien de temps était-il resté hors du temps ?

Le vent leva le sable et la nuit se déchira en parcelles lumineuses. Il sentit les premières gouttes de pluie. Il lui faudra plus tard se souvenir de la joie de cette nuit là, du rire des femmes, de l'arachide qui s'épanouira, de l'horizon verdoyant. S'en rappeler et offrir ce rêve à son homonyme.

Liberté 6

Bintia n'est plus à la maison. Ils ont tous déménagé en catastrophe. Je ne comprends rien. Pourquoi sont-ils partis si vite ? Mariama arrive bientôt chez moi. Elle m'explique toute l'histoire. Le premier mari de Bintia dont elle est divorcée depuis de nombreuses années, vient de reprendre la maison, pour la vendre.

- Comment cela ?
- Ma mère n'avait pas d'argent à l'époque, et tu sais quand tu prends une maison SICAP, il faut déposer une première somme d'argent assez importante, ensuite tu payes tes loyers chaque mois, et après dix, quinze ou vingt ans, eh bien tu es propriétaire.
- Mais c'est ta mère qui a payé pendant toutes ces années !
- Oui je sais, mais la maison est au nom de son mari et il a besoin d'argent. En plus il a trouvé quelqu'un pour acheter la maison. Cela s'est fait la semaine dernière. On n'a pas le choix.

- Mais Mariama, ton frère aîné n'en a pas parlé à son père ?
- Oh, si, mais que peut-il faire ? Le vieux n'a rien voulu entendre, il a simplement dit que la maison était déjà vendue. Et Liberté 6 est devenu un quartier prisé, tu sais. Il l'a vendue un très bon prix.

J'enrage. Cette maison devait appartenir à Bintia. Quand on fait le compte, elle a payé 90% de cette pauvre baraque. Mais comme dit Mariama, «qu'est-ce qu'on peut faire ». La nouvelle location est encore plus loin que le quartier de Liberté 6. C'est un autre quartier SICAP, où beaucoup de maisons sont identiques. Il n'y a pas de végétation, beaucoup de poussière et des terrains vides où quelques chiens loqueteux traînent leurs âmes mortes. La maison est petite, mais a-t-elle au moins un sol carrelé et une petite cour. Son toit est en tôle, ses murs presque propres. On a aménagé le salon et surtout le couloir, car il n'est pas question d'user les deux canapés, alors on vit là dans le couloir. Dans ce quartier éloigné, il n'y a pas d'eau courante de toute la journée, mais uniquement entre deux et quatre heures du matin. Ce sont les filles qui toutes les nuits se lèvent pour remplir les deux grands fûts en métal qui serviront de réserve d'eau, pour la journée. Elles sont les plus malheureuses, le dernier arrêt de bus est loin, il y a de rares taxis qui passent et la course est trop chère, pour ces gamines. Je me demande quel avenir elles peuvent espérer. Le mariage, des enfants et préparer les repas comme elles le font déjà ? Elles ont arrêté l'école trop tôt, sans que Bintia ait pu les convaincre de continuer leurs études. Mariama est plus jolie, aura-t-elle plus de chance ?

Amédée vient parfois passer une nuit ou deux. Je ne sais jamais lorsqu'il arrive ni quand il a décidé de repartir. Le soir, il aime aller boire des bières, que je lui paye dans des lieux qui m'amuse ou parfois me déçoivent. Après quelques-uns de ces litres de gazelle locale, il devient plus affectueux, jamais vraiment jaloux, me laisse parfois en pâture aux soûlards et aux regards des femmes qui me narguent, lorsqu'il rencontre une ancienne connaissance, avec qui il discute des heures entières. Lorsque je lui fais remarquer, il me prend maladroitement par les épaules, titube en hélant un taxi.

Le matin, je pars au bureau sans le réveiller, priant intérieurement pour qu'il soit toujours là quand je reviendrai. Je n'ose lui parler, chacune de mes remontrances le fait bondir, il ne supporte aucunement la critique, considère que je dois l'accepter comme il vient. Maintenant qu'il a trouvé un travail fixe, il ne pourra plus vraiment venir à Dakar. Il me tiendra au courant, me confirmera la possibilité d'une nouvelle visite dans sa famille. Et puis, ses jours de congé se décalant chaque semaine, je dois comprendre que peu de week-ends lui seront accordés. Je suis heureuse pour lui, mais j'ai du mal à comprendre

qu'il n'ait pas voulu chercher du travail à Dakar. Il me répond que travailler est le plus important, ici ou ailleurs. Je t'appellerais, me dit-il sur le seuil de la porte.

Celui qui vend des masques

Il porte toujours ses petites lunettes, rondes et noires, non pas pour se protéger du soleil, mais parce qu'il n'aime pas les montrer, ses yeux. Lui, ce qu'il aime regarder parce qu'il en parle tout le temps, se sont ses statues. On dirait qu'il les connaît toutes et de les ranger chaque soir, une à une, il s'en rappelle chaque pays d'origine. Les fissures dans le bois tendre, de la patine factice, du seul temps que l'artisan s'est évertué à recréer. Ils sont des centaines, ces objets qui ornent le mur de l'école hôtelière de Dakar.

Masques, portes Dogons, bracelets, poids, serrures, animaux, tabourets et nattes, statues coloniales ou d'Afrique orientale. Il est capable de nommer leur ethnie, l'homme qui les a apportés jusqu'ici et il n'invente seulement que leur âge. C'est mon voisin, en quelque sorte, puisque j'habite à quelques pas de son étalage. De mon balcon « cuisine », je peux l'observer, qui patiemment attend que le chaland étranger lui demande un prix ou enfin lui adresse la parole. Il est le seul commerçant de rue de Dakar qui ne harcèle pas un passant ou encore l'agrippe comme certains. Patient, il attend, sans rien dire et souvent discute des pièces qu'il préfère, en vante leur beauté, en raconte les symboles et invite le passant à prendre le thé. Quand il n'est pas en train de ranger quelques pièces qui lui semblent de travers, il lit son journal, de l'autre côté du trottoir, assis dans un carré d'ombre. Tous les jours de la semaine il est là, il ne prend pas de congé car, à qui pourrait-il confier le "mur" comme il dit, il est le seul en qui il a confiance. Même l'apprenti, il ne le laisse que lorsqu'il doit partir pour ses cours de conduite.

— Avec une voiture, je pourrais raccompagner les clients à l'aéroport.

C'est ça son service après vente. Et lorsque je n'en peux plus d'être seule ou qu'Amédée est encore parti sans me dire quand il reviendra, je vais le voir, lui parler un peu de son business, de mon couple absurde.

— Il ne devrait pas agir comme ça, un homme doit respecter la femme avec qui il est et il devrait comprendre que tu l'aimes, pour avoir fait tous ces kilomètres.

Oui... il devrait comprendre mon amour fou, ma dévotion, ma douleur.
Oui... il devrait respecter l'argent que je lui donne, lorsqu'il m'en demande.
Mais ici on ne respecte que sa mère, ses tantes et ses cousines. Les distances parcourues, n'ont rien à voir avec les sentiments que cet homme pourrait ressentir. Mais je l'aime, plus que tout, plus que ma pauvre chambre qui grouille de cafards gigantesques et laiteux lorsqu'on les écrase, qui sent la pisse de souris, parce que la moquette en est imbibée. Je l'aime et ne peux abandonner l'espoir qu'il me reviendra encore une fois, peut être la dernière, mais je ne peux m'imaginer le quitter. C'est sans doute moi qui ne sais pas y faire, je suis trop amoureuse, alors je lui fais peur, oui c'est ça, je l'étouffe de ma passion. Mes accès de tendresse, mes demandes silencieuses le harcèlent, il me déteste alors pour toutes ces attitudes...C'est un homme fier et je ne le suis pas assez. C'est moi qui n'ai pas compris qui il est, ce qu'il attend de moi, c'est moi qui dois changer, qui doit comprendre qu'il n'est pas facile dans ce pays de vivre avec une toubab. Il doit avoir tant de courage pour se monter avec moi. Et moi qui ne lui en suis pas même reconnaissante. Je le harcèle de questions lorsqu'il part, sans me dire quand il reviendra. C'est sûrement parce qu'il ne le sait pas lui-même. Et je le harcèle de mes yeux de reproches, de la peur qu'il me quitte pour toujours.

La vie sur le plateau

Autour du marché Kermel, il y a la faune des handicapés. Je les connais bien, ils sont mes voisins de rue, leur business est ici, en bas de ma chambre. Le dimanche, lorsque le centre est déserté par la population qui y travaille, je prépare du mafé en quantité suffisante pour leur donner un large plat bien garni. Il y a le gnome, les rouleurs, les béquilleux et le rampant.

J'ai connu «le gnome », assis sur un tabouret, une caisse en bois sur les genoux dont quelques cafards ne manquaient pas de s'échapper quand un client venait lui demander une cigarette au détail ou encore un bonbon. Repéré par un des entrepreneurs qui travaille à la rénovation du marché, ce dernier lui offre un jour une belle petite guérite toute neuve, d'un mètre carré, avec une porte et un banc très haut, permettant au gnome de trôner à hauteur de ses clients.

- Mais dites-moi, c'est formidable comme cadeau !
- N'est-ce pas ? Me répond-il avec un visage radieux.

Mais l'unique étagère est vide ou presque. Deux paquets de cigarettes locales, un paquet de chewing gum, quatre bonbons acidulés dans leur papier doré. Je décide de faire un geste et lui donne suffisamment d'argent pour se constituer une réserve modeste d'articles. Il achète alors du lait en poudre, du café instantané et divers produits, qui une fois séparés en minuscules doses individuelles offrent un semblant de choix. Il profite des moments calmes en tricotant des bonnets rastas, qui bientôt deviennent sa grande fierté.

Ses deux copains «les rouleurs» sont de grands gaillards joyeux qui souvent finissent leur journée de mendicité par une course effrénée sur le boulevard déserté. Ils ont des torsos musclés et des bras de travailleurs de force. Ils profitent de la supérette pour décharger les clients d'un carton encombrant qu'ils mènent à la voiture, contre une petite pièce bien sûr. En faisant un jour le compte avec eux de leur revenus, il était évident qu'ils gagnaient mieux leur vie que beaucoup qui alignent au minimum dix heures par jour. Inutile alors de vouloir leur faire changer d'attitude, la main tendue est une manne, le marché Kermel, leur secteur réservé. La nuit est tombée, la place du marché est vide, elle résonne du bruit des rideaux de fer que l'on descend. Nos deux «rouleurs» rangent leurs chaises dans un coin sombre, derrière un morceau de tôle près d'un mur pissieux. Ils prennent leurs béquilles et s'en vont attendre le car rapide qui les conduira dans un des quartiers excentrés. La polio a rétréci une de leur jambe, mais les béquilles ne sont pas du meilleur rendement. La chaise roulante, ça en impose plus directement.

Pourtant, le plus professionnel dans l'appât du regard apitoyé, est bien «le rampant». Il semble jeune, une peau granuleuse et vilaine, des jambes maigrelettes au bout desquelles pendent des pieds déformés formant un angle à 45 degrés avec les chevilles. Il se traîne toute la journée, s'aidant d'une planche à roulettes, les mains protégées par des tongues en plastique. Un vrai cauchemar.

Un dimanche, il vient me demander un prêt. Il s'est trouvé une chaise roulante, qu'il va m'apporter, mais s'il veut l'acheter, il doit aussi faire quelques frais pour la rénover. Le prêt serait de 50 000, 00 Fr. CFA. (*Tiens cela me rappelle quelque chose*) Je consens à voir l'objet. Le dimanche suivant, le rampant me présente l'épave qu'il nomme «chaise roulante». Un amas de fer rouillé, sans plus de roue ni de siège. J'ai déjà dépensé mon salaire, il me faudra tirer de l'argent de mon compte, mais comment résister, après tout je n'ai qu'à moins sortir, ne pas boire de bière et voilà je lui tends l'argent, qu'il doit cependant me rembourser dès le mois suivant.

La première mensualité tarde. Le rampant m'évite, je ne cherche pas vraiment non plus à le rencontrer. Mais au bout de deux mois je m'inquiète enfin, quand je l'aperçois se hissant devant la supérette sur son éternel planche à roulette.

- Et la chaise, pourquoi tu ne t’en sers pas ?
- J’ai pas fini les réparations, c’est long.
- Tu sais qu’il faudrait que tu me rembourses.
- Oh, oui, mais tu sais ma mère est morte et avec tous les frais... Mais bientôt ça ira mieux.
- Oh, désolée pour ta maman, toutes mes condoléances.

La mère a dû mourir plusieurs fois, si elle n’est pas encore en vie, mais sur le coup je crois encore à cette mort qui frappe sans cesse les gens qui m’entourent.

Il me remboursera péniblement, une partie de la somme, seulement. Je n’aime pas réclamer et au bout d’un certain temps, je capitule. Mais le rampant rampe toujours. Son état de cafard grouillant lui rapporte trop pour qu’il change de statut.

Le Gnome a désormais constitué un joli petit stock pour son minuscule commerce. Il disparaît de plus en plus souvent de sa baraque qui reste cependant ouverte. Elle est maintenant tenue par un jeune étudiant. Le gnome est devenu patron, puisqu’il a embauché et cela lui donne le temps d’aller au port.

- Mais où étiez vous ? Je ne vous vois presque plus.
- Bah, je dois m’occuper de ma maman, elle est malade et mes frères sont encore jeunes, alors il faut bien que je reste à la maison.
- Oui, mais vous disparaissiez comme cela pendant une semaine.
- Oh, oui, mais là c’était différent, il y avait un arrivage. Je suis allé au port. Un beau bateau rempli de noirs américains, et c’est plein de dollars les Américains !

Il a une mine épanouie. Ces américains là, ils sont encore plus naïfs que les Toubabs et le dollar c’est une valeur qui se monnaie bien. Surtout qu’ils en ont plein les poches, de leur désir d’aider leurs frères de couleur. Et effectivement, je le vois se ruer le lendemain vers un couple bien en chair qui ouvre de grands yeux, s’extasiant sur toutes ces choses qui les entourent maintenant. Il s’approche d’eux, se recroqueville dans une position de dénuement affligeant, se fait plus petit et plus miséreux qu’il ne l’a jamais été, leur tendant un bonnet, feignant d’être à l’article de la faim. Le Gnome sait y faire. Il se fera une bonne journée et en quelques minutes, encore.

Le baptême rituel

Un soir Sylviane me donne rendez-vous dans un bistrot sympa que tient un homme nonchalant, mais qui a su aménager avec harmonie la cour de cet endroit qui se veut à vocation artistique, dans un Dakar dépourvu d'initiatives culturelles. Sylviane est un peu plus âgée que moi, elle est moitié-moitié, une métisse, cinglante dans ces analyses de la vie politique ou quotidienne de cette ville. Elle est mon poumon intellectuel, mon interlocutrice privilégiée, mon amie. Nous prenons l'apéro, puis un autre, un autre encore, discutant à bâtons rompus des nouvelles de la semaine et la porte du lieu s'ouvre tout à coup en grand. Nous jetons un coup d'œil surpris, d'habitude la double porte n'est jamais ouverte au complet. Il y a, stationné sur la chaussée un car de touristes, flambant neuf. Soudain un long défilé de noirs américains se déverse dans la cour. Nous nous apercevons alors que des tables ont été dressées derrière nous, de longues tables disposées comme pour un banquet de mariage (?)

Je souris d'étonnement, Sylviane me regarde avec un sourcil interrogatif, pendant que le cortège de chapeaux rose bonbon, de tailleurs vert pâle portés par de grosses femmes et de leurs maris bedonnants d'une cinquantaine d'années s'engouffrent dans la salle, accompagnés d'un brouhaha bon enfant. Les Américains prennent place, nous commandons un autre verre et reprenons notre discussion.

Bon, un car de touristes, c'est étonnant qu'ils viennent ici, mais après tout, nous n'allons pas en blâmer le propriétaire du lieu.

Les plats arrivent, les Américains mangent tranquillement. Nous continuons notre apéritif, il s'enfle au-dessus de nous le vacarme d'une cantine, mais nous ne nous offusquons pas outre mesure, après tout, si nous sommes dérangées, c'est à nous de partir.

Le dessert est servi et sur l'estrade qui d'habitude accueille les œuvres d'artistes contemporains, une troupe de danseurs locaux bondissent sur place, accompagnés des percussions locales qui raisonnent et rythment leurs bonds. La danse terminée, un homme prend la parole et déclame une longue liste de noms africains. Sylviane se retourne alors vers l'estrade, j'accompagne son geste, un des Américains y est appelé. On l'assoit sur un tabouret et on mime alors le geste de raser sa chevelure, pendant que le narrateur continue à déclamer en wolof une longue litanie.

— Que se passe-t-il ?

— Je crois que c'est une espèce de baptême rituel, me répond Sylviane. Oui, c'est cela, il est en train de se faire baptiser d'un prénom africain.

— Quoi ?

— Oui, j'en suis presque sûre. Sylviane est attentive, elle fronce les sourcils, puis les remonte lentement, de plus en plus étonnée.

Nous sommes maintenant toutes deux immobiles, regardant le deuxième homme baptisé descendre de l'estrade, les larmes aux yeux, la gorge serrée, le mouchoir à la main. Les suivants seront tout aussi émus, certains pleurant à chaudes larmes.

— Mais c'est quoi cette mascarade ?

— Regarde les, ils y croient vraiment. Non mais c'est pas croyable !

Ils sont repartis les yeux rouges, l'âme renommée d'un prénom exotique, d'une identité qui ne sera jamais la leur, d'un retour aux sources africaines qui n'est qu'un voyage mal organisé, une pitrerie d'écoliers. Nous en avons oublié de boire notre dernier verre et nous observons encore ébahies par le spectacle qui vient de se terminer, ces gens sortir, secoués de sanglots sincères parce qu'ils croient désormais s'appeler Abdou, Kamanté ou Abib. Ils ne sont même pas issus de cette région pour la plupart. Ils sont pourtant émouvants, ces américains noirs, sincèrement attachés à ce baptême. Mais que savent-ils des rivalités ethniques, de la complexité du système social, des codes sociaux et familiaux que je n'ose encore décortiquer et formuler tant ils m'apparaissent complexes ?

Le décès

Depuis qu'il travaille à l'usine Amédée n'est pas venu me voir, pendant les six mois que dure la campagne du traitement des arachides, je l'ai vu une fois, réussissant à l'implorer de m'accepter à Kaolack. Il me fera dormir chez sa sœur. Depuis, j'arrive à avoir quelques nouvelles par Laye qui m'accueille toujours gentiment. Je crois qu'il a pitié de moi, mais il refuse de me parler de son ami. Je sais qu'il est parfois sur le point de le faire, je vois dans son regard ses efforts pour rester muet. Qu'a-t-il à me confier ?

Je pressens qu'il a une autre femme, mais sans preuve, mes intuitions si fortes et si cruellement présentes n'ont rien de rationnelles, elles ne suffisent pas à me faire abandonner l'idée qu'Amédée m'aime encore.

C'est un vendredi après-midi, mon esprit s'est mis à tourner comme une toupie, des vagues d'angoisse profonde me submergent. Je suis arrivée chez Laye déchirée de malheurs. Il regarde un programme de sport. Je suis assise sur une chaise en bois et ne bouge plus depuis une heure. Je n'entends presque plus rien des sons de la télévision. L'angoisse est devenue lame d'acier parcourant mon corps de frissons glacés. Je suis en sueur et j'ai terriblement froid. Des hauts le cœur remontent vers ma gorge. Je sens la mort et le désarroi. La mort est là, rodant quelque part et mon âme la frôle. Je respire de plus en plus

difficilement. Je vais rester ainsi tétanisée par ce qui pourrait être de la peur à l'état pur, pendant plusieurs heures. Une cousine d'Amédée surgit. La maman d'Amédée est morte cette après-midi, l'enterrement aura lieu dimanche. Mon mal s'estompe, je recouvre un peu de ma lucidité, la fatigue endort doucement mes angoisses, une lueur de sérénité apaisante m'indique la sortie du gouffre. Je dois partir dimanche.

La cérémonie

Nous partons de bonne heure, Laye m'accompagne. Je ne suis pas encore remise tout à fait de mon expérience de vendredi, mon corps semble toujours flotter entre réalité et limbes obscurs. Le corps a été transporté à la morgue de l'hôpital. Toute la famille est là, Amédée ne me voit pas, je suis restée derrière la foule, Laye est parti lui dire que nous sommes là, mais Amédée ne me cherche pas du regard. Il fait très lourd, la foule ne cesse de s'enfler d'hommes et de femmes que je ne connais pas. Bientôt ils sont des centaines, attendant la sortie du linceul. Je revois l'enterrement de ma grand-mère, combien étions-nous ? Quelques dizaines tout au plus. Ici, c'est une partie de la ville et toute la famille qui ne cessera d'arriver de partout et qui entourent désormais les proches. Simon m'a aperçu, il m'offre un sourire triste et reconnaissant. Il est si différent de son frère, plus chaleureux, plus humain aussi. Le linceul est porté au-dehors, par les hommes de la famille. Un vieillard robuste déclame un long discours, chacun se recueille dans le silence. Je m'éponge le front, clouée dans l'attente de ce qui va suivre. Je suis étrangère à ces cérémonies, n'en connais pas les codes d'usages. Laye me prévient qu'il va suivre le cortège, la maman d'Amédée s'étant convertie récemment à l'Islam, seuls les musulmans peuvent l'accompagner, mais néanmoins les hommes de la famille y sont autorisés, bien qu'ils soient catholiques comme leur père. Le père prend la tête du cortège qui s'éloigne lentement.

— Tu peux aller avec les femmes à la concession, nous nous y retrouverons tous.

Il y a foule déjà autour de la maison et de la case de Simon. Des nattes et des chaises, beaucoup de chaises et de bancs ont été disposés un peu partout. Des gens ne cessent d'arriver, ils s'assoient par groupes de dizaines de personnes et attendent que l'on vienne leur amener une boisson. Il n'est que dix heures, pourtant la chaleur est étouffante, sèche et tellement rèche au fond de ma gorge. Vers midi, les hommes arrivent, ils se mêlent un peu aux autres groupes et viennent combler les vides entre ceux qui étaient déjà là. Je regarde

cette masse d'individus, il y en a qui ne trouvent d'espace que loin derrière moi. Un homme se lève et prend la parole, il décrit la vie de la défunte, ses actes et ses qualités. D'autres parleront longuement de la défunte et de ses réalisations tout au long de sa vie sur cette terre. La foule se tait ou hoche de la tête lorsqu'elle acquiesce aux louanges. Je remarque Amédée et ses frères qui servent des boissons, ils sont tout à leur travail de maîtres de maison. Amédée n'est toujours pas venu me voir, Simon lui, s'est inquiété de mon bien être. Laye a rejoint des connaissances. On apporte maintenant de grands bols de riz à la viande. Il y a en a des dizaines. Simon m'expliquera qu'ils ont tué deux bœufs et quatre moutons. Lui-même est incapable de compter les gens présents, il ajoute que certains vont rester ici quelques jours, d'autres ne sont pas encore arrivés. Amédée vient enfin vers nous.

— Je suis très peinée pour ta maman. Comment vas-tu ?

— Il y a beaucoup de monde aujourd'hui, je dois m'en occuper et aider les autres. Je n'ai pas beaucoup de temps. Tu devrais rentrer avec Laye, il part tout à l'heure pour Dakar.

— Mais... j'aurais voulu rester encore un peu avec toi.

— Ce n'est pas possible, il n'y a nulle part où tu peux dormir. Tu le vois bien, il y a trop de monde. Pars avec Laye, je t'appellerai.

Je l'apercevrai encore plusieurs fois. Simon vint me tenir compagnie jusqu'à ce que nous reprenions un taxi brousse.

Dimanche

Amédée réapparaîtra deux mois plus tard. Un dimanche, alors que tout le centre ville est calme, même les joueurs de jembé ont fermé boutique.

— Tu n'as pas une bière ?

— Non, tu sais bien que je ne bois pas quand tu n'es pas là.

— Oui, bon, si on allait en chercher ?

— Il est un peu tôt, non ?

— C'est dimanche et il n'y a rien d'autre à faire.

Il est allé chercher des bières et a commencé à boire tranquillement, feuilletant un livre que je venais d'acheter. Et quand l'alcool lui a donné un peu plus de courage il m'a annoncé qu'il voulait se retirer au monastère de Keur Samba.

— Pardon, que dis tu ? Mais pourquoi ?

- Quand ma mère est morte quelque chose s'est passé. Je veux faire une retraite, d'au moins un an.
- Et nous ? Toi et moi...
- Tu dois comprendre qu'une retraite suppose une totale abstinence. Je dois me retrouver, je ne sais plus où j'en suis.
- Toi, tu ne sais plus où tu en es ! T'es-tu jamais demandé si moi je savais avec qui j'étais. Tu vas, tu viens, tu ne t'inquiètes jamais de savoir si je vais bien.
- Pourquoi ? tu vas bien !
- Tu sais bien que je ne parle pas de cela.
- De quoi veux-tu parler alors.
- De notre couple.
- Cela n'a rien à voir, je veux prendre du recul, de toute façon ma décision est prise. Cela ne sert à rien de pleurer... Arrêtes de pleurer. Bon, écoutes, je dois y aller maintenant. Portes-toi bien.

Il m'embrasse furtivement, les yeux baissés, se retourne prestement et s'en va sans tourner la tête. Je suis désespérée. Je n'y comprends plus rien. Je ne le crois pas non plus. Il aime trop la bière, trop sortir et danser, discuter des heures avec ses amis. Que vient faire la religion entre nous ? Il ne va même pas à la messe. Tout ça est absurde, complètement absurde.

Le plateau, Vendredi 18 Octobre 1996.

Il faut laisser les choses se terrer, s'enterrer.

Je n'ai plus d'autre choix que d'attendre un autre amour.

Ce soir j'aimerais me délier de tout engagement et reprendre ma totale et complète liberté. De cette femme que j'ai toujours été, me revoici affrontant l'étranger, la solitude, les difficultés matérielles. Je rêve des ciels sombres de la métropole.

Je m'en veux de ne pouvoir retrouver la raison, celle qui défait les sentiments pour nous laisser entrevoir le but de n'avoir aucune attache. Je m'en veux de pleurer jusqu'à en perdre haleine. D'attendre heure après heure un signe insignifiant. D'oublier que je suis quelqu'un de bien et d'endosser toutes les responsabilités. De me laisser écraser par le poids de son absence, de ses silences, de ses phrases toutes faites. Comment femme peut-elle être si vulnérable? Je finis par m'accuser de me mentir à moi-même. Pourtant, combien d'années ai-je combattue mon propre aveuglement ?

Et j'enrage de ces dernières larmes. Et je bois pour extirper mon malheur. Heureuse déchue, je titube et crois contrôler mes gestes, mais non pas mes pensées. Elles étaient si

belles, pleines de toute la passion, de l'amour et du désir d'embrasser l'éternité. Belles de tant d'imaginaire absolu, volées aux rêves des hommes trop fous et trop aimants. Mais où sont-ils ces êtres de candeur infinie ?

N'ont-ils été esquissés que par quelques créateurs idéalistes ou écrasés par le poing rageur de la destinée des autres ; Ceux qui ne veulent rien entendre aux rêves d'une rencontre particulière.

Amédée :

Je dois en faire mon deuil. Je ne le crois plus, le mensonge rôde dans mes rêves. Laye refuse de me donner de ses nouvelles. Il ne l'a pas vu depuis longtemps, du moins c'est ce qu'il essaie de me faire croire. Je pars chez Bintia, elle pourra peut-être me consoler. Bintia tire ses cories, comme tous les jours. Aujourd'hui sa bouche se pince plus que d'habitude.

— Il y a une autre femme Dé !

— Comment cela ? Il m'a dit qu'il partait au monastère de Keur Samba.

— Je ne sais pas où il est, mais il y a une autre femme, ça j'en suis sûre Dé. Et c'est une blanche.

Je retourne chez Laye, l'implore de me dire la vérité.

— Où est-il, Laye, je t'en supplie dis le moi.

— Il est à Kaolack, c'est tout ce que je peux te dire.

— Il y a quelqu'un d'autre, c'est ça ?

— Ecoutes, je n'en sais rien.

— Si tu le sais, tu es son meilleur ami. Même Simon n'est pas aussi proche de lui.

— Oui, c'est mon ami et il est à Kaolack.

— Il faut que j'y ailles alors.

— Je ne ferai pas cela à ta place. Essaies de l'appeler.

Je n'ai qu'une solution pour le joindre. Un café où il se rend toujours le soir. J'appelle et demande au garçon si Amédée est là. On me répond qu'il n'es pas venu ce soir, mais Simon était là, il repassera sans doute. Je laisse un message, il est urgent qu'Amédée me rappelle. Il me téléphonera deux jours plus tard.

— Ecoutes, je pars toute la semaine prochaine en brousse.

— Tu n'es pas à Keur Samba ?

— Non, j'ai pris le temps de réfléchir et je n'y suis pas allé.

— Je dois te voir, il faut que je vienne.

- Non, il n'en est pas question, je te l'ai dit, je pars toute la semaine prochaine et ne sais pas encore combien de temps je vais y rester. Je t'appellerai.
- Non. J'en ai marre que tu m'appelles. J'ai besoin de te voir. Ca me rend folle.
- Je ne vois pas pourquoi. Il faut que je te laisse, je n'ai plus de monnaie, ça va couper. A bientôt, portes-toi bien.

Je n'ai pas le temps d'en dire plus. Je reste devant le combiné, certaine qu'il ne pars pas. Mais me rendre à Kaolack en courant le risque de ne pas le trouver, sans que j'y sois conviée, m'apparaît impossible. Je suis fatiguée, je ne sais plus si je dois espérer, si je dois le croire. Mon esprit bourdonne, tourbillonne de nouveau. J'ai froid, mes mains et mes pieds sont glacés, il me ment je le sais.

Le plateau, 13 Décembre 1996.

J'ai passé de longues années à la recherche de la vérité et me voici si loin d'elle. Se peut-il que le chemin en soit ainsi tracé, pour que l'on se perde au premier obstacle. Je pensais avoir franchi les murs de ma propre incompréhension. Mais rien de nos certitudes ne subsiste lorsqu'on s'écarte de la foi. La foi ne résiste pas au doute. A son contact, elle se froisse comme un papier de soie pris dans un léger courant d'air.

Il y a aussi l'irrationnel, ce monde dans lequel je plonge souvent involontairement et qui m'apparaît si réel. Tant d'intuitions, tant d'alertes, tant de pressentiments. Si je devais les remettre en question, alors je crois que je deviendrais folle et sans doute le suis-je incontestablement aux yeux de mes interlocuteurs. Alors parfois je vacille devant mes « petites visions », je perds pieds parce que je ne sais plus qui croire. Moi ou les autres, si rationnellement dubitatifs ? J'aimerais pouvoir maîtriser tous ces processus irrationnels, mais je crois que c'est leur caractère magico-religieux qui leur confère cette importance personnelle. Alors je m'en remets encore une fois au destin. Ce soir, je me sens pourtant légèrement plus calme. Comme l'héroïne de ce roman qui redécouvre peu à peu sa détermination. Puisque je dois m'habituer à la solitude, je la crée pour mieux en déterminer les limites et en retrouver les sensations aiguës.

Peu à peu mes pensées s'éloignent du passé et du futur que je m'imaginai. Pourquoi diable se laisser convaincre que le futur nous appartient ? Rien ne nous appartient, nous ne sommes que les observateurs d'un mouvement oscillant. A tout moment notre vie peut basculer.

Je suis rongée par le doute. Laye, que je suis retournée voir, est muet, mais son regard envers moi et mes souffrances a vacillé l'espace d'un instant. Il a peine à se contenir. Je

compte les jours de la soi-disant absence d'Amédée. Un soir, alors que j'ai traîné des heures dans le soupçon, je décide de rappeler le café. Le garçon me répond :

— Amédée, oui, il est là. Amédée, téléphone !

Je raccroche, j'éclate en pleurs.

Et je hurle c'est un menteur, un menteur, un menteur...un menteur.»

Amédée reviendra me voir trois semaines plus tard. Je ne lui dis rien. Je suis fatiguée des mensonges et des petites suspicions. Il m'annonce qu'il va rester plusieurs jours. Il n'a plus de travail à Kaolack, la saison est terminée et a décidé de reprendre un troisième cycle à la faculté. J'ai peine à le croire. Il revient m'annoncer que nous allons enfin partager de longs moments ensemble. Il sourit, il est gai et m'embrasse. Nous faisons l'amour, tendrement.

Il a envie d'une bière. Il me confie qu'il y a un bout de terrain à vendre pas très loin de l'usine de Kaolack. Le propriétaire a besoin de le vendre vite, il en veut seulement 10 000 Frs CFA. C'est donné !

— Tu peux me les prêter ?

— C'est vrai, c'est vraiment pas cher.

— Tu le verrais, c'est un terrain vraiment bien placé. Alors ?

— Il ne me reste plus beaucoup d'argent, tu sais que mon salaire ne me suffit pas.

— Allez, s'il te plaît, c'est une vraie affaire.

— Tu es sûre que ce n'est pas une arnaque, le type est sérieux.

— Absolument. Il est simplement pressé.

— Bon, d'accord.

— Merci, je te revaudrais cela.

Amédée sort beaucoup. Tous les soirs il est parti quelque part. Il rentre souvent en pleine nuit, l'haleine chargée de bière. Lorsque je l'accompagne, cela ne me dérange pas, mais en pleine nuit c'est différent, je tourne la tête pour ne pas sentir l'alcool qui suinte de sa peau.

Au bout de quatre jours il s'en va dormir chez Laye. Il m'explique qu'ici on ne peut vivre avec une femme tant que le mariage n'a pas été célébré.

— Donc, nous ne pouvons pas vivre ensemble, mais ce n'est pas si grave.

— Et sais-tu quand tu vas revenir ?

— Non, je passe la nuit chez Laye, repars à Kaolack demain. Portes-toi bien.

Et me voici une nouvelle fois seule, devant les cadavres de bière. L'odeur de sa peau en sueur dans les draps, pas d'autres indices de sa présence durant ces derniers jours. Il n'a pas même laissé un journal.

Le plateau, Janvier 1997.

Comment réfléchir correctement à ce que je suis en train de faire. Mon action se base uniquement sur un amour puissant, dont je suis incapable de dire s'il est partagé. L'inconnu des lieux ne me dérange pas, m'exalte même, mais celui des sentiments m'angoisse terriblement. Appelons cela comme l'on voudra : Faiblesse, manque de courage, de curiosité et d'humour ?! Je me sens plongée dans une situation ridicule. Je suis ridicule. Incapable de fureur, Incapable de mettre bout à bout les simples mots de l'unique question pressante : Que veux-tu de moi ?

*Mon sexe, ma présence, mon amour ? Pour combien de temps ?
Un enfant, comme tu me l'as dit un jour avant ton départ de Marrakech, «... pour rester en contact... » Une réponse, une seule de ta part et je pourrais alors envisager le sens de mes actes présents et futurs avec discernement. Mais pour le moment, rien, tu ne veux rien me dire. Je ne sais rien. Bâtir sa vie avec l'autre est peut être la plus grossière erreur à la quelle je pourrais penser. Et pourtant je veux la commettre, dans cette incertitude. Donne moi une réponse même infime...*

La faculté

Amédée réussit à s'inscrire à la faculté. Depuis mon arrivée ici, je n'avais cessé de lui suggérer de le faire, sachant que son potentiel intellectuel était un de ses points forts. Il lui fallut un an avant qu'il ne se décide enfin. Je lui avait assuré qu'à deux, nous pourrions nous débrouiller pour qu'il continue ses études . En plus du troisième cycle, il a choisi un stage d'informatique. Je lui paye son inscription, à sa demande. Les cours sont en soirée, bien souvent il en profite pour aller passer la nuit chez son ami Laye. Laye est devenu celui qui me prend Amédée. Malgré lui, car je n'ai rien à lui reprocher, il est devenu un ennemi, plus vivant que la femme qui est venue à Kaolack, alors qu'Amédée me mentait avec autant de lâcheté. Laye, toujours Laye, encore Laye, il n'y a que Laye qui compte.

Le sujet d'étude du troisième cycle d'Amédée sera le Séné.

- C'est quoi le Séné ?
- Le Séné est une plante aux propriétés laxatives.
- Oh, et depuis quand t'intéresses-tu à ce genre de plantes ?
- C'est un sujet comme un autre.
- Bon, excuses-moi, enfin, dis m'en plus.
- Je vais étudier la quantité présente de l'agent laxatif au cours de l'évolution de la plante depuis sa mise en terre.
- Et, concrètement, ça veut dire quoi ?
- Et bien en fait c'est assez simple, en surveillant et analysant l'agent à chaque stade de sa croissance, je dois déterminer quand par exemple, la plante dispose le plus de cet agent.
- Et tu commences quand ?
- Dès que la faculté me donnera un bout de terrain. Je dois aussi me procurer des graines.
- Cela doit être facile, je suppose que ça s'achète facilement, non ?
- Je ne veux pas les acheter.
- Mais Pourquoi ?
- Je ne vois pas pourquoi je devrais le faire, c'est tout.
- Mais enfin ce n'est sans doute pas cher. Je peux te donner l'argent.
- Non, il n'en est pas question. Je vais aller demain voir une ONG, j'y connais quelqu'un qui pourra me trouver des graines.
- C'est débile, puisque je peux te donner l'argent.
- Je ne veux pas acheter ces graines. J'irai à cette ONG, c'est pourtant clair.
- Non, c'est absurde, au prix où cela doit coûter, à peine celui d'une bière !
- C'est mon problème, et je ne vois pas pourquoi tu te mêles de cela !

Les matinées passèrent, je le retrouvais endormi profondément quand je revenais du bureau. J'essayais de comprendre les changements qui s'étaient opérés en lui depuis qu'il était revenu du Maroc. J'avais souvent entendu ces histoires de couples mixtes, où l'homme se montre radicalement différent dès qu'ils revient dans son pays d'origine. La pression familiale, oui, mais aussi la pression sociale qui est ici très forte, plus pesante peut-être que n'importe où. La société africaine se base sur la solidarité du groupe, l'individu est une partie intégrante de ce groupe. L'en dissocier n'est pas possible. Si un membre du groupe montre une individualité forcenée et ne veut pas participer au groupe en temps qu'élément indistinct, il sera dénigré, sermonné voire exclu. On ne vit pas longtemps seul dans ces pays.

Sept ans de vie à Marrakech et moi qui l'assomme de questions sur sa culture, sur lui et les autres. Je comprend qu'il soit désorienté. Pourtant cela fait une semaine et demie qu'il m'a parlé de cette ONG et il ne m'a encore rien dit.

- Bonjour, tu vas bien ? Tu as bien dormi ?

- M’hummm...
- Il est déjà une heure tu sais.

Il se lève et prend sa douche. J’aperçois son corps légèrement musclé, sa peau est admirablement tendue. Une peau satinée, dont je ne me laisserai jamais. L’eau forme des milliers de gouttelettes sur ces cheveux crépus, comme si elle ne pouvait pénétrer son cuir chevelu, restant ainsi en sa surface. Je goûte ses gestes lents et précis, son long mouvement de main lorsqu’il se savonne le visage. Je le regarde sans pudeur, une femme en aurait-elle avec l’homme qu’elle aime.

- Ton café au lait. Tu as faim ?
- Non, merci.
- Tu es passé à cette ONG.
- Non, pas encore.
- Amédée, qu’est-ce que tu attends ?
- J’attendais l’arrivée de cette femme dont je t’ai parlé.
- Et quand arrive-t-elle ?
- Elle est venue hier je pense.
- Alors ? Tu vas y aller ?
- Mais oui...
- Et le terrain ?
- Quel terrain ?
- Le terrain de Kaolack, tu te rappelles quand même, je t’ai donné l’argent pour le payer. Tu en es où ?
- Hein ? Ah oui, nulle part, le type a décidé qu’il ne voulait plus vendre.
- Et l’argent ?
- Quoi l’argent ? Et bien je l’ai dépensé autrement. Je file moi, à tantôt...

En fait, je ne sais pas à quoi ressemblent les graines de Séné. Je sais qu’Amédée s’en est procuré et que la faculté lui a octroyé un bout de terrain à une dizaine de kilomètres de la ville. Depuis trois jours je le réveille en partant pour le travail, il me l’a demandé. Mais au quatrième matin, alors qu’il cuve toujours ces bières de la veille, je le secoue plus fort.

- Lèves-toi Amédée. Allez, tu dois aller au terrain.
- Laisse moi dormir, pas ce matin, j’veux dormir.
- Amédée, c’est toi qui m’a demandé de te réveiller, alors debout. ! Je t’ai préparé du café, prends le. Aller s’il te plaît...

— Laisse moi dormir. C'est trop loin. J'ai pas envie d'y aller.

Je reviens vers une heure trente. Il n'est plus là. Ses affaires non plus, je m'attends à ne pas le revoir pendant quelques temps. Je frappe la casserole contre l'évier et pousse une belle série de jurons et m'effondre. *C'est de ma faute, je n'aurais pas dû l'énerver.*

Entre ma culpabilité et ma rage de le voir dormir tous les matins, je finis par me rendre compte que je vais encore souffrir de son absence. Les heures vont inexorablement se ralentir, les soirées seront plus ennuyantes, les nuits à ne penser qu'à son retour. Je me sens fatiguée, presque malade, je m'allonge pour faire une sieste. Les joueurs de jembé en décident autrement. Ils sont cinq, les coups font vibrer les murs de la chambre, le lit raisonne, je me cache sous mon oreiller, mais rien n'arrête le martèlement de ces basses fréquences. Je me précipite au balcon.

— Eh, s'il vous plaît ! Oui, vous ! J'aimerais dormir, vous pouvez cessez de jouez ?

Ils me jettent un rapide coup d'œil et continuent à jouer.

— Eh, s'il vous plaît, laissez moi dormir ! Arrêtez, arrêtez, je veux dormir !!

L'un des joueurs tourne son visage vers le balcon et me lance toutes dents dehors :

— Tu dormiras ce soir !

Ils rient tous de bon cœur et recommencent aussitôt à jouer.

— S'il vous plaît, je m'excuse. Vous ne voulez pas jouer moins fort, juste un moment. J'ai besoin d'un moment. S'il vous plaît ?

Cette fois-ci je n'en puis plus, ma voix est une vilaine plainte, qui se perd dans les larmes.

— OK, cinq minutes, toubab !

Je n'en peux plus, tout est trop difficile. Amédée, les joueurs de jembé, le harcèlement des vendeurs, des mendiants, des enfants qui m'interpellent tous les jours dans la rue en répétant :

— Toubab, toubab, oh, oh toubab...

Je descends, les joueurs de jembé ont repris leurs exercices, ils haussent les épaules lorsque je les fustige du regard. La vendeuse de salades en profite pour me mettre ses légumes flasques sous le nez :

- Achètes moi une salade, achètes moi mes salades, elles sont bonnes mes salades, et c'est pas cher, allez combien tu en veux, dis moi.
- Je veux pas de salade.
- Regardes, regardes celles là elles sont fraîches, c'est pas comme les autres, tu vois elles sont bien cachées dans le panier. Elles sont belles mes salades. Tiens prends.
- Non, laissez moi, vous voyez bien que je n'en veux pas.
- Tu en prends quatre et je te donne une en plus. Tiens prends.
- Laissez moi passer et reprenez vos salades. Ca suffit maintenant !!

Je m'enfuis en courant. Je vais être encore en larmes en arrivant au bureau.

La Dakaroise

Ces gens-là, ils ont fait le tour du monde. Les quatre continents et puis tous les pays connus des médias. Ceux dont les capitales sont célèbres pour leur beauté, leurs monuments ou leur guerre. Ils ont refait le tour du monde, dans le sens des aiguilles de la pendule marlboro. Autour d'une bière glacée et blonde, acide et rêche comme la sueur des noirs qui la mettent en bouteille, la gazelle locale. Chacun raconte ses déplacements audiovisuels et de oui dire, pour ces baroudeurs statiques, coincés dans un quartier d'Afrique. Ils l'ont tant rêvée, leur aventure. Quinze années de vadrouille de bars en bars, cinq ans de picole joyeuse à la Dakaroise. Ici, on se sent chez soi. Comme chez "Ginette", le bistrot d'en face l'église du patelin, d'où l'on vient. Les mêmes tubes, les photos et les coupes de foot qu'astique Dédé, le patron. Il y a même les maximes, mais avec les jeunes cons de loubards en moins et « ça, c'est pas un mal ».

Des apéros marathon, des moments qui glissent entre les discussions de tout et de rien. Les élections, l'avion qui vient de s'écraser, la sécheresse, la chaleur et l'ignorance de la populace locale. Nonchalantes, accoudées au bar, il y a toujours quelques nubiles basanées, avec leurs longues tresses artificielles, des ongles en prothèse, au sac à main doré. Ah, comme elles étaient mignonnes, avant qu'elles ne se fanent. Avant, elles étaient tout pleine de la beauté d'un corps jeune et ferme. Une peau satin, d'ambre et d'ombres, les pommettes saillantes, les dents de carnassier, le menton volontaire et la langue si rose...

Rose comme les nappes et les chemises des serveurs ; et les lèvres d'Aïssatou. Ils se rappellent les corps à corps humides dans les étreintes furtives de la moiteur des piaules sordides de l'hôtel d'à côté. Elles auraient été si belles et émouvantes dans l'idéal d'un rêve inaccessible. Mais forcément il y a toujours leur parler vulgaire qui sonne trop vrai la fille de rue. Et Julien de chanter « Femmes je vous aime », alors du coup on y croit toujours.

Et même si Aïssatou a disparu un matin, ils disent qu'elle est partie en Côte d'Ivoire, d'autres, qu'elle est morte du sida, comme tant de filles ici ; tant pis on y retournera ce soir, avec celle-ci ou encore celle-là, elles n'attendent que ça, et puis c'est pas cher.

Je suis assise seule à une table de la mezzanine et commande des cuisses de grenouilles. Je regarde en bas les desperados du plateau. Ils sont là, comme presque tous les soirs, à boire leurs canons, avec Dédé, qui derrière son comptoir règne en maître absolu. Ils est gros comme ces hommes de foire, qui ont tellement respiré de graisse derrière leur fourneaux que leur ventre en est gonflé comme un buveur de bière. C'est un type d'une cinquantaine d'années, au sourire affable avec les habitués, mais franchement grossier avec les revendeurs de rues, des types qui traînent et qu'il ne veut pas voir débouler dans son restau. Je m'attends toujours à ce qu'il sorte le nerf de bœuf ou le vieux fusil. Rien ne m'étonne plus, la propriétaire de la supérette cache bien un flingue dans son tiroir caisse. Ici, les européens sont armés. Ils ont peur, peut-être ont-ils raison, je ne peux en tous cas me barricader derrière mes volets branlants, encore moins me soucier de savoir si je vais me faire tirer une balle dans la peau, par un de ces cinglés, qui parfois disjonctent. J'ai décidé, fort imprudemment sans doute, que je ne pourrais supporter de vivre dans une ville où la peur serait à mes trousses. Je n'ai pas plus de raison d'avoir peur, supporter Dakar est déjà difficile, si je dois m'en méfier, je serai obligée de m'en aller.

C'est un soir ou la solitude me donne envie d'écrire et de les décrire, mes compatriotes. Des épaves sordides qui se rouillent au pastis. A la table d'à côté ils sont une dizaine de pilotes de chasse. Ils discutent entre eux de leur expérience de vols. « ... et je t'explique pas, les G que je me suis pris dans la gueule , c'était dément... » Et chacun y va de son audace et de sa frayeur, « ...mais c'était bon putain ». Je les écoute, qui se coupent la parole, et déblatèrent leurs histoires, dans un français de la zone. Ces militaires sont des pilotes, pourtant ils causent pire que le derniers des beaufs !!! Je ris de ma naïveté et de mes illusions. Les chevaliers du ciel sont aussi minables que les morveux sur leur mobylette.

Je tombais malade, peu de temps après. De n'avoir plus de certitude, de l'entrave de mon amour, perdant chaque jour un peu plus de mon honneur, de mon endurance et de ma fierté.

La raison s'apparente alors, au monde des autres, de ceux qui ne semblent jamais avoir connu la douleur, celle qui le matin vous déchire les entrailles et la matrice inféconde.

J'engageais alors un long et progressif processus de destruction du peu de confiance qui me restait. Je devins irrémédiablement seule, en cette terre chaude et moite. Refermant les volets de la chambre pendant de longs jours, des nuits qui n'en finissent pas de cauchemars éveillés, des cris silencieux que l'on jette aux ombres fantômes. Bientôt je regarde les cafards avec admiration : ils sont comme les vautours sur le toit de la boucherie, patients, même si un rien les effraie. Ils sont comme moi, en attente de son retour.

Les rats

J'ai fini par accepter l'indépendance d'Amédée, pensant que si je ne lui posais plus aucune question, ne lui faisais plus de reproches, il se sentirait rassuré. Je ne lui dis rien qui pourrait le contrarier. J'ai aussi décidé de ne plus déborder de tous gestes de tendresse et d'affection qui me paraissent superflus. C'est un homme distant, pudique et réservé lorsqu'il est avec moi en société. La nuit je le regarde dormir et lorsqu'il me serre enfin dans ses bras, la sensation de bonheur que j'éprouve comme une immense récompense me comble. Un matin, je pense à son travail à la faculté, il ne m'en parle jamais, pourtant j'aimerais partager avec lui ses découvertes.

- Comment vont tes études sur les plants, ils doivent arriver à maturité maintenant ?
- En fait, j'ai pris du retard.
- A bon, pourquoi ?
- Tu te rappelles le terrain que m'avait proposé l'université ?
- Oui, celui qui était à la sortie de la ville.
- A la sortie ? Oui, tu parles, à une heure et demi en car rapide !
- Et alors ?
- Et bien j'ai réussi à obtenir que je plante sur une bande de terrain dans l'enceinte de l'université.
- Mais c'est génial. Et alors ?
- J'avais demandé au jardinier de s'en occuper, c'est ce qu'il a fait d'ailleurs.
- Oui, et ? Tu as commencé tes recherches, non ? Depuis tout ce temps !
- Non, pas encore.
- Comment cela, cela fait plus de trois mois que tu as ces graines ?

- Oui, et bien, le jardinier les a semées, mais les rats ont tout dévasté.
- Non, Cela n'est pas vrai ? Donc tu n'as rien fait ! Tu n'as rien commencé depuis trois mois, tu te rends compte !
- Ecoutes, j'ai plus envie d'en parler.

Il prend son journal qu'il vient d'acheter et plonge son regard dedans. Je reste à le regarder, cherchant un moyen de me contrôler, de ne pas exploser.

- Et tes cours d'informatique, c'est intéressant au moins.
- Hein ?
- Tes cours d'informatiques, tu ne devais pas y aller tous les mardis et jeudis ?
- Oui.
- Alors pourquoi tu n'y vas plus.
- J'y vais.
- Non, désolée, tu n'y vas plus, ou alors ils ont changé les horaires, parce que tu étais avec moi les dernières fois.
- Oui, c'est ça, ils ont changé les horaires.

Je ne peux me contenir et tout à coup éprouve le besoin de changer d'air. J'attrape mon sac et sors bruyamment. Que fait-il de son temps, que fait-il de ses journées ? Pourquoi me ment-il encore et toujours.

Je reviens au bout d'une demie heure, fatiguée et trop angoissée pour me retenir plus. Je voudrais qu'il me dise la vérité, une fois, une seule fois. J'ouvre la fenêtre de ma chambre, décidée cette fois à en finir avec ses petits mensonges ridicules. La pièce est vide, il a pris son sac.

Ce soir, j'écris et réalise mon deuxième renoncement à mon amour. Je dois le faire, pendant que j'en ai encore la conviction. J'ai besoin de la certitude que je dois désormais me libérer de mes sentiments, comme pour repartir vers l'errance. Mais cette errance me fait peur aujourd'hui. Et j'ai honte. J'ai perdu de mon courage. Je ne peux me battre contre des sentiments si puissants. Ils me submergent. J'essaye de les repousser, de les fuir, de les tordre comme l'on essore un linge pour en retirer l'eau savonneuse. Mais le chagrin intérieur vient le souiller de nouveau. Et je pleure encore, et encore...

Alors je prie, pour qu'un miracle advienne. Je me raccroche au monde imaginaire de la présence éthérée de grand-mère, ange gardien de mon existence. A cette foi mi-païenne, mi-

ésotérique, je crie les mots de ma douleur, implore le destin de m'ignorer, de ne plus me voir, d'oublier mon visage gonflé de l'angoisse sourde et destructrice.

Je glisse, le trou est béant, je glisse et j'entends l'écho de ma chute, alors je ris de cette descente aux enfers. J'ai embrassé l'amour de l'être unique de si près. Je m'y suis fondue, et m'y noie. Mon âme est morte de s'en être séparée. J'étouffe, je recrache les eaux, perds pied. Je n'arrive pas à atteindre la berge, elle est si loin et si proche, le ressac de ma folie m'en éloigne, chaque fois que je veux la toucher.

Simon

Simon est passé me voir, je lui ai dit que j'étais malade et très seule. Il profite d'un voyage à Dakar pour me consacrer un peu de sa gentillesse. Il arrive avec quelques fruits. Je le remercie, mes yeux se remplissent de larmes.

- Simon, excuses moi, mais ton frère ne m'a plus fait de cadeau depuis un premier bouquet, le seul qu'il m'ait jamais offert. C'était à Marrakech, au tout début de notre relation. A cette époque, il était un peu amoureux. Oh, Simon, je suis si désolée de pleurer comme ça.
- Ne t'inquiètes pas. Pleures, si cela te fait un peu de bien.
- Je ne sais plus quoi faire, ni comment me comporter avec Amédée. Un jour il veut me quitter, un autre il revient. Et moi, je suis trop amoureuse et dépendante de lui pour partir. Je suis seule ici, tu comprends, alors j'aimerais pouvoir compter sur lui, mais je n'arrive pas à savoir ce qu'il pense et surtout ce qu'il fait. Je deviens folle. Tout se mélange, tout est flou, je ne comprends plus rien. Oh, plutôt si : je sais qu'il me tire un peu plus chaque fois vers le bas.
- Tu sais, je ne connais pas beaucoup mieux mon frère que toi. Il ne parle jamais de lui. Il est très solitaire. Mais je crois que tu as raison, il te tire vers le bas, comme il peut le faire quelques fois avec moi.
- Tu me comprends alors ?
- Oui, bien sûr.
- Simon, si au moins je savais s'il m'aime encore un peu !
- Le sait-il lui même ?
- Ne peux-tu pas lui parler, moi, je n'y arrive pas ; Je n'arrive à plus rien d'ailleurs, tout est si confus.
- Reposes toi, soignes-toi et arrêtes de trop penser. Je vais essayer de lui parler d'accord ?

- Merci Simon. Merci, tu es quelqu'un de bien, tu sais.
- Prends soin de toi.

Amédée m'appelle quelques jours plus tard.

- Qu'est-ce qui te prends, tu n'es pas bien de mêler mon frère à ma vie, je te le défends de recommencer, tu m'entends.
- Mais ?
- Ecoutes, tu ne parles de mes relations avec toi à personne, tu as compris, je ne supporterai pas ça une deuxième fois. Ma vie ne les concerne pas.
- Amédée, je n'ai pas voulu te choquer, je ...

Il a raccroché. Sa voix était sèche, son intonation si dure envers moi. Je tremble en raccrochant le combiné. Je crois que cette fois-ci je l'ai perdu définitivement.

Allez, venez Milord

Voici trois jours que je n'ai pas quitté la chambre. Trois jours passés à dormir, en espérant que les médicaments puissent faire leurs effets. A vrai dire j'espérais tomber réellement malade, pour ne plus aller au bureau, comme lorsque enfant, je pouvais tout inventer pour échapper à la monotonie de l'école.

A trente ans, mon dégoût des jours qui passent sans que rien de plus n'arrive, n'a toujours pas changé. Alors je m'enferme désormais à l'abri de la lumière et des gens. De ces touristes, dont la peau rougie, ressemble à de la viande en décomposition. Mille tâches diverses ou excroissances minuscules se dispersent, roses et violettes sur cette surface granuleuse et cadavérique. Parfois, je regarde ma peau si flasque où les reflets violacés des veines tissent un réseau étrange au-dessus de la laitance. Mon dégoût s'atténuera certainement. Il n'est dû qu'à mon habitude de ne vivre qu'auprès de ces gens dont les corps me subjuguent. Peaux tendues et luisantes, corps sans âge, où les rides n'apparaîtront que bien plus tard. Et moi, je suis déjà vieille.

Aujourd'hui j'ai peur. Et quand cela m'arrive, je me cache derrière des volets clos. Enfant, je trouvais refuge dans un placard. C'est un peu comme s'il n'y avait plus d'espoir. Quelques minutes où je touche la mort de si près. J'ai surtout froid et je suis fatiguée. A trouver le monde incohérent et terrible, c'est pas étonnant que la lumière m'aveugle.

Quand je n'en peux plus de tourner et retourner mes fautes envers lui, je sors à la nuit tombée, au café d'en face. Une amie y joue du piano et chante Barbara. Barbara et les autres. Alors, quand j'ai trop bu, je me mets à danser autour du piano. Je tourne, tourne, jusqu'à ce qu'elle me dise qu'il faut maintenant que je m'assoie. Mais moi, je veux oublier, encore et encore, le puits dans lequel mon esprit est sans cesse aspiré. La spirale qui me happe et les délires plus noirs et plus destructeurs qui me poussent à la folie, je les ai compris. Je deviens folle, alors, pour mieux en vivre les sensations de douleur, j'ai décidé de vivre cette descente vers les gouffres de la perte de ma personnalité, je me ridiculise en public, m'auto-fustige, me dégoûte et pourtant je jubile d'aller plus loin dans un état de déraison profonde. Puisqu'il me faut vivre l'humiliation, je la provoquerai moi même, pour moi seule. Je passe de longues journées à errer entre mes délires, déchire les restes de quelques souvenirs heureux. Je m'invente une réalité plus sombre que celle qui ne l'était déjà.

Ma dignité s'étirole, il ne me reste plus rien d'autre que des aigreurs et des crises de paludisme qui n'auront jamais été que tremblements psychosomatiques. J'ai froid, et la fièvre qui me fait trembler est si forte que je demande sans cesse que l'on me couvre. Mais il n'y a personne à côté de moi, personne pour me couvrir, alors je pleure. J'implore Dieu, et m'étouffe dans ma solitude.

Il est 21h30. J'achève ces deux semaines dans un calme précaire. Je n'ai pas résolu non plus toutes les énigmes. Je sens que je dois poursuivre ma vie dans le "non espoir" d'André Conte Sponville. Jouir des instants de petites joies, que je suis seule à reconnaître. Retrouver la force d'avancer. Mais m'a-t-on un jour épaulée ?

Je me revois, partant un matin, avec la chienne sur les routes de France, balayées par les rafales de vent et de pluie. Traverser l'Espagne toujours si triste et plus désertique encore. Le bonheur du voyage. Le bonheur de la liberté. Je n'avais pas peur à ce moment là du futur, ni du temps qui passe. J'étais bercée par le silence des kilomètres, et rassurée par la compagnie fidèle de Témesta. Des heures, des jours, instants sans fin, je goûtais l'errance.

Je me demande pourquoi l'esprit est si vulnérable ; pourquoi est-il incapable de se discipliner, lorsque les désirs l'assaillent. Le regard de cet homme et je deviens impuissante. Tout mon être n'aspire qu'à retrouver la plénitude perdue. L'éternel recommencement,

l'éternel retour vers l'éden. J'aimerais donner un nom au vide de mon estomac, une raison plus digne du sentiment d'avoir perdu quelque chose. Est-ce la mort d'un moment précieux ou la mort elle-même qui lui donnait cette infinie tristesse. Il y avait pourtant beaucoup plus, non pas de l'amour, mais une douceur si particulière, de celle qui fait accepter l'irréversible. Est-ce cela la mort ? L'état fœtal, l'océan de ouate... toutes ces images qui ne cessent de m'attirer vers elle. Comment puis-je encore me prendre au jeu et quel bonheur de retrouver ces états ; sont-ils là pour me rassurer et me rappeler que je suis encore capable d'aimer. Je me demande pourquoi l'esprit est si vulnérable ; pourquoi est-il incapable de se discipliner, lorsque les désirs l'assaillent. Le regard de cet homme et je deviens impuissante. Tout mon être n'aspire qu'à retrouver la plénitude perdue. L'éternel recommencement, l'éternel retour vers l'éden. J'aimerais donner un nom au vide de mon estomac, une raison plus digne du sentiment d'avoir perdu quelque chose. Est-ce la mort d'un moment précieux ou la mort elle-même qui lui donnait cette infinie tristesse. Il y avait pourtant beaucoup plus, non pas de l'amour, mais une douceur si particulière, de celle qui fait accepter l'irréversible. Est-ce cela la mort ? L'état fœtal, l'océan de ouate... toutes ces images qui ne cessent de m'attirer vers elle. Comment puis-je encore me prendre au jeu et quel bonheur de retrouver ces états ; sont-ils là pour me rassurer et me rappeler que je suis encore capable d'aimer.

_Et eux ne pouvaient pas payer les autres.

_Non, je te dis que je les avaient invité.

_Bref, c'est avec mon argent que tu invites tes copains. Et ce matin, il ne me reste même pas de quoi acheter un paquet de cigarettes. Je suis sûre qu'il restait 60 000.

_Ecoutes bien, c'est la première fois qu'on me traite de voleur, et ça, je peux te le dire, personne, tu entends, personne n'a jamais osé le faire. Je m'en vais. Et, cette fois-ci, c'est définitif, T'as compris !

J'erre dans la chambre. Elle sent toujours la pisse de souris. J'erre dans la poussière qui recouvre la commode et dans les grains de sable, particules de mes souvenirs. Il est absurde ce rêve d'enfant. Un homme est venu, il est reparti. Je l'aime. J'aime son sourire. Ses yeux. Sa peau. J'aime quand il me parle. J'aime l'entendre lire quand mon corps fiévreux s'accroche à ses mots. J'aime quand il me touche, quand il me caresse. Quand sa peau devient moite et ma main glisse sur ces muscles tendus. Ma peau luisante, ses mains sur elle qui la parcourt. L'odeur de son ventre. Ma main dans ses cheveux. Ma main qui veut lui écrire des mots entre les lignes de ses formes charnues. Premiers mots

silencieux de mon amour infini. Verbes interdits d'une âme sous l'emprise de la passion. Adjectifs imaginaires, mon esprit les découvre juste pour lui dire : ma découverte de l'amour puissant, mes sentiments qui m'enchaînent. La douleur qui se déchaîne quand je ne t'ai plus auprès de moi. Du vide de mon ventre. De la perte de ma volonté, de l'illusion de mourir.

Je veux mourir maintenant. Je ne peux pas survivre à moi même. J'ai tout enduré. Mais jamais je ne pourrais consentir à faire semblant d'être heureuse. Je ne le serai plus. Non, jamais plus. Ainsi je veux partir. Tout a été donné. J'ai déjà un ventre qui perd sa substance de vie. Et je vomis mon futur avec la conviction que la mort n'est qu'une illusion.

6 novembre 1997

Mes parents arrivent bientôt et Amédée m'a quitté. Une rupture à dix francs, Tout à dix francs ! C'est les soldes d'automne !

Y'a pas d'automne ici. Y'a que le bruit de la nuit, Témesta qui perd du sang et mes cauchemars.

De mon inconscient se déverse mon chagrin, mes interrogations :

M'a-t-il quitté pour une jeune femme sénégalaise ? M'a-t-il jamais aimé ? Tout ceci est-il vraiment de ma faute ?

Cette fois-ci, il me dit qu'il ne reviendra plus. C'est ce que je voulais entendre et pourtant je suis si triste. Oui, je désirais que cette absurde relation s'arrête, que cessent mes attentes, et la douleur permanente que son absence provoquait. Je désirais retrouver la jeune femme heureuse que j'ai été. Un peu de paix et de la sérénité de croire qu'un jour la rencontre avec un autre homme est possible. Généreuse, oui je l'ai été.

Mais, dans mon sommeil agité, j'ai effacé l'achat d'une bouteille de gaz, payée avec ce billet de 1000 Frs CFA, le soir même. Il n'avait pas tort. Mais ce n'était pas une raison pour partir définitivement. Non, sans doute pas. Maintenant qu'il m'a quittée, alors que je désirais le faire sans en être capable, je me demande si ma faiblesse n'a pas été l'instigatrice de cette odieuse mise en accusation ?

Vendredi 28 novembre 1997

J'ai franchi la frontière, celle qui me sépare de cette contrée marécageuse que j'ai traversée pendant plus de deux années. Les jambes en sang, du sang qui supprime la nausée des plaies d'insectes. Deux années terribles, que je regarde avec effroi. Perdue, isolée,

gesticulant contre toutes sortes de visions terribles, l'ange de la mort flirtant avec mes songes, combien de ces nuits humides ? Une frontière au-devant du réel incompréhensible d'êtres intangibles et enjôleurs. En épuisant mon courage, ma générosité, mon amour. Je vous hais, souvenirs vivants de cette épopée. Vous m'avez salement menti. Adieu chairs de mes nuits, adieu épousailles tendres, la charogne de vos désirs pue.

Dans quelques années je ne regretterai rien, ni de vous, ni de mes erreurs. J'en suis seule responsable et les mots sont joueurs, si merveilleusement beaux, parce que j'ai toujours en mémoire ceux des êtres qui m'ont vraiment aimé. Les autres traverseront les silences et le brouhaha de la ville. J'oublie leurs sons, leurs inutiles suites de phrases impérieuses, parce que les discours s'évaporent.

_ Et eux ne pouvaient pas payer les autres.

_ Non, je te dis que je les avais invité.

_ Bref, c'est avec mon argent que tu invites tes copains. Et ce matin, il ne me reste même pas de quoi acheter un paquet de cigarettes. Je suis sûre qu'il restait 60 000.

_ Ecoutes bien, c'est la première fois qu'on me traite de voleur, et ça, je peux te le dire, personne, tu entends, personne n'a jamais osé le faire. Je m'en vais. Et, cette fois-ci, c'est définitif, T'as compris !

J'erre dans la chambre. Elle sent toujours la pisse de souris. J'erre dans la poussière qui recouvre la commode et dans les grains de sable, particules de mes souvenirs. Il est absurde ce rêve d'enfant. Un homme est venu, il est reparti. Je l'aime. J'aime son sourire. Ses yeux. Sa peau. J'aime quand il me parle. J'aime l'entendre lire quand mon corps fiévreux s'accroche à ses mots. J'aime quand il me touche, quand il me caresse. Quand sa peau devient moite et ma main glisse sur ces muscles tendus. Ma peau luisante, ses mains sur elle qui la parcourt. L'odeur de son ventre. Ma main dans ses cheveux. Ma main qui veut lui écrire des mots entre les lignes de ses formes charnues. Premiers mots silencieux de mon amour infini. Verbes interdits d'une âme sous l'emprise de la passion. Adjectifs imaginaires, mon esprit les découvre juste pour lui dire : ma découverte de l'amour puissant, mes sentiments qui m'enchaînent. La douleur qui se déchaîne quand je ne t'ai plus auprès de moi. Du vide de mon ventre. De la perte de ma volonté, de l'illusion de mourir.

Je veux mourir maintenant. Je ne peux pas survivre à moi même. J'ai tout enduré. Mais jamais je ne pourrais consentir à faire semblant d'être heureuse. Je ne le serai plus. Non,

jamais plus. Ainsi je veux partir. Tout a été donné. J'ai déjà un ventre qui perd sa substance de vie. Et je vomis mon futur avec la conviction que la mort n'est qu'une illusion.

6 novembre 1997

Mes parents arrivent bientôt et Amédée m'a quitté. Une rupture à dix francs, Tout à dix francs ! C'est les soldes d'automne !

Y'a pas d'automne ici. Y'a que le bruit de la nuit, Témesta qui perd du sang et mes cauchemars.

De mon inconscient se déverse mon chagrin, mes interrogations :

M'a-t-il quitté pour une jeune femme sénégalaise ? M'a-t-il jamais aimé ? Tout ceci est-il vraiment de ma faute ?

Cette fois-ci, il me dit qu'il ne reviendra plus. C'est ce que je voulais entendre et pourtant je suis si triste. Oui, je désirais que cette absurde relation s'arrête, que cessent mes attentes, et la douleur permanente que son absence provoquait. Je désirais retrouver la jeune femme heureuse que j'ai été. Un peu de paix et de la sérénité de croire qu'un jour la rencontre avec un autre homme est possible. Généreuse, oui je l'ai été.

Mais, dans mon sommeil agité, j'ai effacé l'achat d'une bouteille de gaz, payée avec ce billet de 1000 Frs CFA, le soir même. Il n'avait pas tort. Mais ce n'était pas une raison pour partir définitivement. Non, sans doute pas. Maintenant qu'il m'a quittée, alors que je désirais le faire sans en être capable, je me demande si ma faiblesse n'a pas été l'instigatrice de cette odieuse mise en accusation ?

Vendredi 28 novembre 1997

J'ai franchi la frontière, celle qui me sépare de cette contrée marécageuse que j'ai traversée pendant plus de deux années. Les jambes en sang, du sang qui suppure la nausée des plaies d'insectes. Deux années terribles, que je regarde avec effroi. Perdue, isolée, gesticulant contre toutes sortes de visions terribles, l'ange de la mort flirtant avec mes songes, combien de ces nuits humides ? Une frontière au-devant du réel incompréhensible d'êtres intangibles et enjôleurs. En épuisant mon courage, ma générosité, mon amour. Je vous hais, souvenirs vivants de cette épopée. Vous m'avez salement menti. Adieu chairs de mes nuits, adieu épousailles tendres, la charogne de vos désirs pue.

Dans quelques années je ne regretterai rien, ni de vous, ni de mes erreurs. J'en suis seule responsable et les mots sont joueurs, si merveilleusement beaux, parce que j'ai toujours en

mémoire ceux des êtres qui m'ont vraiment aimé. Les autres traverseront les silences et le brouhaha de la ville. J'oublie leurs sons, leurs inutiles suites de phrases impérieuses, parce que les discours s'évaporent.

Dieu m'avait donné la joie et la renaissance. Il m'a montré la voie de l'humilité. Combien de fois vais-je trébucher ? Et si je m'écorche sur ces morceaux de vérité, j'avancerai encore au travers du sombre brouillard de la cupidité de l'autre. Oh, Talibés, votre quête n'est qu'un pauvre péché.

Demain sera un bon jour pour renaître.

Le carnet gris

Sur la deschutes.

*Ce ciel par exemple :
gris, bouché, mais il ne neige plus
c'est déjà ça. J'ai
si froid que je ne peux plus plier
les doigts.
Ce matin en descendant la rivière
nous avons surpris un blaireau
dévorant un lapin.
Un museau barbouillé de sang,
et au-dessus des yeux perçants :
ne pas confondre la valeur guerrière
avec la grâce.*

*Plus tard, huit colverts passent au ciel
sans un regard pour nous. Dans la rivière,
Franck Sandmeyer lance, lance
en quête de truites. Cela fait
des années qu'il pêche dans cette rivière
mais selon lui
février est le meilleur mois.
De mes doigts nus j'essaye de débrouiller
un écheveau de Nylon.
Loin d'ici_
un autre homme élève mes enfants, et
couche avec ma femme, couche avec ma femme.*

Raymond Carver.

Le retour

J'ai perdu Témesta, et avec elle une part de ma vie en transit. Je pense à elle souvent, je voudrais qu'elle m'accompagne comme elle l'avait toujours fait. Je me sens seule, désemparée, réduite à pas grand chose. Les angoisses sourdes et lancinantes sont encore là, toutes proches. Elles me harcèlent, me hantent. Je revois son regard terrifié, quand le venin de la mort repoussait ses globes oculaires en dehors des ses orbites. C'était le matin de mon départ définitif de Dakar. Mes valises étaient prêtes, ne contenant qu'une partie de mes affaires, certains de mes livres pourraient m'être envoyés plus tard. Témesta souffrait depuis des mois d'un sarcome, un cancer vénérien, que le vétérinaire n'avait pu enrayer. Je ne pouvais la transporter dans cet état de perte de sang permanent. Je repoussais à ce dernier quart d'heure, son rendez-vous avec la mort. L'apprenti vétérinaire est arrivé en retard. Je lui demande s'il sait comment faire. Il m'assure que ce ne sera pas un problème. Témesta me regarde, j'aimerais lui dire que je ne peux partir avec elle, qu'elle est perdue, que je ne veux pas la perdre et pourtant... L'apprenti sort de son sac les fioles de poison. Je reste là, caressant Témesta et lui répétant sans cesse, comme à moi même :

« T'inquiète pas, ça va aller. T'inquiète pas tout va bien se passer, je t'aime, je t'aime très fort... Tu as été ma meilleure amie, la plus fidèle...Doucement, doucement.... »

Le venin est déjà dans son corps. Les secondes deviennent minutes et Témesta se raidit, elle me regarde effrayée. Ses yeux gonflent, ils sortent maintenant de leurs orbites. Je ne la reconnais plus. Elle continue à me regarder et je pleure de la voir terrifiée. Je crois qu'elle a compris maintenant, je n'arrive plus à soutenir son regard déformé par la peur et cette substance de mort qui n'en finit pas de se distiller.

« Mais faites quelque chose, vous ne voyez pas que ça dure trop longtemps, faites quelque chose, elle souffre, ça dure depuis trop longtemps ! »

Je suis au bord de l'hystérie. J'ai envie de lui crier qu'il n'est qu'un imbécile, que ce n'est pas le bon dosage, qu'on a pas le droit de faire ça, pas comme ça. Il lui refait une injection. Je deviens folle, Témesta continue de me regarder, je l'entends m'appeler, m'interroger. Je me déteste, comment ai-je pu faire une chose pareille, à celle qui ne m'a jamais trahi ? Je

m'effondre et crie maintenant à cet apprenti de lui faire une troisième injection, de l'emmener dans sa voiture, je n'en peux plus, c'est trop dur d'assister à une agonie qui n'en finit pas. Je n'arrive pas à me calmer, rage, peine, souffrance, sanglots, honte aussi.

Le taxi est là. Je traîne mes valises. L'apprenti est parti, Témesta dans le coffre. Je me hais, comment ai-je pu l'abandonner dans ses derniers moments ? L'homme du taxi ne pose pas de questions, il voit le reflet d'un regard hébété dans son rétroviseur, qui fixe un point de non retour. Je quitte ce pays dans la douleur de ce qui y fut mon combat de l'amour et la découverte de ma propre lâcheté.

Le Niokolo Koba a fermé

Je suis partie de Dakar, sans prévenir Micheline. Que devient-elle, après ces mois ? J'aimerais lui dire mon dégoût de moi même, j'aimerais lui crier :

« Fuis cette terre, peau morte et lambeaux, vois d'autres lieux où le silence s'entend, la vie surgir au printemps, là où la lumière n'éclaire pas des âmes avides et cupides. Viens goûter aux délices sucrés de mon pays, écouter les murmures des campagnes, le bruit de la ville qui s'éveille, sentir la fraîcheur des matins et jouir d'une journée accomplie. »

Mais son cœur, elle lui a pris, l'Afrique. Qu'en fera-t-elle, un sable fluide entre les mains d'un homme qui passe...Elle murmure l'Afrique, l'horreur des jours où la lumière éblouit les lindeuls. Elle guète ses proies, une âme encore vierge et naïve, qu'elle broie. On dit que les sorciers s'abreuvent du sang des faibles. Nul besoin de magie pour périr étouffé, notre condescendance et notre culpabilité de « petits blancs » trop riches, nous rendent au ridicule de ce que nous avons toujours été à leurs yeux : un fantôme qui sent le cadavre.

Mais Micheline est pareille à cette femme que j'étais devenue. Se laissant bercer par l'illusion d'un amour sans devenir. Par notre stupidité à croire en une passion, pourtant si destructrice, perdant jour après jour les maigres ressources de notre lucidité. Tirillées par la douleur de leurs absences répétées et injustifiées, mais parce que nous sommes des européennes, nous ne savons les retenir. Alors, notre incompréhension se mêle de terreur et d'effroi. Nous sommes celles qui culpabiliseront sans cesse, envers les enfants, les mendiants, les hommes de cette société terrible, prompte à exploser en violences inouïes, aussi cruelles, que soudaines. Une société qui interdit l'épanouissement individuel, pressurant celui qui

gagne un peu, au profit de ceux qui resteront inactifs toute leur vie. Nous aimons ces hommes à la folie, désirant les sortir d'une condition que nous jugeons inacceptable. Mais jamais nous n'aurons le courage d'admettre que nous avons été des trésors de naïveté et d'abnégation. Absurdité de ces femmes enchaînées à un amour si puissant qu'elles sont incapables d'en révéler les failles profondes. Terribles destinées à la dérive, d'un amour passionnel, rêvé inconditionnellement. Les mères Thérèse d'un don vers l'absolu, de l'aveuglement permanent devant la cupidité et la manipulation grossière de ces êtres portés au sérail de notre Eden de l'amour.

Des histoires dont la cruauté n'est que notre innocente naïveté, attachée à nos rêves d'enfants trop gâtées ! Et de ces hommes qui en profiteront le temps d'une saison sèche !

Micheline. Que deviens-tu ? Les somnifères ont-ils eu raison de toi ? Cet homme passe-t-il encore te surprendre dans tes nuits agitées qui n'auront plus de fin ? Tu avais tout perdu. L'argenterie et la voiture vendue, le Niokolo Koba fermé, tu es partie dans un petit logement sordide. Attendant encore avec espoir. Mais cet homme t'avait déjà tout pris. Il n'y a plus rien désormais qui l'intéresse. Pas un sou, ni d'objet à dérober. Alors il scrute celles qui arrivent avec leur regard stupide d'émerveillement ou de compassion. Et il les observe, comme un chasseur surveille sa proie. Tu ne l'as jamais admis, mais c'est au milieu de son tableau de chasse, que tes initiales sont en train de s'effacer. Pauvre Micheline, tu n'as pas su le regarder comme il était. Tu voulais toi aussi lui dire que vous formeriez le plus chanceux des couples. Ton corps a-t-il explosé comme le ballon de ces enfants qui crient sur les trottoirs sales de ton quartier ? Ou ton âme n'est-elle plus qu'un peu d'oxygène dilué, flottant au gré des vents d'un cyclone plus terrible ?

Je ne saurai ce qu'il est advenu de cette femme si pleine de sa joie d'aimer. Un bonheur qui dura quelques semaines, seulement. Juste quelques semaines...pour des mois de souffrances et cette lente descente vers les enfers.

Le jardin des dieux

Je n'ai plus confiance en les hommes. Je ne peux les concevoir qu'infidèles, dissimulateurs et lâches. Je les hais, plus profondément je ne n'aurais pu le croire. Je n'arrive pas à imaginer que je serai heureuse un jour, aux côtés d'un de ces types. Ils me font peur désormais, une fracture ouverte laisse souvent des séquelles. Je n'aimerais certes plus de la

même façon. En donnant mon âme, ma vie, je fus imprudente, naïve et sotte, mais surtout admirative de mon propre dévouement et de l'amour infini que j'ai laissé derrière moi. Je peux désormais comprendre ceux qui se réfugient dans l'égoïsme et l'individualisme. C'est leur plus grande force et le bouclier idéal. Une étincelle de vie brille encore au travers de mes larmes. Elles s'écoulent sur une peau desséchée, suivent le chemin tracé par les rides de la détresse. Mon visage est couleur de tuffeau. On y lit bien plus que la peine, le vieillissement ou la honte. Je n'ose regarder les mois à venir. Tout me fait peur, moi qui me pensais déterminée, me voici brisée, exsangue. Cet homme m'a détruite, poussée vers ma propre folie, me regardant, impassible, tout au long de ma lente chute. Ne ressent-il pas le moindre remords ? Sa perversité est-elle si abjecte, qu'il s'amuse encore de mes supplications ? Comment peut-on détruire impunément un être avec autant de facilité et si peu de conscience ?

J'essaye de le chasser de mes souvenirs, mais le temps n'efface pas les cicatrices. Elles sont profondes et irréversibles. Elles confèrent aussi au visage, le charme de ceux qui ont vécu. Avec mes quatre vingt kilos je ne ressemble à rien. Le regard des autres ne se pose plus sur moi et c'est agréable de se laisser oublier. Agréable, de n'être qu'une masse sans plus de formes féminines, qui traverse les rues comme ces vieilles, dont le visage est dissimulé par un voile noir. Je ne suis plus objet de convoitise, parce que j'ai décidé de disparaître aux yeux de ces hommes qui me terrifient désormais. Alors, je panse mes plaies et contemple mon nouveau lieu de vie.

Les oiseaux sont venus à ma fenêtre ce matin. Ils sont attentifs et sont curieux de chacun de mes mouvements. Ils s'accrochent aux grilles et picorent le verre des carreaux. Je les observe avec tendresse, ces gros moineaux bruns avec une huppe sur la tête. Je reste installée sur la banquette, je ne veux les effrayer et de les voir ainsi s'occuper de moi, me ravit. Cette maison m'accueille comme si j'étais la bienvenue. Pourtant je la trouvais froide, humide et trop enclavée au bout de cette piste. Il faut traverser un no man's land, une grande décharge de sacs plastiques noirs où traînent chèvres et moutons, avant de rejoindre le portail de la propriété. Ce n'est qu'à ce moment là, en franchissant la grille en fer rouillé que se découvre le verger. Grenadiers, citronniers, mandariniers y apportent les odeurs sucrées du printemps. La nuit, les fleurs se referment doucement, mais leur parfum s'exhale avec plus de puissance encore. La rumeur de la ville est perdue entre le hennissement des ânes du quartier populaire qui se devine derrière la maison, et les mobilettes qui passent à proximité. J'écoute le muezzin chanter, il est 5 heures du matin, l'air est limpide de silence, l'appel à la prière berce les esprits éveillés. Je n'ai plus envie d'affronter la circulation, le jardin est devenu celui de

mon éden, le symbole de ma renaissance au bonheur. Après avoir tout perdu, il me semble pouvoir retrouver ici tout ce que je n'aurais jamais pu penser espérer. Je loue la vie, la chance de me donner une maison et un endroit où je peux me sentir en sécurité. Alors je regarde les plantes devant la minuscule terrasse, s'épanouir et m'offrir leurs roses pâles et fragiles. Je ne suis pas comme elles, mon désir de vivre, de réussir me gonflent d'un orgueil nouveau. J'oublierai, j'en suis capable. Je reconstruirai un univers, dussé-je le quitter un jour.

Les chantiers et leur défi, le goût du ciment et l'odeur de la sueur. Le thé à la menthe de la théière en fer blanc, culottée et noire de la suie du charbon. Les coups de masse et le rythme des outils. De ces murs qui s'élèvent, du travail qui construit, du labeur des ouvriers, des coups de gueules et des réconciliations. La brutalité de certains regards, le sourire des manœuvres. Me sentir couverte de la poussière des gravats et de la terre qu'on charrie, de l'odeur des enduits encore frais, des corps en mouvements sous cette chaleur qui t'enveloppe et te protège soudain des maux du reste du monde. Parce que tu ne penses plus à rien d'autre que la transformation de l'espace qui sort des mains de ces hommes. Fort, alors, est le respect des petites gens. On ne se parle plus, le geste exprime, le regard critique et juge ; L'approbation muette du travail accompli de chacun. Il y a alors tous les défauts que ton œil perçoit avec l'acuité du mécontentement. Mais rien ne sera parfait, laissons cette illusion à Dieu. Et rendre à l'homme son imperfection est sans doute le plus beau moment d'une création imparfaite et inachevée. Une profession de foi, où le fléau d'une passion te fait oublier jusqu'à ta propre vie. Cette vie s'exprimera-t-elle alors dans les choses que l'on construit ou dans celle qu'il faut un jour écrire et contenir dans le testament d'une pensée, qui privée d'enfantement, trouvera sur la page imprimée, un succédané du legs universel ? Faut-il que nous soyons avides d'éternité pour que nous restions ainsi poussés par le désir de perdurer au travers d'un art. En définitive nous cherchons en vain une reconnaissance que nous sommes incapable de nous accorder. S'aimer pour ce que nous faisons et apportons à l'autre ne devrait pas être si compliqué. Je n'arrive pas à me juger, d'autres s'y emploient avec ravissement. Pourtant la confiance que j'accorde à mes sens et à ce corps qui se couvre soudain de boutons, me pousse à juger des maux de mon âme avec plus de justesse.

La convalescence

Je suis revenue à Marrakech depuis un mois, j'ai trouvé un logement, une voiture et un travail exutoire, dans lequel je vais me plonger dans une course contre la montre. Travailler comme je vais le faire sera une ineptie, mais j'ai besoin de ne penser qu'à ce chantier et à rien

d'autre. Je réapprendrais à vivre la solitude. Chaque jour, elle m'apparaîtra plus belle et sereine. Lentement elle m'aide à me reconstituer. J'accepte de me lever seule et d'en jouir comme la plus agréable des libertés.

J'ai alors tout le temps pour ne plus penser, ne penser à rien d'autre qu'à ces mois à venir, où rien n'est prévu et tout à faire. Un moment que j'aime parce que tout est au repos, une chrysalide doucement endormie, un long instant de gestation. Je me laisse endormir par les heures qui passent, de celles qui vous ouvrent à la mémoire et au recueillement. Pas pour Dieu, mais pour le soi qui sommeille encore... Afin de trouver une des réponses au pourquoi je suis là, comme cela et pas autrement. Tout ce qui m'a poussé sur les chemins de la solitude, du renoncement ou de la folle traversée d'un oubli pour un autre oubli. Tout ce que je ne voulais plus entendre depuis longtemps. Des douleurs qui s'estompent, des cicatrices qui font partie du chemin de rides de la peau tannée. Des mots et des images plus floues et incompréhensibles. L'érosion de la mémoire pour le nivellement de la pensée noire.

Mais alors que j'entreprends de me plonger dans cette lente léthargie, je découvre qu'il y a encore au plus profond des tissus de ma conscience, le désir d'appeler vers les limbes de mes souvenirs des moments de vie, d'anciennes reliques du passé, qui semblent avoir survécu à l'effacement.

Marrakech, 15 Mars 1999.

Cette année à glissé plus vite dans ma vie qu'aucune autre. Pourtant elle fut celle des défis, du travail acharné et du deuil forcé de mon amour.

Des moments de la plus belle des solitudes, celle qui accompagne l'esprit vers son retour à la sérénité. Au bien-être merveilleux de vivre un bonheur simple. Atteindre les sommets de l'indépendance, de la plus chère des libertés, celle enfin de sentir l'équilibre d'un être en harmonie avec le monde qui l'entoure et celui qu'il formule.

Mais tout à coup, la chute brutale. Elle revient inexorablement, comme si l'on ne pouvait rester heureux et que notre esprit n'en supportant plus, replongeait dans le déséquilibre mental, l'horreur bienveillante de la peur et des angoisses sourdes et lancinantes. L'éternel retour vers l'autodestruction et la mortification par une bonne séance de flagellation ; se sentir immonde, sale, vieille et moche, sans plus de raison d'être que de croupir des heures, des jours dans la moiteur de la sueur de sa propre lâcheté. De l'égoïsme pervers à la honte d'exister. Médicaments, sommeil, une petite mort sans extase, ni fantasme. Le

désespoir à l'état le plus révoltant. Il y a, dans ces périodes les plus infamantes pour soi-même, le goût d'une écrasante fatalité.

Je comprends ces gens qui s'éloignent des autres et s'enferment pour se protéger, tant ils sont affaiblis et exsangues de toute combativité.

Le cynisme n'est-il pas le meilleur remède, alors que l'amour se voudrait le plus noble chemin ? A la croisée de ces pensées, il y a l'ombre des rêves déçus.

J'étais donc dans cet état d'esprit, lorsque qu'un an ayant passé, je pus enfin me permettre de pardonner mes propres fautes. Je ne pouvais qu'approuver celle qui décidait de quitter Dakar, un mois de mars, après de longs mois d'efforts vains, de chagrins torrentiels. Je pensais à ma folie d'alors, qui voulait que je persiste dans une situation intenable, voire misérable. La peur de la défaite devient souvent un aveuglement indéfectible devant les événements et les gens qui ne cessent de vous précipiter vers la douleur et son acceptation. On devient vite son propre bourreau, arguant que par la persévérance, l'on pourrait fort bien tout obtenir, alors qu'en définitive, on est l'auteur même de sa déchéance. De la femme libre et volontaire, le spectre d'un individu prisonnier de son acharnement rôdait en tout lieu que j'osais fréquenter, rejetant ses fautes sur le manque de chance, l'impatience et l'ignorance d'une culture.

Marrakech, le 21 Juin 1999.

Mon très cher Simon,

Les mois ont passé et les blessures de cicatriser. L'affliction du cœur s'est diluée pour ne devenir qu'un pincement spasmodique. Mes yeux regardent le temps à venir, la lumière du soir qui décline et embrasse le petit matin aux heures les plus fraîches. A-t-il plu à Kaolack ? Mon esprit conte le souvenir de ces derniers mois sur la terre que foulent tes pas. Je sens encore l'odeur du tiouraï, croise les gestes lents des femmes. Désormais j'apprends à vivre dans le bonheur simple d'une expérience passée qui a griffé mon âme, défait mon corps. Mais tout au fond de mes souvenirs, l'encre noire de mon chagrin se dissout lentement sur les pages de l'oubli.

Je ne pleure plus l'absence, ni l'affront. Un corps sans amour s'ouvre à la vie toute entière, parce qu'il n'a d'autre issue pour survivre. Ensuite, un jour prochain, lorsque le temps s'arrêtera d'effiler les heures de travail, j'écrirai l'histoire de cette femme qui aimait à la folie. Elle avait cru au miracle que le hasard lui avait glissé à l'oreille, repris et arraché.

J'écrirai la passion merveilleuse qui brillait dans son regard, ces heures où elle priaît qu'on lui laisse vivre son bonheur. J'écrirai les chemins de terre et d'épines qu'elle parcourut, les routes défoncées, les ornières de boue, les horizons de feux et le vent qui murmure « ne t'en fais pas ».

Ne t'en fais pas, car la vie ne s'arrêtera pas là. Il y a un jour où le soleil ne te brûlera plus la peau. Demain, il y aura d'autres rires, le chant des moineaux. Rappelle-toi comme ils viennent chaque matin se percher sur la grille de la fenêtre du salon.

⋈Tiourai, encens très fort se présentant sous forme d'une pâte.

Au dedans, les objets restent sourds aux vrombissements de la chaleur. Ils expriment l'ordre et le silence, la partie inerte du monde, l'éternité du geste qui a sculpté, peint et modelé l'image d'une pensée.

Je me surprands parfois à reconnaître l'empreinte des êtres que j'ai côtoyé et qui ont recouvert ma pensée de leurs stigmates. Tous vivent en moi, dans l'éternité du moment. Ce sont les ombres sur la peinture des murs qui ondulent sous la chaleur, les murmures des grillons entre les hautes herbes, des mots aux syllabes ponctuées par un accent d'ailleurs. Toutes ces histoires rêvées nuit après pluie. Des regards anciens et des souvenirs à demi mots, demi morts, parce qu'ils se perdent dans la brume de l'absence. Avoir aimé si parfaitement fut la plus belle chose qui me fut arrivée et bien sûr la plus odieuse. Mais l'odeur de la peur et du chagrin s'évapore avec les larmes de sueur.

Mon travail occupe tout mon temps. Je n'ai pas de Dimanche et ne pourrai prendre de repos que mi-août. Le pari que je tiens en ce moment est important. Il déterminera une partie de mon avenir. Je ne regrette pas Dakar, je vis beaucoup mieux ici, tant au niveau de mes revenus que de la qualité de mon logement. Je vis tranquillement, seule avec ma nouvelle petite chienne. Dakar restera empreinte de l'ombre des soirées de chagrin, mais aussi de la difficulté de tous à survivre. Souvent je pense à ton frère, ce qu'il peut faire maintenant, espérant qu'il s'en sortira. La vie au Sénégal restera pour moi très difficile et je comprends le découragement de certains. J'y ai pourtant appris à me battre même si je fus obligée d'y renoncer. D'une enfance bourgeoise et privilégiée, j'ai dû affronter des réalités inconcevables pour moi. Je ne regrette rien de ces riches mésaventures. Car comprendre la détresse et le dénuement est sans nul doute un luxe.

Aujourd'hui, j'ai trouvé une façon d'être « moi », qui correspond à mes désirs et aspirations. J'ai enfin la liberté de donner aux autres ce que je vis, un bonheur doux et

agréable. Une joie de vivre intense. Une croyance en les jours qui passent, une certitude que je vais désormais mieux. Je travaillais durement pour cela. J'endurais une convalescence douloureuse, apprenant à devenir plus forte de cette certitude que les peurs se maîtrisent, que la volonté est source de bien des miracles, qu'il est des instants de grâce que l'on doit honorer. De tous ces efforts, survinrent l'équilibre et des certitudes que nul ne saurait remettre en doute. Des jours où pérennité et lumière deviennent l'essentiel de tout ce qui m'entoure. Je ne cherche plus à être deux, mais heureuse avec chacun, seule aussi, sans béquilles ni aucune aide. La liberté d'être bien avec sa solitude.

Je demande enfin ton pardon pour toutes ces fois où je t'ai mis dans l'embarras. Je te souhaite beaucoup de bonheur, sachant qu'un jour nous parlerons de nos vies et que ce moment sera une grande joie pour moi.

L'épuisement de cette période de chantier particulièrement mouvementée eut raison des quelques forces qui me restaient. Je passais deux mois à reconstruire cette fois, un corps qui avait subi ma volonté de le mener à se dépasser. Je restais sans travail, mais acceptais finalement celui temporaire de restructurer le service de réservation d'une entreprise de rénovation et de location de ryads en médina. Je découvrais ainsi le petit monde mesquin des employés qui se trahissent, exultent dans la médisance, pour oublier leur ennui dans un travail qui ne les surprendra plus. Continuant à penser que je ne trouverais de repos et de rémission qu'en travaillant jours et nuits, je ne comptais plus mes heures.

Lamine

Je m'étais amusée pendant quelques mois, mais bientôt je m'apercevais que la routine des réponses aux fax des clients m'ennuyait. La médina se refermait sur moi, non pas comme un cocon doux et protecteur, mais avec l'odeur de la moisissure de ses murs en ruines. Tout ce pour quoi j'avais travaillé se réduisait soudain à des anonymes qui vous harcèlent de questions, sur le prix de leurs vacances en ces lieux qui à la longue, perdent tout mystère. J'étais devenue la secrétaire téléphoniste, d'une machine à louer une architecture traditionnelle, rénovée de neuf. Je me dégoûtais d'être tombée moi-même si bas.

Mais je n'avais pas le choix, trop peu de confiance en moi pour démarcher à droite ou à gauche. Je me consolais en pensant que j'apprenais à me servir de ces ordinateurs qui me faisaient penser à de vastes complexes de lignes qui se croisent et s'entrecroisent dans

l'infiniment grand. J'apprivoisais lentement cet outil, arguant qu'un jour il pourrait me rendre la vie plus facile.

Mon anniversaire approchait, et il fut pour moi l'occasion d'inviter quelques amis et connaissances pour un dîner dans un de ces petits palais, qui deviendront bientôt les objets de la convoitise naïve d'Européens en mal d'une époque de fastes néocolonialistes ! En l'espace de quatre ans leur prix quadrupleront, la médina devenant le lieu de tous les fantasmes et des spéculations les plus absurdes ! On me prêta ce ryad pour le temps d'un repas trop guindé, qui me rendit plus au désespoir qu'au bonheur simple d'une soirée d'anniversaire enfin fêtée. Lamine était là. Je ne l'avais revu qu'une fois, très rapidement. Il travaillait désormais à Casablanca, ayant obtenu un travail qui lui prenait toute l'énergie d'un homme qui veut échapper au dénuement de son propre pays. Je le regardais : petit corps dodu et sans grâce. Ses lunettes disgracieuses, dissimulant des yeux qui ne l'étaient pas moins. De retour du Sénégal, je lui avais bien sûr conté ces deux années passées. Amédée avait encore le rôle principal. Il me fallait raconter, toujours, pour expulser ces années.

— Je n'arrive pas à croire ce que tu viens de me raconter, avait finalement conclu Lamine, le regard consterné.

— Pourtant je n'ai rien inventé, tu sais.

— C'est impossible, Amédée n'aurait jamais rien fait de tel.

— Avec un homme, sans doute, mais que connais-tu de ses relations avec les femmes ?

— Rien, effectivement, mais il semble m'être devenu un inconnu, quelqu'un que j'aurais peine à comprendre.

— Je n'ai jamais pu le faire en tous cas. C'est toute l'histoire, avec chaque détail pourtant ! Je n'ai rien exagéré, tu sais .

— Comment as-tu pu accepter ça ?

— Je ne le sais pas moi même, Lamine, je ... N'en parlons plus, s'il te plaît.

Lamine est assis sur les banquettes qui meublent le très beau salon de cette demeure. Le gâteau d'anniversaire est là, en son centre. Le vin me grise et je pense alors que je ne veux pas dormir seule, ce soir. Lamine me regarde derrière ses lunettes. Je me rappelle les longues lettres, pleines de détresse cachée, que je lui écrivais depuis la maison de Bintia. Il était mon confident, l'ami fidèle et présent, chaque fois que je vacillais dans le doute. Cher à mon cœur, je m'en remettais au sien, alors que le souvenir de grand-mère ne pouvait plus m'aider. Sa patience ne semblait pas avoir de limites, ni son propre dévouement lorsqu'il accueillait mes

plaintes répétées. Il était le contraire d'Amédée, franc et droit comme un juge de paix incorruptible. Bon et loyal comme le héros d'une aventure chevaleresque. Après tout, n'était-ce pas lui qui m'avait si souvent soutenue ? Les invités partaient, je les regardais s'éloigner dans le derb*, avec contentement. Je pourrais dans quelques instants retrouver Lamine, et lui dire que je m'étais trompée toutes ces odieuses années. Je n'avais pas su comprendre son amour, aveuglée par le mien. Mais ce soir, tout était devenu clair et limpide.

Je devais lui offrir mon corps.

Lamine était radieux au petit matin. Il me regardait avec cette petite flamme qui danse dans les pupilles d'un amant épris. Il désirait me caresser, m'étreindre encore. Je m'habillais bientôt. Nous devons quitter les lieux, et je désirais le faire rapidement. Il avait son train à prendre, n'est-ce pas ? Il mit sur le compte d'un réveil difficile, mes regards fuyants. Je l'accompagnais à la gare et rentrais bientôt chez moi. Un flots de souvenirs m'assaillirent. Un torrent de rancœur qui dévale un flanc de montagne après un terrible orage. Mon âme ressentait cette violence avec stupeur. Des spasmes nerveux firent trembler mon corps, qui, je le savais, rejetait de toutes ses forces celui de Lamine. Je crus revivre soudain la folie qui m'avait gagnée les derniers mois de mon histoire avec Amédée. Un fort goût de bile se déversant dans ma bouche. Je hoquetais de sanglots amers et perdais pied. La réalité m'apparaissait insoutenable. Je ne pouvais imaginer revivre les incompréhensions entre deux cultures. Penser qu'un jour, Lamine désirerait retourner chez lui. L'accompagner vers ces terres arides, serait impensable. Un éternel retour vers l'enfer. Et l'enfer de mes pires moments de delirium très mince s'ouvrit à ma conscience comme un puits sans fond. Je passais deux semaines, dans cet état. Un combat entre ma culpabilité nouvelle d'avoir osé dire à cet homme de bien, comme je pourrais l'aimer, et l'horreur abjecte que les souvenirs déversaient en moi. Lamine m'appela. Je cachais difficilement mon désarroi. Prise de panique, je débranchais le téléphone, persuadée qu'il s'enquerrait bientôt de mes nouvelles. Ce qu'il fit effectivement à maintes reprises, lorsqu'il s'aperçut que ses appels se perdaient dans le vide. J'étais terrifiée. Comment lui dire ? Qu'il me faisait horreur, que chacun de ces gestes avait été un acte de violation. Que je n'avais pas menti, mais que je m'étais menti !

* Derb : petite ruelle de la Médina

Cette dernière mésaventure fit renaître le désir farouche de partir, celui qui vous fait souhaiter l'impossible. Je n'eus pas à attendre longtemps. Je fus contactée par un bureau d'étude pour faire la coordination de la rénovation du Club Med à Agadir. Je sautais sur cette occasion inespérée, faisais mes valises et partais pour deux mois et demi dans cette station balnéaire, où les gros allemands vont prendre un peu de soleil, à l'abri d'hôtels 4 étoiles. Un chantier difficile, épuisant, comblant mon désir d'action et de défi, de coups de gueules en réconciliations. De retour à Marrakech, je partais de nouveau, à Casablanca, pour une quinzaine de jours, puis en urgence, à Prague.

Le chantier s'avéra complexe, bien que fort petit. Mais travailler avec les Tchèques n'est pas simple. Deux nouveaux mois sans repos, des travaux qui n'avancent pas, la ville qui ressemble à un cliché de Walt Disney et des gens pas vraiment sympathiques. La fatigue accumulée, le stress et le manque de repos eurent bientôt raison de ma stupide intrépidité. Je terminais ce travail, dans un état de faiblesse ridicule.

Praha

Le chantier de Prague se termine. Impression habituelle de vide, lorsque l'activité intense retombe soudainement. La fatigue, l'épuisement et le corps ne réagit plus, vidé de toute énergie.

J'aimerais désormais rêver d'une douceur sucrée et d'un monde simple, ce que la littérature bon marché pour midinettes à toujours su donner. Un morceau de paradis. Un bout de douce folie, le droit de ne plus côtoyer de brutes, de pervers et de cinglés.

J'ai acheté un ordinateur portable. Je l'ai posé sur la table basse du salon. Et mes doigts ont trébuché sur ce clavier, hésitant devant le nouvel ordonnancement des touches. Et puis ils se sont soudainement emballés. Je viens d'écrire le premier texte de ce manuscrit :

Il est plutôt beau gosse, une masse à bout de bras, il détruit méticuleusement, le torse nu, la sueur ruisselle et sa peau blanche devient luisante. Il frappe depuis trois heures, sans d'autre pensée que de faire tomber ce mur. Des projectiles parcourent la pièce et viennent s'écraser à quelques mètres de moi. Je regarde ses muscles tendus, son visage impassible. Je ne le connaîtrai jamais, il parle tchèque mais il est ukrainien. Il est jeune et soudain, avec mes 32 ans, je me sens vieille et repoussante. Pourtant j'aimerais jouir entre ses bras de moments d'euphorie, du repos après l'effort. La présence d'un homme est lointaine dans mon souvenir. Je le regarde, il ne parle pas un mot de ma langue, nous n'aurons rien à nous dire, encore moins de tendres caresses à échanger. Il doit être le genre de brute qui ne se soucie pas de la

femme. Combien d'hommes ai-je rencontré, combien m'ont donné un brin de tendresse ? Ces caresses n'étaient que sexuelles, il y avait l'acte automatique de la jouissance ou encore le devoir de l'amour. Des gestes appris au cours d'expériences médiocres, qu'on s'applique à refaire sans plus d'imagination, ni de désirs. L'érotisme a perdu ses plus chers libertins. L'amour n'est resté qu'une ode moyenâgeuse et ses fantasmes grossiers ou médiatiques si pitoyables :

ALORS ! ON BAISE ?!

Comment s'épanouissent donc tous ces êtres, pour qui s'aimer revêt au quotidien une obligation dans un rythme de conventions et d'habitudes.

Vivre côte à côte est rassurant, c'est vrai, pratique aussi pour ceux qui s'entraident dans les tâches ménagères.

Romané

Je l'ai fait appeler, un soir par son maquereau de Yougo. Il s'est rendu dans le quartier d'HLM où nous étions déjà en train de finir notre deuxième bouteille. Le Yougo n'y est pas allé par quatre chemins. A peine arrivé, il lui a dit exactement pourquoi je l'avais demandé. Il m'a regardé, intrigué et soudain timide. N'était-ce pas une grande farce ? J'avais tant envie de lui, je voulais lui parler, savoir qui il était, d'où il venait. J'apprenais au fil de ses réponses traduites mot à mot, que son père est en prison. Il a tué la mère, un jour où il était encore trop saoul. Dix ans de peine, cinq années de détention déjà effectuées, ses deux frères encore très jeunes, sont élevés par une grand-mère sans ressource. Romane, envoie de l'argent tous les mois. Il déteste son père et ne lui pardonnera jamais. Cet homme qui avait gagné une forte somme à la loterie, possédait un bon pécule et quelques affaires. Il a tout détruit, sa famille, la vie de la mère et l'avenir de ses enfants. Romané aurait dû faire des études, mais au lieu de ça, il a quitté l'Ukraine et a fait la guerre en Yougoslavie. De cette période il n'a pas grand chose à me dire, il préfère ne pas en parler.

Son patron, lui, est plus loquace.

Ils étaient une équipe de plus de cent cinquante mercenaires, se battant pour tuer sans plus y réfléchir tout "muslim" qui passerait par-là. De temps en temps on les envoie en mission commando, vers des points stratégiques. Il ne compte plus le nombre d'hommes qu'il a tué. Bien entendu il ne m'avouera jamais d'exactions. Il s'en défend, prétendant faussement que se sont les « muslims » qui, violaient les femmes et arrachaient les yeux des enfants. Je l'écoute, et n'arrive pas à croire à son histoire, même si j'admets volontiers qu'une part de ce

qu'il me raconte s'est réellement passée. Nous continuons à boire et je me rapproche de Romané. Je lui prends doucement la main. Nous rentrons à la maison, difficilement car l'alcool monte et je dois me concentrer pour conduire. Nos étreintes seront lentes et passionnées. La douceur de sa peau et de mes gestes nous enchantent. Nous resterons longuement allongés, l'un contre l'autre, nous embrassant, caresses de lèvres, de langues et de doigts impatients.

Nous faisons l'amour toute la nuit, parfois nous nous endormons, avant de nous réveiller serrés l'un contre l'autre, pour nous retrouver. Il vient d'avoir vingt et un an, et me regarde en souriant. Il parle six langues et je suis révoltée de l'avoir pris pour une brute. Il est si jeune, mais si doux aussi. Je pense à tort, si je ne remplace pas sa mère, le temps d'une longue étreinte, nos corps sont chauds, et détendus, je lui effleure les cheveux. Il me regarde, nous ne parlons pas, c'est trop compliqué pour chacun, et en définitive, nous savons déjà que je pars dans trois jours. Ce sera court pour nous apprendre à mieux nous aimer. Alors, nous restons encore enlacés dans ces moments merveilleux où plus rien ne compte, nos mouvements sont tendus vers l'autre, nous ne pensons qu'à nous seuls. Au dehors, il commence à faire froid, il pleut. Sous la couette, nous restons à nous parcourir. Sans aucun avenir, cette relation en devient parfaite. Nous devons vivre le désir, la passion et le départ avec tant de soudaineté que nous savons que nous n'aurons rien à cacher. Chacun, doit continuer, mais avant tout, prouver à l'autre qu'il se sent proche.

Des images surviennent. Il est en tenue de chantier, le visage blanc de la poussière du plâtre qu'il vient de poncer. Je lui demande de faire un autre travail, nous nous regardons peu. De longues journées passeront sans que je ne le vois vraiment. Il fait partie de mon équipe de petites mains, de ceux qui nettoient, qui remplissent la benne de gravats et qui s'occupent de toutes les tâches ingrates. Ils sont là, nous nous supportons dans le travail, mais nous n'avons pas à pénétrer dans le milieu de l'autre. C'est inconcevable. Je fais partie des cadres, lui des ouvriers de base émigrés, les beurs de la Tchéquie. Je viens du Maroc, moi-même expatriée, mais ma position sociale est tout autre, mon origine française est sans ambiguïté. La société me dicte de ne pas m'asseoir à leur table, mais finalement ils sont tout comme les oncles de mon père, jeunes, beaux, rejetés parce qu'ils font le sale boulot.

Romané est resté une nuit encore, puis nous nous sommes quittés, moi pensant le revoir le soir de mon départ. Il n'est pas venu, a juste téléphoné. J'ai pris l'avion ce matin 4 octobre à 7h30. Dans l'avion je me souviens de son regard, clair et limpide, on s'y glisse, s'y réfugie. On s'y raconte notre solitude et nos instants d'égarement. De mon désir d'aimer l'âme plus

encore que le corps, mais aussi d'une rencontre fugitive qui laissera derrière elle de tendres souvenirs. Alors je souris du léger regret que je ne désirais surtout ne pas avoir. Malgré mes airs de femme indépendante je crains de ne jamais pouvoir me défaire du désir d'accompagner un homme, de sa protection et de son affection.

Le Maroc

En dehors de mon travail et de son long apprentissage, ma vie ressemble à une attente perpétuelle, celle du regard émerveillé, qu'un homme posera sur mon vrai visage, en décidant alors, qu'il ne pourra plus se séparer de moi. Peu de mes amis les plus proches me comprennent. Ils ont une image de moi au jour le jour, au gré de leurs propres humeurs. Nous ne pouvons toujours exprimer ce qui nous a forgé, ce pourquoi notre colère ou notre passion nous déchaînent. Nous restons alors pour beaucoup, des êtres flous, bien que présents depuis des années. Devant les jugements hâtifs ou pertinents de ces observateurs, nous ne pouvons toujours adopter une position franche ou encore logique avec nous même. De malentendus en approximations, nos relations amicales s'enferment dans une muette connivence de la confiance réciproque. Ainsi nous nous côtoyons les uns les autres sans plus se connaître, mais dans le respect que chacun peut compter sur l'autre. Nous sommes des étrangers à part entière, qui s'entraident parfois, se rencontrent le plus souvent pour tromper une solitude sociale. Quand on ne devient pas le miroir insoutenable de l'échec de sa meilleure amie, de la vieillesse de sa propre mère, de l'immobilisme de leur quotidien.

Le Maroc est un beau pays, hanté par des nains à la peau halée. Ils vous regardent comme une mousse de foie de volaille à déguster rapidement car denrée très vite périssable. Ainsi sommes nous perçues à leurs yeux lorsque le tableau est des moins noirs. Alors, très vite on ne peut soutenir leurs regards qui jaugent telle ou telle marchandise. On les observe dans leur avidité de tous les jours. J'ai rarement vu dans ma vie, foule d'hommes plus voyeurs. Alors l'on ne veut surtout pas avoir affaire à eux. Les plaisirs sexuels ne sont guère partagés en leur compagnie, rares sont ceux qui connaissent le corps de la femme et pour cause : Ils regardent, mais ne touchent pas souvent. Alors que reste-t-il ? Un gentil touriste, qui celui là, s'envoûtera trop rapidement pour une jeune et jolie fille à la peau hâlée. Un résident qui serait par un hasard extraordinaire, hétérosexuel et célibataire ? Il en reste peu et ils sont souvent très avariés !!!

Un désert de sable, un no man's land sentimental. Aux portes de l'Afrique les femmes blanches s'ennuient, elles sont seules et le demeurent. Une relique du passé colonial que nous ne sommes pas prêtes d'oublier. Oh bien sûr là-haut, sur l'autre continent, la solitude existe, s'immisce aux coins des lèvres gercées qui s'étirent en de pitoyables rictus lorsqu'il faut esquisser un pâle sourire. Mais il leur reste l'espoir de rencontrer un jour un quinquagénaire cultivé, veuf et encore plein de l'énergie de vous conter fleurette les premières heures. Et même si l'appartement est vide, il y en a plein entre les rayons des supermarchés. On les reconnaît aisément. Ils choisissent encore avec peine leur marque de lessive. Ils achèteront un bifteck, du fromage, une brosse à dent, un demi kilo de fruit, un paquet de légumes surgelés et une montagne de chocolat et puis trois BD, une cassette vidéo. Une paire de chaussettes, deux ou trois lorsqu'elles sont en solde, un paquet de slips bleu marine, une pâte de dentifrice spéciale gingivites et un rasoir électrique. Ils remplissent leur cadi consciencieusement, avec cet air des mauvais jours, lorsqu'on doit encore se taper la corvée des courses de la semaine. Ils regardent les rayons sans jamais penser qu'à côté d'eux une femme pareille à leur solitude maussade, les épie. Le supermarché n'est pas romantique pour une rencontre, ils n'ont jamais pensé qu'ils pourraient trouver ici la femme de leur vie. Et la femme reprend son cadi. Elle sait que les hommes ont horreur de se montrer dans leurs plus mauvais jours. Ils préfèrent arborer leur sourire de prédateur commercial à l'heure du déjeuner ; lorsque la journée n'a pas encore défraîchi leur complet. Au supermarché, chacun se retrouve plongé dans la misérable réalité du quotidien et des achats embarrassants des produits d'entretien. Quelle femme peut oser regarder dans les yeux un homme, même séduisant, le papier hygiénique en promotion à la main, un paquet de tampons posé au-dessus d'une crème à épiler entre deux pots de yaourts allégés, dans le cadi ? Le plus vaste lieu de concentration diverse et sans cesse renouvelée de célibataires ne pourra jamais devenir le temple de la rencontre amoureuse. Lieu idéal et pourtant relégué au firmament d'une corvée individuelle et toujours pénible, une annexe de notre vie quotidienne. Que reste-t-il donc, à nos chers contemporains de rêves et de frêles attentes ? Les lieux de l'imaginaire amoureux n'ont pas su évoluer avec leur temps. L'homme voyeur n'est plus qu'un vieux dinosaure peu ragoûtant, la femme, perfide au regard provocant, une image d'Epinal des années 20. Alors le Maroc, hanté par ces peaux hâlées, aux regards de vieux crooners déchus, est peut être un anachronisme dont les femmes se souviendront trop tard.

Marrakech

J'ai rédigé les quelques pages de ce récit et je continue à croire que le ton reste trop souvent misérabiliste et s'enferme dans une poétique de supermarché. Mais je dois remonter le temps, celui qui, alors, était le terrain de mon incompréhension, de mes rêves absurdes, tous si édulcorés. Oui, j'étais faite de ce pain sucré et fade d'une adolescence qui n'en finit pas de vouloir concrétiser un jour ses chimères. De courage je n'en ai eu qu'un seul : vouloir que mon absurde désir de vivre la passion se fasse chair. De toutes ces années, il me semble désormais qu'elles n'étaient mues que par cet unique désir. Le rêve de cette enfant de cinq ans devait être prémonitoire, à moi d'en trouver le chemin de la réalisation. N'ayant aucune idée de mon avenir ni même de ce qu'il devait représenter, j'étais libre de croire en tout et surtout au plus infime détail qui pouvait me montrer la marche à suivre. De cette absence d'un plan de carrière ou d'un simple désir de m'insérer dans un schéma social préétabli par mon éducation, j'optais pour le plus instinctif des choix : le songe enfantin, comme symbole puissant et donc révélateur de mon destin. Le vide spirituel de ces années d'études à faire et à défaire des concepts comme on assemble les pièces d'un puzzle que l'on sait d'avance inachevé et infini, déterminait soudain avec force, le besoin terrible de bâtir une destinée à grands coups de fausses certitudes. J'étais tout à coup un petit Poucet qui rassemble les indices laissés sur le chemin de son enfance et croit fermement qu'ils sont les cailloux inconscients d'une évidence miraculeuse : celle de sa destinée à jamais gravée dans le monde merveilleux de sa propre prémonition. Je n'allais pas à l'aventure, mais retournais sur mes propres pas, de ceux que j'avais toujours parcourus, ou encore qu'il me faudrait absolument parcourir, pour que mon destin puisse enfin s'accomplir. La force qui m'accompagnait alors, fut plus déterminée que jamais. Je savais que j'allais en toute confiance vers ce à quoi l'on m'avait toujours destinée. Ce vieux mythe du rite d'initiation immuable devenait une affaire personnelle, un Saint Graal individuel, une façon de me réconcilier avec la religion et le sens de ma vie débridée. Je ne savais où me mènerait cette quête, mais elle était nécessaire, impérieuse, inévitable et la seule vérité possible de mon avenir qui, désormais, n'offrirait plus d'incertitudes illogiques. J'avais échafaudé empiriquement la meilleure raison qui soit pour ne plus douter de l'avenir, créant une confiance indéfectible en mon devenir. Au bout de cette route m'attendait un accomplissement total de mon âme, docile à convenir que tout doit s'accomplir pour l'accession à l'harmonie de son être profond. C'est ainsi que je trouvais la force de partir, encore et encore...

La solitude m'était nécessaire pour oublier le Sénégal, mes blessures, mon amour et le dégoût qu'il m'a longtemps inspiré. Quatre années ont passé maintenant, je dois entreprendre la construction d'une famille. L'idée germe petit à petit, je la sens qui s'immisce en moi, pour une nouvelle aventure du devoir et des responsabilités. Mais avant de pouvoir

imaginer chose aussi peu aisée, je dois être sûre que de cette folie dévastatrice qui fut la mienne, il ne reste plus de traces.

Mais pour le moment, je dois perdre vingt kilos, ce sera long, et finir ce livre que j'ai commencé. Y travailler un peu chaque jour, patiemment, comme l'on construit une demeure. Pour ne plus avoir peur de soi, de ses rêves et des désirs trop impétueux. Renouer avec la création est, dans la peur, un moment merveilleux.

Le voyageur opère sur le sédentaire l'attraction irraisonnée du monde merveilleux de l'inconnu. Le voyageur regrette souvent la stabilité de ce sédentaire, qui a patiemment construit son logis, formé une famille. Le voyageur n'a pas de famille. Il l'a quittée de son plein gré, c'est le prix à payer pour une poignée d'aventures. Il rêve de s'ancrer un jour, là où les cieux pourront lui rappeler chaque matin, les affres de ses découvertes passées. Il cherche aux tréfonds de lui, le chemin initiatique, les miracles de l'inconnu. Les joies de la découverte et de ses propres défis. Il voudrait entrer dans l'aventure intérieure, comme dans un refuge salvateur. De celle qui va le conduire vers l'éden perdu de la sagesse, vers les gouffres de la folie, vers les Cap Horn de l'amour. Il n'y a plus de repos, dans cette lutte sauvage contre soi-même. Chaque moment de bonheur est décuplé en des extases vertigineuses. L'âme se soulève, vibre. Elle commence à prendre la fuite vers l'axe vertical qui relie terre et ciel. Sa vitesse est terrifiante, je sens l'air n'être plus que vide. J'ai peur, peur de ne plus revenir. Alors je regarde devant moi, au dehors de mon corps, rien n'a changé. Les objets sont les mêmes, les gens continuent de parler, de quoi ? Je ne sais pas ce qui a pu déclencher ce moment extatique. Une image, un son ? Est-ce cela l'âme du voyageur ? Une âme toujours prête à partir au loin, inlassablement éprise du vertige d'un départ qui ne trouvera de repos qu'en des lieux de déplacement ?

Partir. Etrange désir d'affronter une autre ville, de conquérir ses rues, ses habitants. Reformuler de nouvelles habitudes, pour ensuite les délaïsser. Une dérive provoquée et bien menée, vers le désert des sentiments durables et de ceux qui fugitifs, remplissent les tiroirs de la mémoire. Je m'en remettrais une fois encore volontiers, à ce cher et tendre destin, l'absolue vérité chez tant d'africains. J'ai perdu le sens des réalités européennes comme l'on quitte le monde de la raison... Flotter au gré des vents, j'aimerais parcourir les quatre océans, sur un bateau blanc, en plastique, avec un de ces loustics des mers. Pour écrire d'autres histoires, des petites aventures dans les ports mal famés, aux portes des enfers de "l'écume des jours". Me saouler des paroles livides des marins, ces mains qui traînent sur mon corps, l'haleine chargée d'embruns et de l'alcool frelaté. Vivre les derniers instants de la marine, des

récits incroyables des tempêtes et des vents du sud, qui te portent vers les limbes de la pensée frustrée et frustrée. Parfois, rien n'est plus cohérent qu'un esprit enivré de sa propre soif à survivre le passé. On trinque à la mort que l'on a matée, aux vagues à l'âme, aux embruns de la beauté furtive des prostituées, aux filles qui sont comme moi, perdues dans le monde des lupanars de l'habitude.

Je m'emporte vers les plages de sables mouvants, là où les gens ne connaissent ni ton passé, ni ta verve bien aiguisée. Un drôle d'endroit où tu te perds, mais ne comptes pas t'y retrouver. L'horizon est cette suite de points dans l'infini qui jamais ne t'appartiendra. Je n'ai pas renoncé à m'établir un jour, pas tout de suite, j'ai soif de rues qui ne mènent nul part. De paysages qui ne te reconnaissent pas. De la lenteur des premiers jours dans un lieu hostile parce qu'inconnu. De mes désirs absurdes et absolus de partir vers les mers. De l'eau qui ne coule plus de mes yeux, parce que la terre de mes habitudes la retient, trop précieuse. Des vagues à l'autre, qui s'éternisent sur les rivages des plages oblongues, du retour d'un marin éperdu de mon monde.

Le retour du propriétaire

Il est là, le propriétaire de la maison de L'Ourika. Il est assis sur une banquette de mon petit salon et me tend les clefs de sa maison :

_ Tu es la seule en qui j'ai confiance, prends ces clefs, et occupe toi d'elle.

Que puis-je lui dire ? Qu'il vient de me faire le plus beau cadeau de ma vie ? Je lui répondrai seulement que j'essayerai d'y passer, sans lui promettre. Pourquoi cette résistance, mentir ainsi, alors qu'en définitive, ces clefs, je les attendais depuis si longtemps. C'était un souhait si improbable. Et voilà que je suis incapable de lui dire ma joie. J'ai sans doute peur que cette bâtisse ne me retienne en ces murs protecteurs.

Il est reparti vers son Eden personnel, dans un autre désert, un kibboutz où il se sentira un peu moins étranger. J'essaie de me remettre de ma stupeur. Les clefs sont posées au même endroit, je n'arrive pas à les toucher. Je les regarde simplement en essayant d'en comprendre le message. Oui, j'ai fait un souhait absurde un matin. Je me souviens de l'air frais et du carrelage glacé de la petite salle de bain. Il y a cinq années de cela. Mais comment aurais-je pu prévoir que cette maison me reviendrait aujourd'hui ?

Je partais un après-midi, deux mois plus tard. La maison est occupée par le gardien et son fils. Elle n'a plus vraiment de visage avec ses fenêtres brisées et ses lambeaux de peinture qui s'écaillent. Les meubles ont été rangés en tas, dans différents coins. Les pièces ne ressemblent plus à rien. Au dehors, les plantes sont desséchées par le chergui, tout semble abandonné depuis des années. Une bâtisse à la dérive comme je l'ai été moi-même. Et voilà qu'elle me murmure ses étranges confidences muettes. Ces mois d'attente du retour de la vie en son sein. Je la quitte ce jour là, avec l'impression qu'elle aurait voulu me retenir. Et l'écho de sa plainte me suit jusqu'à Marrakech.

La chambre jaune

Une année est passée. La maison me réclame chaque fois que je la délaisse pour reprendre la route vers la ville. Je décide d'y emménager définitivement et de repeindre les pièces les plus endommagées. La petite chambre que l'on traverse pour se rendre à la salle de bain, est désormais jaune paille ; Les autres blanches, comme à l'origine. La chambre jaune sera la chambre d'hiver. Petite avec sa fenêtre basse et carrée qui s'ouvre sur l'arrière du terrain. Bientôt une odeur que je connais bien, âcre et basique, apparaît dans un coin de mur. Je pense qu'il y a là, certainement une souris morte. Mais l'odeur persiste et commence à se déplacer. Il n'y a que murs de pierres épais sans doubles cloisons. Ma première hypothèse était ridicule, mais il me fallait en formuler une. Désormais, je n'en ai plus...L'odeur a changé de pièce et le lustre de la cuisine se met à carillonner sans raison logique. Les petits tubes de verre qui le composent s'ébrouent lorsque l'air extérieur traverse l'espace. Mais parfois, il n'y a pas le moindre souffle... La maison a-t-elle trouvé le moyen de communiquer ? Etait-ce donc cela ? Une présence éthérée se fait corps. Je la ressens autour de moi. Il n'y a pourtant aucun danger, rien qui puisse me permettre de le croire. J'ai même souvent l'impression que « cela » est ici, pour me protéger. J'en fais alors mon alliée. Je pense à grand-mère.

Grand-mère, toi qui as toujours été mon âme mère, mon ange gardien. Es-tu la gardienne de ces lieux, ou mon imaginaire s'en persuade-t-il si profondément, que mon désir se fait chair ? Qu'importe, je ne suis plus seule désormais. De la terrasse, je regarde les lumières de Marrakech. Je me suis éloignée de cette ville et de ses nouveaux arrivants avec le délice certain de ne plus appartenir à leur petit monde, rythmé des désillusions de ceux qui croyaient arriver ici en conquérants. La ville s'illumine, long serpent de lumière à l'horizon ; les réverbères rythment la campagne, que j'ai connue il y a dix ans, si énigmatique, lorsque l'électricité n'était encore qu'une hypothèse. Il n'y a plus de mystère devant cette étendue en

pointillés. Pourtant ma présence en ces lieux n'est pas le résultat d'un simple hasard. Cette maison à l'abandon m'ordonne de m'occuper d'elle et en retour m'oblige à le faire pour moi-même. Echange de bons procédés ? Simple logique ? Ce soir, les bougies vacillent d'une chaude lumière. Les meubles sont à leur place, les fissures ont repris leurs droits dans les enduits rénovés. Elle m'a enseigné le devoir et la reconnaissance ; L'acte de l'échange entre les choses qui m'entourent. Alors, j'ose enfin penser qu'il est des lieux qui nous acceptent et nous révèlent. Je remercie ce professeur muet, et cette âme qui n'est peut-être que la sienne.

La maison du bonheur

Avec mon retour en ces murs, le cycle de la folie s'est refermé sur lui même. La maison m'apprend à l'accepter. Elle n'attend plus rien, et je fais de même. Les rêves ont été vécus, insolents de leur vérité crue. Je ne sais qui frappera demain à la porte. Je ne veux plus imaginer le futur. Pour le moment, les murmures du vent de sable entre les persiennes me content les souvenirs de ses traversées violentes. Il apporte avec lui les nouvelles d'une Afrique qui se meurt sous les machettes des guérillas ethniques. J'écoute patiemment les doléances, mais je ne prendrais plus jamais part aux conflits. Je ne fais pas partie de ce monde de terreurs, car les miennes se sont éteintes. J'ai trouvé le repos, une paix intérieure qui m'est désormais plus chère que les sanglots de l'immaturité d'un peuple.

J'ai appris à écouter mes propres murmures. Ces vieux démons qui s'enfermaient dans leur désir d'exister. Je les ai regardés comme des objets, posés sur la table de mon passé. Ils ont chacun une forme particulière, modelés par les acteurs muets de mes actes manqués. En retraçant leur propre histoire, j'ai pu en déterminer les aspérités, qui s'accrochent à la mémoire. Autant de signes et de sens que je dois reconnaître pour ne plus me faire piéger. Le travail est long et fastidieux. Il me ramène vers des souvenirs voilés et volontairement occultés par un cerveau qui parfois se défend de toutes ses forces, pour rejeter les peurs de sa propre incompréhension. La culpabilité n'est pas étrangère à ce monde qui patiemment s'est constitué en dehors de ma conscience. La maison observe mes progrès. Je replante le verger, désherbe les plates bandes, les semis des fleurs blanches sont maintenant forts de leur sève. Ils habillent les murs extérieurs de la reconnaissance d'un printemps généreux. Les bougainvilliers fraîchement taillés, ont retrouvé leurs couleurs. A la nuit tombée, la douceur des étoiles révèle les ombres des lézards en quête d'insectes, naïfs petits papillons que la lumière subjugué une dernière fois. La maison veille. Elle observe les mouvements, qu'elle refuse d'entraver. Elle laisse la vie la pénétrer, parce qu'elle y puise son imaginaire.

Alors, je reste persuadée que la pensée, même si elle est parfois cruelle, n'est rien d'autre que l'acte de se rappeler que nous sommes toujours vivants.

Table des matières

Le carnet blanc	3
L'enfance	3
Mémé	4
La communion	8
L'adolescence.....	9
Le premier voyage.....	10
Le retour	13
Guéliz	16
De la part des signes et du rêve	18
Les débuts professionnels	20
L'ennui	23
Le départ	24
Le retour en France.	24
L'année sombre.....	26
L'A.N.P.E	26
Le supermarché.....	29
L'invitation.....	32
L'atelier.....	33
L'immeuble.....	35
Les amis.....	36
La dépression	36
Le tramway	38
Le deuxième départ.....	41
Le carnet noir	43
La vallée de l'Ourika.....	44
La rencontre.....	45
Abdou cherche de l'argent	50
La vie quotidienne.....	51
Son départ à Dakar	51
Un été glacial.....	52
Quand j'avais cinq ans, j'ai rêvé	54
Le départ au Sénégal	55
L'aéroport.....	55
Bintia : Yaye	57
Liberté 6	58
La Naissance	59
Chérif le Chétif.....	61
Un autre homme.....	62
Le vieux marabout.....	65
Bintia tire les cories.....	66
Le marché Kermel.....	67

Micheline	68
Le Niokolo Koba.....	68
Kaolack	70
Les saisons sèches	72
Liberté 6	74
Celui qui vend des masques	76
La vie sur le plateau	77
Le baptême rituel	79
Le décès	81
La cérémonie.....	82
Dimanche	83
La faculté.....	88
La Dakaroise	92
Les rats	94
Simon	96
Allez, venez Milord.....	97
Le carnet gris.....	104
Le retour	105
Le Niokolo Koba a fermé.....	106
Le jardin des dieux	107
La convalescence	109
Lamine	113
Praha	116
Romané	117
Le Maroc	119
Marrakech	120
Le retour du propriétaire	123
La chambre jaune	124
La maison du bonheur	125

